

Noirceuil

Un battement d'ailes de papillon...



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, *Les Celtes mercenaires*

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, *Les Canines dans le pâté*

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, *Amours, Délices et Morgue*

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, *Peabody se rince l'œil*

Opus six des célèbres aventures de l'Inspecteur Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax.*

YAK RIVAIS, *Francoquin*

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, *Spymaster vs Blackspider.*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade.*

JULES VEINE, *Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal.*

UN BATTEMENT D'AILES DE PAPILLON...



AUTRES LIVRES DE NOIRCEUIL

Sandre,
Obliques, 1994.

Le Diallèle,
Sous la Cape, 2013.

Noirceuil

 Un battement
d'ailes
de papillon...

Sous la Cape

Avant-propos

L'été 2008, seul à Paris pour trois semaines, je pris contact avec une escort – j'avais sélectionné sur un site spécialisé des fiches du 11^e et du 12^e arrondissement. Je repérai une jeune trentenaire un peu ronde, dont la fiche laissait deviner qu'elle alliait culture et éducation à une grande liberté de mœurs. Je pris contact avec elle, découvris qu'elle habitait à un jet de pierre de mon appartement et me rendis, plutôt excité, à notre premier rendez-vous. Je fus surpris – elle aussi! – de reconnaître une jeune personne avec qui j'échangeais de menus propos chez la boulangère ou au Franprix, où nous nous croisions régulièrement. Passé ce moment d'étonnement réciproque, la séance se déroula merveilleusement; et «Lia» me certifia qu'elle avait pris autant de plaisir que moi à nos échanges.

Je la revis à plusieurs reprises cet été-là, et pas seulement pour des ébats tarifés. En effet, pendant le *social time*, la discussion avec Lia était aussi passionnante que les séances pouvaient être passionnées quelques minutes avant. Je lui dis que j'écrivais des ouvrages érotiques; elle m'avoua être dérangée par le démon de l'écriture et nous convînmes d'une sorte de *gentlemen agreement* où, en échange de conseils littéraires, je pourrais profiter de tarifs préférentiels. Nous nous amusâmes beaucoup: je lui fis écrire des petits textes érotiques à contrainte où elle mêlait l'impertinence à l'incongruité de

scènes qu'elle m'affirmait tirées de son expérience personnelle. Après quelques séances, elle me confia qu'elle avait entrepris la rédaction d'un Journal, à la demande du couple qui l'avait initiée au libertinage, au BDSM et à l'escorting. Ce « cahier noir » qu'elle me montra une seule fois, je ne fus pas autorisé à en lire des passages. « Trop cru, pas assez littéraire! » se défendait-elle en riant.

En dehors des rencontres fortuites chez les commerçants du quartier, où nous continuions à échanger de courts propos sur la météo (parfois avec des sous-entendus qui nous faisaient sourire), nous nous revîmes régulièrement durant l'automne. Puis le couple – elle était mariée, et m'assurait que son mari était au courant de son activité professionnelle – déménagea, en province d'abord, à l'étranger ensuite. Je l'appris par un ami commun, architecte.

Il y a un an, je reçus un mail de « Lia », m'annonçant qu'elle venait de poster à mon intention son cahier noir et que je pouvais en faire ce que je voulais. Elle avait changé de galaxie, mais tenait à ce témoignage d'une folle période vécue intensément. Je pensai, à juste titre, qu'elle me l'adressait pour voir s'il était publiable. Aux deux tiers du cahier noir, je découvris avec surprise que Lia avait incorporé à son « journal » des personnages que j'avais inventés quatre ou cinq ans plus tôt! Court roman, dont je lui avais confié les premiers chapitres pour connaître son avis, laissé en plan par la suite, construit sur une contrainte mathématique – la translation d'un carré naturel d'ordre trois en carré magique –, *Le Diallèle* mettait en scène huit convives ayant chacun une relation avec une mystérieuse absente, Marie, qui occupait symboliquement la case « 5 » du carré, la seule à ne pas permuter lors de la translation. Or cette Marie et une de ses amies, Li-Anne, pures inventions de ma part, devenaient dans le Journal de Lia des

collègues de travail bien réelles. J'étais extrêmement troublé. J'adressai à Lia un mail, lui demandant des éclaircissements sur ce « vol » de personnages. Elle me répondit que mon début de roman l'avait impressionnée au point qu'elle n'avait pu résister au plaisir d'associer quelques personnages aux récits souvent outrés, mais avérés, de ses expériences sexuelles. Et cela d'autant que Maître Caliban, un des propriétaires de Lia et lecteur privilégié du *Cahier noir*, homme érudit et volontiers affabulateur, n'était pas sans parenté avec un autre de mes personnages, Christian, organisateur de soirées libido et dandy nocturne.

De Maître Caliban et de son épouse Desmonia, je n'ai pu trouver trace sur le Net. Et pourtant, je n'arrive pas à croire qu'ils sont sortis de l'imagination de Lia : les descriptions des lieux et les scènes qui s'y déroulent sont empreintes de sincérité, et les quelques entorses à la réalité que j'aie pu relever (notamment, j'apparais dans le « Cahier noir » comme un certain Jean, habitant le 9^e arrondissement, mais nos rencontres à la boulangerie y sont mentionnées) n'enlèvent rien à la vraisemblance du récit.

Sans doute trop proche de Lia, je ne puis juger de la qualité littéraire de son Journal, mais je suis frappé à la fois par cet appétit à découvrir un monde inconnu (le sexe, dont elle n'avait jusqu'alors qu'une pratique conventionnelle à deux ou trois écarts près), une volonté très affirmée d'en explorer les territoires les plus inquiétants et une sorte de distanciation *umorale*, comme eût dit Jacques Rigaut, qui en accentue la singularité, et parfois l'« inquiétante étrangeté ».

Piqué au vif par les emprunts à « mon » roman – très peu avancé, à la vérité –, je l'achevai en quelques jours, intégrant à mon tour dans mon récit des personnages relevés dans le *Cahier noir* (notamment Dimitri, l'oligarque russe tissant sa

toile autour de Lia et de Marie). J'adressai par mail le roman achevé à Lia, qui me répondit après lecture qu'elle avait été frappée par la coïncidence d'événements de l'un et de l'autre livre, notamment des scènes qu'elle n'avait pas rapportées dans son *Cahier noir*, mais que je décrivais dans *Le Diallèle*, comme si j'en avais été un des protagonistes ou un observateur privilégié. Je fus encore plus troublé par cette irruption de la littérature dans la réalité que je l'avais été de découvrir mes créatures basculer dans le quotidien d'une escort cultivée, et sans doute mythomane.

Sur ma lancée, je proposai à Lia d'écrire un troisième livre où je raconterais une sorte de « off » de son *Cahier noir* : en effet, on y relève de nombreuses allusions à des événements extérieurs, mais non étrangers au récit principal. Ma proposition intrigua Lia. Elle me demanda du temps pour accepter. Mais lancé comme une locomotive à vapeur, je ne pus attendre. Aussi lui adressai-je, quelques jours plus tard, le début d'*Un battement d'ailes de papillon...*, roman qui commence par une simple affaire de recherche d'appartement et de placements bancaires (Desmonia, la maîtresse de Lia, est banquière privée dans le civil) et, surtout, par une erreur d'interprétation par Pierre, le mari de C. (Lia) : lors d'un séjour dans un gîte des Hautes-Alpes, celui-ci avait découvert le maillot de bain de C. accroché au garde-corps du jacuzzi où C. barbotait en compagnie des propriétaires du lieu. Pierre, imaginant sa femme se livrant à un trio amoureux et torride, avait quitté le gîte le lendemain, rentrant précipitamment à Paris, rencontrant leur banquière commune, signant avec elle un contrat à risques, et profitant des avances de la belle Desmonia pour découvrir en sa compagnie les nuits chaudes de la capitale. Tout y était vraisemblable. De plus, mon personnage central, Pierre, mathématicien (ce qu'est effec-

tivement le mari de C./Lia), allait évoluer dans un roman à structure chaotique – par une erreur d'interprétation des conditions initiales (le maillot de bain de sa femme pendu au garde-corps du jacuzzi) –, et précipiter son couple dans une aventure dont il ne maîtriserait plus le développement (C. se transformant en soumise libertine, puis en escort de haut vol; lui-même tombant amoureux d'une créature intermédiaire), ni l'issue.

C. répondit à mon envoi par retour. Elle était à la fois enthousiaste de mes premiers chapitres et terrifiée par mon «ubiquité»: à part certains lieux, des noms de personnages et quelques événements très éloignés de la réalité, l'ensemble collait avec une précision diabolique à sa propre vie. Je lui répondis que je n'avais fait qu'extrapoler, à partir de données fractionnaires ou incomplètes du *Cahier noir*, pour tisser le fil de mon histoire.

Les trois textes constituent une sorte de trilogie à correspondances (dans le sens ferroviaire du terme):

– *Le Cahier noir* de Lia, que j'ai transcrit scrupuleusement, gommant (avec son accord) quelques impropriétés ou imperfections stylistiques, mais lui conservant son énigmatique pouvoir de sidération, et les effets cumulatifs, extravagants, voire nauséux, des scènes rapportées;

– *Le Diallèle*, jeu littéraire à contrainte, mais troublant par ses débordements bijeçtifs sur *Le Cahier noir*;

– *Un Battement d'ailes de papillon...*, roman presque vrai, relatant les événements évoqués en creux par *Le Cahier noir*.

La publication simultanée des trois ouvrages permet au lecteur de découvrir dans l'un les éléments qui manquent à l'autre, mais les livres sont autonomes dans leur registre spécifique.

I. Le Projet

Deux événements, heureux en apparence, venaient de bouleverser la vie plutôt pépère jusque-là de Chloé et de Pierre: Chloé avait fait un héritage inattendu et Pierre avait vendu, dans de très bonnes conditions, la start-up informatique qu'il avait créée trois ans auparavant. Ils se retrouvaient donc, lui à 36 ans elle à 32, libres de leur temps – au moins pour quelques années. Ils commencèrent par voyager, en Europe, en Amérique. Adeptes de la randonnée, ils s'offrirent de jolis treks dans les îles Lofoten et les Rocheuses canadiennes. Ils firent des rencontres agréables, des amitiés se nouèrent. Ils organisèrent des dîners, des soirées photos. Le temps passa vite.

Un matin, Pierre – qui préparait ordinairement le petit déjeuner – resta au lit. Chloé s'inquiéta:

– Tu n'es pas malade?

– Non, je viens d'avoir une idée! s'exclama-t-il.

Il se leva d'un bond, faisant couiner le matelas à eau, et embrassa fougueusement Chloé.

– Sommes-nous heureux?

Chloé fit semblant de réfléchir.

– Eh bien, si j'en crois un récent sondage, il semble que nous fassions partie des 5 % de la population française qui s'estime heureuse sans restriction.

– Sans restriction? En es-tu sûre?

– Là, tu m'inquiètes! fit Chloé, faussement alarmée.

– D'après les mêmes statistiques, 57 % des Français sont propriétaires de leur résidence principale, et cela contribue à une part importante de leur bonheur.

Chloé le regarda, surprise :

– Mais tu as toujours dit que le statut de locataire était le meilleur que l'on puisse rêver! Selon toi, il s'agit d'une rétribution pour un service qui te libère des contraintes de la propriété foncière: taxe, entretien, variation de la cote immobilière. Tu répètes à longueur de journée que tu ne veux pas te mettre une coquille sur le dos, être libre de quitter cet appartement – où nous vivons depuis huit ans d'ailleurs! –, cette ville, que tu adores...

Chloé et Pierre habitaient à Paris un bel appartement sur le faubourg Saint-Antoine, que leur louait un architecte qui avait su tirer parti de deux studios dont il avait enlevé la cloison séparatrice.

Pierre la coupa :

– Je sais, je sais tout cela. Mais c'était *avant*...

– Avant quoi? demanda malicieusement Chloé qui, elle, se voyait très bien en propriétaire de pierres et de Pierre.

– Eh bien, avant notre changement de statut financier. Nous avons désormais un patrimoine important et il est conseillé de diversifier ses avoirs. Pour l'instant, c'est la charmante Madame Dumont, notre banquière, qui s'occupe de tout cela et la diversification dans la pierre ne fait pas partie de ses priorités.

– Tu penses donc qu'il serait temps...

– ... de devenir propriétaires, oui!

Chloé sauta au cou de son mari. Elle-même avait beaucoup réfléchi à la question. Et, connaissant les positions de principe de Pierre, n'avait pas osé aborder le sujet.

Après un petit déjeuner hâtif, ils se précipitèrent vers les vitrines des agences immobilières. C'était le printemps, Paris semblait une ville neuve. Quand ils levaient la tête, les immeubles haussmanniens et les anciens ateliers du faubourg prenaient des airs de décor pour film sentimental.

«Appartement idéal pour jeune ménage. 44 m². Trois pièces. À rafraîchir. 400 k€.»

Ils se familiarisèrent avec la syntaxe et le vocabulaire si poétiques des agents immobiliers. «Idéal pour jeunes» signifiait : bas dans la gamme, mais haut dans les étages – sans ascenseur ; 44 m² comprenaient les toilettes et le débarras infâme sur le palier. «À rafraîchir» : Tout à refaire.

Ils s'effarèrent des prix. Du moins Pierre, qui n'avait jamais envisagé de «diversification» de ses avoirs jusqu'à ce matin-là. Chloé, mieux au fait de la spéculation immobilière, poussait de petits soupirs d'exaspération à chaque visite, autant pour la mufferie des bonimenteurs immobiliers que de la candeur un peu trop naïve de Pierre, qui s'étonnait.

– Enfin, c'est insensé ! Nous louons 1 500 euros (ce n'est pas donné, je te l'accorde) un appartement de 62 m², que nous trouvons idéal. Nous n'allons pas déménager dans un taudis, sous prétexte qu'il sera à nous.

Après cette première journée au front, le couple se replia sur ses bases. On y fit des calculs d'artillerie, des plans de bataille et on chiffrà le potentiel d'investissement. Il apparut vite qu'à moins de s'expatrier dans une banlieue indéterminée, ils ne pourraient devenir propriétaires d'un appartement sensiblement identique au leur, sauf à y consacrer une part si importante de leur récent patrimoine qu'ils devraient reprendre l'un et l'autre une activité laborieuse – ce qui n'était pas encore au programme. Pierre souhaitait en effet prolonger la pause bienvenue (après neuf ans de création de sociétés dont seule

la dernière avait été profitable) par une période de réflexion sur une autre diversification patrimoniale : la création d'une nouvelle entreprise ; quant à Chloé, qui avait exercé pendant dix ans la comptabilité dans une société d'import-export, elle se voyait bien en associée-gérante de la future start-up de son inventif mari.

L'un et l'autre ne voulaient donc pas reprendre le collier immédiatement. Ils avaient pris goût aux voyages, la nature les attirait – la montagne surtout, où ils séjournaient volontiers l'été comme l'hiver.

– Si on en parlait à Jean-Serge ?

Jean-Serge était l'architecte qui leur louait l'appartement. Ce joyeux célibataire était devenu, au fil des années, un ami sincère de ses deux locataires, irréprochables à tous égards. Un dîner fut organisé, auxquels furent conviés également Anne-Laure et Gabriel, rencontrés au Cap-Vert lors d'un trek Atalante, qui avaient déjà vendu et acheté plusieurs appartements, toujours au meilleur moment et au meilleur endroit.

Le dîner fut très amical. Anne-Laure et Gabriel, que l'on pourrait qualifier de pros de l'investissement immobilier, s'apprêtaient à revendre un 90 m² près de la rue Mouffetard pour acheter un 120 m² dans le XX^e, l'arrondissement « qui montait », comme le disait en souriant Anne-Laure. Un délice de loft accroché au Télégraphe.

– Et dire qu'on a commencé par un studio de 13 m² à Montmartre, s'émerveillait Gabriel, avec l'eau et les toilettes sur le palier !

Jean-Serge, tout en admettant qu'il regretterait d'aussi rares locataires, encouragea Chloé et Pierre à franchir le pas.

– C'est le bon moment pour vous. La trentaine entrepreneur, un patrimoine disponible et des envies de changement de vie. On ne pourrait rêver plus propice !

Gabriel et Anne-Laure les incitèrent à migrer vers le XX^e. Pas question, trancha Chloé : le XI^e, voire le XII^e, sinon rien. Ils aimaient leur quartier. Le marché d'Aligre tous les matins. Les petits restos de la rue de Cotte. L'Iris noir, le libraire de la rue Trousseau.

– Ça y est, rigola Jean-Serge, vous êtes atteints du syndrome parisien : « Mon village, sinon rien ! »

Le reste de la soirée fut consacré à un débat animé sur les « droitistes » (ceux de la rive droite de la Seine, qui se déplacent en évitant de franchir le moindre pont) et les « gauchistes » (les autres, qui procèdent de même pour éviter de poser un pied sur la rive droite). Jean-Serge était un « gauchiste » convaincu, et il fallait toute l'amitié qu'il portait à ses locataires pour accepter d'aller si loin en terre étrangère. Il avait hérité d'une vieille tante les deux studios qu'il avait rassemblés et, pour rien au monde, il ne voudrait y habiter – bien que l'appartement fût plus vaste et mieux orienté que celui qu'il occupait rue Galande. Anne-Laure et Gabriel s'apprétaient à trahir la rive gauche mais, nomades dans l'âme, ils n'éprouvaient aucunement ce curieux phénomène de latéralisation urbaine dont semblent souffrir bien des Parisiens. Mais, « droitistes » ou « gauchistes », tous étaient unanimes pour condamner les espaces indéfinis qui cernaient la capitale : passé le périph', c'était *no man's land*.

Ce fut Jean-Serge qui lança, en manière de boutade :

– Et pourquoi ne vous installeriez-vous pas dans les Alpes ? Si j'ai bien compris votre projet de nouvelle société, même s'il est encore balbutiant, vous n'avez pas de contrainte de lieu ?

Anne-Laure et Gabriel se récrièrent. Urbains totaux, à part leur trek annuel qu'ils vivaient un peu comme une perversion, ils ne pouvaient pas même imaginer que l'on puisse vivre ailleurs qu'à Paris : la province comme ses habitants consti-

tuaiet une sorte de décor aimable piqueté de personnages pittoresques. Quant à la montagne, s'ils en appréciaient une fois par an la solitude désertique, c'était pour mieux raffermir leur horreur spontanée de la nature et de ses occupants. Jean-Serge était plus nuancé dans ses sentiments. Parisien depuis l'âge de quinze ans, quand il avait suivi un père fonctionnaire appelé au ministère de l'Aménagement du Territoire, il était resté à la capitale pour suivre ses études d'architecture et, finalement, y travailler au sein d'un cabinet ayant pignon sur rue (c'est le moins, pour des architectes!). Mais il convenait volontiers se ressourcer dans sa ville natale angevine, où il conservait de nombreux amis. «Et la Loire, précisait-il en manière convenue, est un fleuve *réellement* royal.» Aussi sa proposition «alpine» ne correspondait ni à ses goûts propres ni à un syndrome montagnard, qui atteint parfois les gens des plaines – comme la tentation planéaire peut obséder certains Genevois. Non, c'était dit en toute spontanéité, pour le plus grand profit de ses amis.

– Et pour la somme envisagée, au lieu d'un type 3 parisien de 60 m² rue des Abbesses, vous pourriez disposer d'un chalet de 150 à 200 m²! De quoi héberger votre activité professionnelle, vos amis et, pourquoi pas, créer un gîte ou une chambre d'hôtes.

Gabriel et Anne-Laure hochèrent la tête, atterrés. «Chalet», «gîte» avaient pour eux la même résonance que «lupanar» ou «bordel» pour une couvée de jeunes carmélites.

– Vous ne pouvez pas faire ça! gémissaient-ils ensemble.

Leur désarroi était si sincère que Chloé et Pierre éclatèrent de rire.

– Rassurez-vous, nous n'en sommes pas là! Et quand bien même il nous prendrait la fantaisie de nous installer dans les Alpes, nous conserverions certainement un pied-à-terre parisien.

Le lendemain, ce fut Chloé qui se réveilla la première. Le soleil perçait les rideaux et appelait à une journée de randonnée immobilière.

« Spacieux rez-de-chaussée. Espace commercial réhabilité. Très clair. » Traduction : une ancienne boulangerie hâtivement reconvertie en T2, donnant sur une cour arrière lépreuse avec un soupirail par où devait filtrer, les beaux jours, un rai éphémère.

« Nation. Tous commerces. Potentiel énorme. » Ça, pour les commerces, l'annonce n'avait pas menti. Cet ancien local de stockage était en effet coincé entre une supérette chinoise aux parfums exotiques, un Franprix et un magasin de bricolage. Le potentiel, lui, s'avéra riquiqui.

« Ledru-Rollin. Immeuble de pierre. Sixième étage. Vue dégagée. » L'annonce ne précisait pas qu'il n'y avait pas d'ascenseur et que le sixième et dernier étage devait bénéficier d'une vue dégagée à condition d'en retirer la toiture.

Jour après jour, le couple heureux de futurs propriétaires, Monsieur et Madame Cinquante-sept-pour-cent comme ils s'appelaient par autodérision, perdait de son enthousiasme. Mais ils avaient appris à lire entre les lignes, à éviter les agences tout-venant, à repérer les quartiers attractifs. Seulement, chaque fois que le coup de cœur était au rendez-vous, la raison leur faisait décliner l'offre, toujours au-delà de leur quotient de diversification patrimoniale. Bien sûr, avec un emprunt, ils pouvaient franchir le seuil du haut de gamme – par le bas, néanmoins. Et qui dit emprunt dit activité régulière, et il n'en était pour l'instant pas question.

Un second dîner fut organisé, mais sans Anne-Laure ni Gabriel. Jean-Serge apporta une bouteille de layon, élaboré par un ami de jeunesse à Rablay.

– À Angers, vous trouveriez sans problème une maison avec jardin... C'est une ville agréable, la verdure y déborde, les gens sont accueillants. L'offre culturelle y est diversifiée et le tissu économique local dynamique.

– Tu parles comme un prospectus, là! rigola Chloé.

Jean-Serge sourit.

– Un peu, c'est vrai. Mais j'aime vraiment ma ville. Et pour vous qui appréciez la montagne, les coteaux du Layon ce n'est déjà pas si mal.

Il brandit sa bouteille comme un trophée. Et versa le nectar ambré (autre cliché) dans les verres.

– Si je vous parle d'Angers, ce n'est pas sans arrière-pensée. Notre cabinet a remporté là-bas un concours pour une Maison de l'Innovation. C'est un projet ambitieux, sans doute trop pour la taille de la ville, mais on peut difficilement raisonner des élus: dès qu'une cité voisine se lance dans un chantier pharaonique, il faut qu'ils aient le leur...

Il baissa le nez.

– Et c'est ce qui nous fait vivre, nous autres archis, la commande publique. Parce que, côté privé... Bien sûr, on rêve tous de construire la maison idéale, pas celle du facteur Cheval mais une œuvre qui laisse une trace tangible de notre talent... Dans le cadre d'un marché public, les contraintes sont tellement fortes qu'il est difficile de s'exprimer pleinement. Bref, sans m'y installer complètement, je vais passer deux ou trois ans dans ma ville natale et je m'en réjouis d'avance.

– Et cette «arrière-pensée» que tu évoquais, demanda Pierre.

– Lors d'un de mes derniers séjours, j'ai repéré un terrain idéalement situé, en périphérie du centre-ville, dans un quartier agréable, près d'une ancienne caserne récemment transformée en zone résidentielle. Le site n'est pas simple, car

adossé à un ressaut de schiste ardoisier, mais sa configuration même rend le pari architectural stimulant !

Chloé le regarda, stupéfaite.

– Ce que tu proposes, c'est de nous construire une maison !

– Euh... C'est une idée comme ça, qui m'a traversé la tête.

Pour un budget sensiblement équivalent à un type 3 parisien.

– Je ne doute pas de tes compétences ni de ton talent, intervint Pierre. Mais Angers, qu'irions-nous y faire ?

– Encore une fois, c'est une idée en l'air. Certes, j'ai envie de construire « ma » maison, de réaliser mon œuvre, et j'ai fantasmé sur vous, mes chers amis, que je risque de perdre en tant que locataires et que je rêverais d'avoir pour clients.

Jean-Serge était devenu rouge. Il se leva en hâte, prétextant un rendez-vous matinal le lendemain et quitta ses hôtes après un bref au-revoir.

Après son départ, Chloé et Pierre ne parlèrent pas de l'étrange proposition de l'architecte : construire une maison, pour eux, mais dans une ville inconnue qui, a priori, ne présentait pas d'attrait particulier pour qui n'en était pas originaire. Ils évoquèrent les croquis que Jean-Serge leur montrait de temps à autre, soit qu'il s'agît de projets personnels le plus souvent, soit qu'un client privé s'adressât au cabinet dans le but de faire construire. Malheureusement pour lui, aucun n'avait pu aboutir, même si l'un avait obtenu un prix d'architecture et un autre utilisé, en partie et anonymement, par le cabinet dans le cadre d'un ensemble plus vaste. Jean-Serge, très certainement frustré, avait-il fixé sur le couple toutes ses aspirations à une reconnaissance publique ?

L'été s'annonçait sec et ensoleillé. Chloé et Pierre décidèrent de quitter Paris pour le Briançonnais, où l'un de leurs amis,

qui se prénommaient également Pierre, et sa femme venaient d'ouvrir un gîte sur les hauteurs de la Durance. Ariane et Pierre les avaient informés qu'un voisin désirait séparer sa grande maison pour en vendre une partie déjà transformée en appartement indépendant. Un pied-à-terre idéal, précisaient-ils, enthousiastes.

Ils arrivèrent le 20 juillet à la gare de Mont-Dauphin, où Pierre vint les chercher. Quelques kilomètres séparaient la gare du chalet; par une route sinueuse et parfois vertigineuse, ils parvinrent à un nid d'aigle en balcon, à cinq cents mètres au-dessus de la Durance; en fond d'écran, comme aimait à le dire le Pierre haut-alpin, les principaux sommets du Queyras voisin étalaient leurs pentes dénudées et, pour les plus hautes cimes, encore enneigées. Chloé et Pierre furent séduits tout de suite par l'endroit – et par la construction neuve qui abritait l'appartement et le gîte de leurs amis.

– Vous nous aviez caché cette merveille! s'enthousiasma Chloé, en embrassant Ariane qu'elle n'avait pas vue depuis deux ans au moins.

– Ç'a été toute une aventure, répondit son hôtesse.

– Un parcours du combattant, précisa Pierre. Mais laissez vos bagages dans la chambre d'amis. Nous allons vous faire visiter les lieux.

La chambre, dans les tons vert Véronèse, était spacieuse et ouvrait sur une grande terrasse, plein sud. Les vacanciers furent ensuite conviés dans la pièce commune dont les baies vitrées semblaient précipiter la demeure dans le paysage au point que l'observateur ne pût savoir où se situe la frontière entre le monde extérieur et l'intérieur. Chaque pièce qu'ils visitèrent avait été conçue pour son usage et pour son occupant; les finitions étaient remarquables en tous points. Partout, des ouvertures dessinaient de véritables tableaux,

aussi variés que le cadrage qu'ils cernaient du paysage alentour.

L'été battait son plein et, pourtant, les pièces étaient fraîches et agréables. La terrasse servait à la fois aux repas des occupants du gîte, quand il y en avait, et favorisait, par une conception en niveaux, l'isolement pour le bain de soleil ou les discussions amicales. Au rez-de-jardin, Ariane avait aménagé son bureau, en prise directe avec la nature pour laquelle elle éprouvait une véritable passion fusionnelle, tandis que Pierre avait installé le sien en mezzanine de la grande pièce; par des fenêtres en meurtrière, il disposait d'une vue imprenable sur la Durance.

– Ouah! c'est génial, s'exclamèrent les Parisiens.

– Cela fait un an que nous habitons ici, et on ne s'en lasse pas. Notre architecte a vraiment fait du sur-mesure pour nous.

– C'est vrai qu'il a créé une maison exceptionnelle. C'est quelqu'un d'ici?

– Non, c'est un ami parisien. Nous vous le présenterons, si vous voulez.

– Bonne idée! pouffa Chloé... Mais attention! Jean-Serge risque de nous faire une vraie scène de jalousie.

Chloé expliqua qui était Jean-Serge et l'étrange proposition qu'il leur avait faite.

– Nous n'avons aucune intention de nous enterrer dans une ville de province: Paris, ou la montagne! déclara, péremptoire, Pierre.

Pierre et Ariane, qui nourrissaient également pour la montagne une passion commune et ancienne, avaient décidé de quitter Paris pour s'installer dans ce coin perdu du Briançonnais où ils avaient acheté dix ans auparavant un petit chalet, désormais relié à la nouvelle construction par un sas et utilisé comme gîte. Au fil de leurs séjours, et au gré des

saisons, ils avaient de moins en moins supporté l'hiatus entre la grande ville tourbillonnante, stressante, et la vie paisible de la montagne. Pendant le repas du soir, Pierre et Chloé leur firent part de leur nouveau statut financier, qui leur permettrait non seulement d'acquérir un pied-à-terre mais également de se fixer quelque part...

– Et pourquoi pas ici? dit Pierre.

– Pourquoi pas, en effet, répondit l'autre Pierre en riant. Mais nous sommes tout de même très urbains, tu sais. Je ne nous vois pas vivre à cent pour cent dans un lieu isolé.

– Surtout que l'hiver, enchaîna Chloé, vous devez avoir de la neige? La route n'est pas coupée?

– La commune est vigilante et l'employé très efficace! dit Ariane. C'est rare quand nous restons bloqués plus d'une journée; et avec des équipements adaptés, la circulation en voiture...

– Tu oublies, la coupa Pierre en riant, que nos amis parisiens, si je me souviens bien, n'ont pas leur permis – ni l'un ni l'autre.

– Ah... évidemment, c'est rédhibitoire pour une installation ici, sourit Ariane. Sauf à vivre en autarcie, ou à compter sur les voisins, tous très serviables, pour vos déplacements.

– Ce qui n'est pas un handicap insurmontable pour un pied-à-terre: il y aura toujours quelqu'un prêt à descendre à Mont-Dauphin pour aller vous chercher.

Pierre et Ariane, durant leur vie parisienne, avaient connu plein de gens non motorisés; la plupart de leurs amis, en fait, des CSP+, n'avaient ni voiture ni permis. Eux-mêmes n'en possédaient pas à Paris, mais ils avaient fait l'acquisition d'une Fiat Panda 4x4, qu'ils utilisaient sur place quand ils venaient dans le Briançonnais. Et ils avaient eu la prudence de passer leur permis jeunes. Tandis que la discussion embrayait sur

l'automobile et ses mythes, son fétichisme masculin et ses troubles rapports à l'inconscient collectif, le soleil se couchait sur le Queyras, nimbant de rose les hauts sommets qui accrochaient les derniers rayons du jour.

– On dirait l'Atlas marocain ! s'exclama Chloé, qui avait fait un trek avec Zig-Zag, une agence de voyages éthique, dans la vallée des Aït Bouguemez, mais sans Pierre, à l'époque à fond dans le développement de sa start-up. C'est là qu'elle avait rencontré Ariane et l'autre Pierre et s'était liée d'amitié avec eux. Pierre avait été victime du mal des montagnes au sommet du M'Goun, qui s'était providentiellement calmé grâce aux granulés de coca de Chloé. « Je suis malade dès que je franchis 4 100, avait-il avoué au guide. Je pensais qu'à 4 070, je tiendrais le coup ! » Dans la descente, ils firent plus ample connaissance et découvrirent, surtout les filles, qu'ils partageaient bien des choses.

– Oui, c'est vrai... Cela donne envie d'y retourner, n'est-ce pas ?

Chloé lança un clin d'œil complice à Ariane. Pierre, le Parisien, s'était demandé au retour de Chloé si une idylle brève et discrète ne s'était pas nouée entre l'autre Pierre et sa compagne, voire entre les deux femmes et peut-être entre les trois trekkeurs, isolés dans le Haut-Atlas marocain et partageant la même tente. Bien que Chloé se mît à rougir merveilleusement lors de ses discrets sondages, il ne parvint jamais à savoir et cette configuration amoureuse était demeurée comme un ciel de lit dans une chambre aux murs flous : un tableau à la fois cru et estompé où les corps de sa femme et de ses deux amants potentiels se mêlaient en un délicieux et douloureux réseau de chair, qui alimentait toujours ses rêveries les plus torrides.

– Hum... Mais ici, pas de nuit sous la tente ni de mulets

pour porter les bagages. Si vous voulez randonner, c'est charge comprise, sourit le Pierre haut-alpin.

À la nuit tombée, Pierre et Chloé invitèrent leurs amis parisiens à partager un bain de minuit dans le spa qui dominait le potager. Pierre le Parisien essaya de surprendre à la lueur incertaine des LED aux couleurs changeantes qui tapissaient le fond du spa, quelques furtives caresses échangées à la faveur des bulles... Mais le bouillonnement relaxant eut raison de ses soupçons; il ferma les yeux et se laissa aller aux bienfaits de l'hydro-massage.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Pierre et Chloé reprirent la discussion sur leurs projets immobiliers aussi multiples qu'incertains: un pied-à-terre dans ce quasi-paradis avait de quoi séduire les plus réticents, mais sans voiture, que faire? Et si loin de Paris. Par ailleurs, il était inenvisageable pour eux d'acquérir en même temps un pied-à-terre et un logement principal: il leur faudrait rester locataires, ce qui en soit ne posait pas de problème, sauf à modifier l'objectif de diversification patrimoniale.

Pierre les emmena chez son voisin, un homme charmant, qui avait longtemps vécu en Afrique et passait une partie de l'année dans les Hautes-Alpes, le reste du temps à Paris. Il venait de finir d'aménager la partie de sa maison dont il souhaitait se séparer: le logement qu'il leur fit visiter avait de nombreux atouts pour une résidence secondaire. Quand il apprit que les amis de Pierre et Chloé ne conduisaient pas, il partit d'un grand rire franc:

– Ce n'est vraiment pas un inconvénient. Ici, vous trouverez toujours quelqu'un qui a besoin de descendre. Moi-même, je me rends presque chaque jour chez Lacour, le bistro près de la gare, boire mon café et acheter le journal!

De retour au gîte, Pierre et Chloé discutèrent entre eux : ils étaient séduits par l'endroit, le sympathique voisin, le hameau, cinq cents mètres plus haut, dont les habitants au dire de tous constituaient une microsociété solidaire. Chloé insista (trop?) sur la proximité amicale de Pierre et Ariane, et Pierre fut repris par ses démons intimes. Il tenta de se faire l'avocat du diable : l'isolement, l'éloignement de Paris, la lassitude bien connue des urbains pour les paysages ruraux, si magnifiques qu'ils soient, et leur difficile acclimatation à la vie rude de la montagne.

– Je ne te comprends pas, s'insurgea Chloé. N'est-ce pas toi qui as parlé le premier de devenir propriétaire.

– C'est vrai mais, finalement, est-ce une bonne idée? La liberté, c'est d'aller où l'on veut. Nous pouvons revenir ici, j'en suis certain (et il lui glissa un regard scrutateur), mais aussi séjourner à Chamonix, que nous aimons; à La Bérarde, voire dans les Pyrénées, le Haut-Atlas, les Rocheuses. Les montagnes du monde sont infinies et toutes séduisantes!

– Et la diversification patrimoniale? s'enquit, mutine, Chloé.

– Justement, avant notre départ, Madame Dumont m'a contacté pour prendre rendez-vous. Elle a, paraît-il, des propositions intéressantes à nous faire.

Les banquiers ont des antennes sensibles aux migrations financières et Madame Dumont, soit qu'elle eût eu vent des projets immobiliers de ses deux clients VIP, soit qu'elle voulût les sonder sur le marché prometteur de l'immobilier d'entreprise, avait laissé entendre à Pierre que les taux actuels pouvaient permettre, en investissant dans des produits dynamiques d'un côté et en empruntant de l'autre à des taux exceptionnellement bas pour l'immobilier, de gagner sur le diffé-

rentiel des sommes non négligeables et en grande partie non imposables.

C'était avant la crise, qui fit émerger au grand jour les noms réels de ces produits financiers exotiques qui allaient entraîner l'économie réelle – comme disent les experts – dans les abîmes de la déconfiture. « Placement dynamique », dans le jargon des financiers, aussi poétique que celui des agences immobilières, signifiait en réalité « placement à risque ». « Produit structuré » équivalait à *trash bond* – les Anglo-Saxons ayant tôt utilisé ce sobriquet méprisant, équivalent de « placement pourri ». Mais, à cette époque, Pierre et Chloé ignoraient tout des *trash bonds* et ils souhaitaient optimiser leur patrimoine, dans les limites de la légalité et d'une conduite prudente à tous égards.

Une semaine de beau temps s'annonçait. Pierre et Chloé en profitèrent pour gravir la tête de Vautisse, un sommet facile constituant un belvédère saisissant sur l'arc alpin : on y découvrait, outre les cimes proches du massif des Écrins, le mont Blanc, le Cervin, le mont Rose, le Grand Paradis, une prestigieuse cohorte de 4 000, sur lesquels l'autre Pierre avait dû souvent ressentir son mal des montagnes – pensa, avec une certaine satisfaction le Pierre de Chloé. Puis ils firent d'autres randonnées dans ce val caché du Tramouillon, quasi inconnu des promeneurs. Revenus au chalet, après une douche, ils se rendaient au spa où les rejoignaient parfois Pierre et Ariane. Un soir, au retour d'une invitation à dîner chez Simon, le voisin si aimable, Pierre prétextait sa fatigue pour ne pas se joindre aux trois autres. Chloé quitta la chambre en peignoir et rejoignit le couple dans le bain bouillonnant ; Pierre attendit quelques minutes et sortit sur la terrasse, qui donnait accès par une volée de marches au spa. Il se rapprocha en douce de l'édicule, coiffé d'un gazebo aux vitres teintées. Il ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'intérieur mais écoutait de ses

deux oreilles. Comme s'ils se savaient observés, les trois amis papotaient de choses et d'autres, et Pierre s'en voulut de sa jalousie ridicule mêlée d'un trouble désir, peut-être, pour les sentiers buissonniers de l'amour multiple. Il s'apprêtait à retourner lire dans la chambre quand son regard accrocha le petit maillot deux-pièces de Chloé, posé sur la rambarde de la terrasse. Ainsi, sa femme barbotait en tenue d'Ève avec ses deux complices. Il haussa les épaules. Après tout, ils n'étaient pas prudes et il leur arrivait d'aller se baigner sur des plages naturistes, sans pour autant ressentir les arpillons du désir. Pierre regagna la chambre, plus troublé que réellement furieux. Pour être tout à fait honnête avec lui-même, il n'était pas sans reproche et avait eu quelques aventures, sans lendemain, au cours de leur vie commune. Il ne s'en était pas caché et Chloé avait semblé prendre cela avec sérénité, prête de son côté à se livrer aux pires turpitudes si un homme suffisamment séduisant se présentait; ce qui, jusqu'ici, affirmait-elle, n'était jamais arrivé, aucun prétendant ne pouvant égaler le puissant Ulysse conjugal.

Au matin, Pierre prétextait un mail insistant de Madame Dumont pour écourter son séjour. Il rentra par le train de nuit. Chloé resterait une semaine de plus chez ses amis.

Lors de son rendez-vous avec Mme Dumont, une belle quadra à la poitrine opulente, Pierre se fit séducteur. Il écouta à peine les arguments de son interlocutrice et signa, sans trop réfléchir, un contrat de prêt immobilier, au taux super-avantageux de 2 %, pour la somme de 400 000 euros. Le même montant étant illico investi dans «Soprano», un produit structuré à intérêt de 9 %, sur cinq ans. Ledit produit était assorti d'une clause bizarre, sur laquelle Pierre ne s'attarda pas: en cas de chute de l'indice Eurostoxx 50 à moins de 60 % de

sa valeur au jour de la signature, la somme restituée serait celle du capital indexé sur ladite valeur de l'indice boursier. Madame Dumont insista bien sur ce point. «Il est de mon devoir de vous signaler cette clause, mais, soyez-en certain, cher Monsieur, cela n'arrivera pas.» Comme pour rassurer son client sur un événement aussi improbable, la main de Madame Dumont s'attarda plus que nécessaire sur la sienne. Pierre lui sourit :

– J'ai toute confiance en vous, Madame Dumont. Que diriez-vous de fêter cela, ce soir ou demain soir, par un petit dîner en tête-à-tête ?

Madame Dumont eut un sourire conquis et s'exclama :

– Oh ! cher Monsieur, ce serait plutôt à moi de vous inviter !

– N'y pensez pas, chère Madame, c'est totalement exclu. Vous me faites profiter de vos bons conseils et, de plus, je vous trouve éminemment sympathique.

Chacun des participants à ce dialogue fleuri pouvait traduire sans difficulté la pensée de l'autre : «Plutôt beau garçon, et apparemment célibataire intermittent. L'occasion de lier le plaisir et les affaires est trop rare. Monsieur Dumont est à Saint-Brévin, dans son assommante famille. Profitons donc de l'air du temps !» «Ah ! pourquoi se gêner ? Pendant que Chloé prend des bains de minuit avec des trekkers érotomanes, je vais me faire une banquière haut de gamme aux produits dynamiques autant qu'appétissants.» (Il zeyeutait avec insistance les rondeurs en devanture de la belle banquière.)

Ce soir-là, Pierre découvrit que sa banquière s'appelait Germaine, et qu'elle était bisexuelle. Qu'elle et son mari fréquentaient volontiers les clubs échangistes et qu'ils avaient depuis longtemps su distinguer amour et sexualité. Comme il s'étonnait, entre deux caresses, que l'on pût concilier une

vie de couple uni avec le libertinage, Germaine se mit à rire :

– Pierre, je ne suis pas certaine que l'être humain soit monogame par nature. C'est plutôt le fruit de notre éducation, de deux millénaires de judéo-christianisme fondés sur la détestation de la volupté – et la haine de la femme. Le siècle des Lumières nous a affranchis des sottises superstitieuses, mais la bourgeoisie s'est empressée de les remettre au goût du jour, du moins pour les classes laborieuses. Soyez assuré qu'aucun de ces beaux messieurs qui discourent sur la morale républicaine ne se prive des plaisirs de la nuit. J'en ai assez croisés dans des soirées où parfois les masques se soulèvent sur des visages connus.

Germaine proposa à Pierre de profiter de l'absence de Chloé pour découvrir quelques lieux singuliers de la nuit parisienne. Troublé, il ne répondit ni par oui ni par non et il quitta Germaine en éprouvant ce mélange d'excitation – lié à la possession d'une beauté mûre et experte – et de culpabilité que connaissent les maris volages. La vision fugitive du petit deux-pièces de Chloé pendu à la balustrade de la terrasse haut-alpine dissipa quelque peu cette dernière.

Le matin suivant, Pierre recevait un mail de Chloé, l'informant qu'elle restait une semaine de plus dans les Hautes-Alpes, pour aider ses amis, dont le gîte « débordait » de randonneurs. Pierre éprouva tout d'abord de l'agacement, puis une sorte de jubilation d'adolescent apprenant que ses parents ne rentreraient pas à la maison à la date convenue et qu'il bénéficiait des lieux à sa fantaisie. Il téléphona à Germaine. Rendez-vous fut pris, le soir même à Pigalle, devant un sauna qui venait d'ouvrir, que Germaine n'avait pas encore testé. Autant pour occuper son esprit que par nécessité de mettre au clair quelques idées pour sa nouvelle société, Pierre s'absorba toute la journée dans ses travaux.

Après avoir mené des études poussées en théorie de l'information, Pierre s'était intéressé à la question des réseaux, que de nombreux chercheurs considéraient comme un enjeu crucial pour les années à venir. Sa thèse portait sur les économies d'échelle et l'optimisation des déplacements. Quand on sait qu'un pot de yaourt a effectué quatre mille kilomètres avant d'atterrir sur le rayon du supermarché, on mesurera mieux le potentiel que pouvait représenter la modélisation des circuits courts. Pierre s'aperçut rapidement que ses recherches pouvaient s'appliquer aussi bien en macro-économie – par exemple trouver une alternative satisfaisante à la production et à la distribution d'énergie centralisée par un maillage fin de microproducteurs interconnectés – qu'aux phénomènes relationnels à l'échelle d'un individu. Dans les années trente, l'écrivain hongrois Frigyes Karinthy avait émis l'hypothèse que n'importe quel individu de la planète était séparé de n'importe quel autre par seulement six personnes. Cette « théorie des six » avait été ensuite formalisée par le sociologue Stanley Milgram. Elle constituait actuellement un domaine de recherche spécifique, auquel Pierre avait contribué au temps de sa thèse. Ne se sentant pas l'âme d'un chercheur fonctionnarisé, il avait profité de l'opportunité de création de jeunes pousses au sein de son unité de recherche pour se lancer; sa première expérience, prometteuse, avait achoppé sur des problèmes de fonds de roulement et de trésorerie – il découvrit que les flux économiques ne se conformaient pas aux modèles mathématiques et qu'il suffisait de la frilosité d'un banquier, de la torpeur d'un ministère pour que le bel édifice s'écroulât avant de produire le moindre fruit. Il n'empêche, son logiciel, « Argos », intéressait une start-up déjà implantée (donc, une ex-start-up), qui lui proposa un contrat de salarié-associé pour en terminer le développement. Malheureusement pour

lui, la « bulle » Internet éclata au moment où Argos entra en phase de production ; SkyBlueNet, la société, explosa en plein vol, emportant dans ses débris la licence d'exploitation d'Argos, que Pierre avait eu l'imprudance de céder à 100 % en échange de parts sociales qui ne valaient plus rien. Le petit malin qui avait fondé SBN, ayant senti le vent venir, avait eu la prudence de loger la licence du logiciel dans une nouvelle société et, le produit étant prêt, avait « oublié » Pierre sur le bord du chemin. Celui-ci, un peu amer, découvrait le fonctionnement du capitalisme sauvage. Mais, pas totalement innocent tout de même, il avait prévu une horloge interne au logiciel, horloge chargée de vérifier automatiquement la validité des licences des utilisateurs – mais dont il avait omis de transmettre le code à son ex-associé. Argos connut un succès foudroyant : le logiciel répondait idéalement aux problèmes d'optimisation des déplacements des transporteurs, des représentants de commerce, des centres de logistique... et même à la gestion des emplois du temps des classes de collège. Rémi, son ex-associé, fit rapidement fortune ; sa nouvelle société, au bout de six mois, employait cent personnes et l'avenir vers le CAC 40 semblait pavé de lingots d'or. Sauf que, à l'échéance annuelle des premiers utilisateurs, Argos tomba subitement en panne. Un des développeurs découvrit l'horloge dans un court programme « embeddé » – mais protégé par un code d'accès qu'il ne parvint pas à cracker. Rémi, sous peine de perdre d'un seul coup ses clients et ses futurs comptes en Suisse, dut, la mort dans l'âme, recontacter Pierre, qui négocia âprement la livraison du code.

C'est avec l'argent obtenu qu'il créa Sysmographe, une société pour développer un nouveau logiciel (son esprit fécond ne manquait pas de projets!), d'analyse statistique celui-ci. Toujours fondé sur la théorie des réseaux et l'opti-

misation des échanges, ce nouvel outil permettait de scruter les ressources disponibles sur Internet, dans n'importe quel champ ou domaine d'intérêt, pour en extraire des données compilées, des tendances, des variables et des projections. Il lui fallut deux ans de travail, aidé par quatre programmeurs qu'il avait embauchés, pour mettre sur le marché son *add-on*, très simple, qui pouvait se brancher sur n'importe quel moteur de recherche ou base de données corrélée. Le succès fut immédiat : le module, peu coûteux, pouvait être utilisé aussi bien par des multinationales, des PME, voire des particuliers qui, grâce à lui, optimisaient leurs vacances à l'étranger par un circuit *low cost* sur mesure ou amélioraient de 50 % leurs chances de gains au Loto. Un tel succès attira les gros poissons de l'Internet. Pierre fit monter les enchères et céda finalement son *add-on* à l'acquéreur qui lui paraissait le plus à même d'en optimiser les fonctions, qui n'était pourtant pas le mieux-disant.

Et c'est ainsi que, depuis quelques mois, il goûtait aux joies de la vie de rentier. Mais, toujours animé par mille projets, il commençait à préparer son retour à la vie active. On parlait beaucoup de l'émergence conjointe du Web 2.0 et de l'informatique nomade, au moyen d'outils encore peu nombreux, mais promis à un bel avenir : les smartphones. Déjà, pendant qu'il travaillait au développement de *Sysmographe*, Pierre avait commencé à s'intéresser à ce nouvel espace relationnel. Le point crucial, selon lui – et l'avenir lui donnera raison –, c'était la géolocalisation qui autoriserait la liaison de points d'informations en déplacement : il y avait là un véritable domaine à explorer, où des outils d'optimisation auraient tout leur sens.

En fin d'après-midi, Pierre avait créé un petit gadget amusant – au moyen de deux GPS portables bricolés, des

Magellan – qui permettait à deux personnes de sexe opposé (voire du même sexe si telle était leur tendance) de se détecter selon des critères assez rudimentaires, mais qui pourraient s'affiner par la suite: homme/femme, âge, libre/pas libre. Lorsqu'il retrouva Germaine devant le sauna, il éprouvait plus d'excitation à l'idée de tester son nouveau jouet qu'à franchir le seuil des *terrae incognitae* de la libido débridée. Il expliqua hâtivement à Germaine le fonctionnement de son GPS amélioré (qu'il avait programmé sur: «femme», «libre», deux critères suffisant à activer l'outil) et lui demanda de se perdre dans la foule des touristes, nombreux à cette heure devant les usines à sexe de Pigalle. Germaine disparut de sa vue. Il activa son propre GPS et eut la satisfaction de voir un petit point rose (le sien étant bleu) clignoter vers le carrefour boulevard de Clichy - rue des Martyrs. Il la rejoignit, vérifiant que les deux points convergeaient sur le petit écran du Magellan.

– C'est insensé! s'exclama Germaine. Où as-tu acheté cette petite merveille?

Pierre partit d'un grand rire:

– Le GPS de base se trouve dans toutes les boutiques de trekking, mais son utilisation spéciale, c'est une petite bidouille que j'ai mise au point cet après-midi. C'est encore sommaire, mais on pourra affiner les critères de recherche. Ce qui est important, c'est que la localisation fonctionne au mètre près, au moins dans les villes! Imagine sinon les quiproquos.

Germaine eut un sourire complice:

– Un curé en goguette qui flaire une jolie femme et qui accroche une nonnette à la place... Dis donc, il y a de l'avenir à ta petite invention, je te le prédis!

Pierre fut ému de l'enthousiasme de Germaine, qui rêvait à des plans cul impromptus, s'organisant en quelques minutes à condition qu'une population significative de chauds lapins

soit interconnectée à l'instant T. Il prit soudain conscience de la tenue de Germaine, qui l'apparentait plus aux dames de la nuit qu'aux cadres chic des grands établissements bancaires. Il en fut troublé et s'imagina qu'il venait réellement de faire une conquête par la magie de son nouvel outil. Germaine, émoussillée, suivait le chemin mental de son nouvel amant, dont les yeux affolés allaient des bas résille à la connexion floue des cuisses à peine masquées par une minijupe de cuir ultramoulante, puis remontaient vers le ventre bronzé largement offert au regard et, plus haut, au décolleté provocant laissant voir la poitrine sur une surface que Pierre estima à 75 %. Des hommes commençaient à converger vers eux, attirés par cette belle luciole charnelle. Germaine lui prit la main :

– Allons! il faut récompenser le brillant chercheur qui va révolutionner les copulations de l'avenir.

Elle le fit pénétrer dans cet établissement qu'elle souhaitait découvrir. Pierre n'eut pas le temps de protester qu'il se retrouvait avec une serviette et un préservatif à la main et dirigé par une charmante hôtesse vers un vestiaire. Le décor évoquait l'Inde, ses mystères et ses rituels. Pierre se déshabilla avec maladresse: il tremblait, non de froid, mais à la fois terrifié et excité par la nouveauté de la situation. Il eut une pensée soudaine vers Chloé, qu'il imagina barbotant dans le spa haut-alpin, entre ses deux amis si chaleureux. Il en eut un petit sourire sournois, qui calma ses tremblements. Nu, il se colla un instant au corps de Germaine, décidément très appétissante. C'était également l'opinion de cinq ou six hommes qui bloquaient l'accès aux douches.

– Des Mdf, soupira Germaine.

Elle lui passa un bras autour de la taille.

– Des quoi?

– « Morts de faim ».

L'image était assez parlante. Le couple écarta gentiment, mais fermement, les gêneurs et se dirigea vers les douches. Puis ils firent le tour des installations: le grand spa façon grotte de Lourdes, le hammam plutôt navette spatiale, et le sauna. Quand ils entrèrent dans le spa, les Mdf les rejoignirent, ainsi qu'un couple qui était entré peu de temps avant eux. Assez âgés, mais bien conservés – comme le chuchota Germaine à son partenaire.

– Tu es tentée? murmura Pierre à son oreille.

– Hum... À voir... Nous ne sommes pas pressés! Attention! Attaque de Mdf à bâbord.

Pierre comprenait vite. Il se déplaça de tribord à bâbord pour intercepter le Mdf, qui lança un bras vers le trésor convoité, mais sans succès. Le groupe des Mdf s'était scindé en deux, une partie tournant autour de l'autre couple; Germaine et Pierre en profitèrent pour s'éclipser vers le hammam. Le lieu baignait dans une lumière bleuâtre; à l'entrée on ne discernait au travers de la vapeur que de vagues formes, assises ou allongées. Puis leurs yeux s'habituerent et ils découvrirent un autre couple dont la femme, allongée sur le banc de mosaïque, offrait aux regards l'estompe moite de son sexe lisse tandis que son compagnon, assis à sa tête, lui caressait les seins. À un signe imperceptible pour Pierre, Germaine alla s'asseoir sur les genoux de l'homme tandis que la femme, qui se redressa, l'attira à elle et l'embrassa à pleine bouche. Pierre fut surpris de la brusquerie de l'entrée en matière et se rendit avec difficulté à l'assaut buccal; d'autant que les Mdf arrivaient, avertis par un sixième sens qu'il se passait enfin quelque chose d'intéressant dans les vapeurs.

Quand ils quittèrent l'établissement, il était largement plus de minuit et ils durent attendre un bon quart d'heure qu'un taxi en maraude s'arrêtât. Dans la tête de Pierre, un réseau

d'images s'enchevêtraient, mêlées curieusement aux équations de la chaleur de Fourier, un des fondements de la thermodynamique. Germaine le contemplait en souriant; elle se demandait si, pour une première expédition dans les territoires troubles du libertinage, elle n'avait pas forcé la dose. Ce pauvre Pierre était décidément très fleur bleue. Il allait culpabiliser à mort par rapport à sa petite oie blanche (pas si blanche que cela, elle en était persuadée). Le chauffeur de taxi leur demanda s'ils sortaient du nouveau sauna.

– Oui, répondit Germaine. Vous connaissez?

– Non, c'est trop cher pour moi, et il paraît qu'il n'y a pas beaucoup de couples et trop de Mdf.

– Dites donc, vous êtes bien renseignés! répondit en riant Germaine, qui écarta les cuisses sur la banquette arrière.

– C'est le métier qui veut ça! soupira le taximan. J'en promène des gens, du Moon à l'Overside et du Cupidon au Pluriel Club. Si je vous disais qu'une fois, j'ai chargé deux couples qui ne voulaient pas se séparer et qui n'ont pas arrêté de tout le trajet. Heureusement, j'ai des vitres fumées!

Tout en conduisant, il orienta son rétroviseur vers la banquette arrière. Germaine, amusée, écarta un peu plus les cuisses de façon à offrir au chauffeur un lot de consolation. Quand elle descendit, elle lui donna brièvement un sein à suçoter.

– Merci, madame, pour le pourboire! s'exclama le chauffeur.

Pierre se fit reconduire chez lui, prétextant un mal de crâne – ce qui n'était d'ailleurs qu'un demi-mensonge. Le chauffeur s'exclama :

– Dites donc, c'est une vraie reine! Ça vous a coûté cher?

Pierre donna le tarif du sauna, qu'il avait réglé pour eux deux.

– Ce n'est pas de cela que je parle, répondit, amusé, le chauffeur. Le prix de la dame.

Pierre ne répondit pas. Ils étaient arrivés. Il régla la course au chauffeur, et lui souhaita bonne nuit. La remarque l'amusa tout d'abord, puis il se dit que la vêtue de Germaine et son attitude pouvaient en effet la faire passer pour une professionnelle de haut vol. Quand il la reverrait – s'il la revoyait, ce dont il n'était pas certain – il lui raconterait l'anecdote.

Le lendemain, en fin de matinée, Jean-Serge sonna à la porte, très excité.

- Ça y est! je l'ai acheté!
- Acheté... quoi? répondit Pierre, encore ensommeillé.
- Le terrain, à Angers!
- Mais... pourquoi?

Il fit entrer son ami et lui demanda quelques minutes, le temps de prendre une douche et de préparer un succinct petit déjeuner. Ils s'attablèrent ensemble; le soleil donnait sur les fenêtres de l'appartement, idéalement orienté plein sud, au carrefour de la rue Crozatier, donc sans vis-à-vis. Jean-Serge avait étalé des feuilles sur la table.

- Regarde! N'est-ce pas magnifique!

C'était un projet d'archi 3D sur fond de photo réelle. Deux cubes de béton brut à angle droit s'adossaient à un promontoire schisteux dont le sommet surplombait le plus haut des cubes. Devant, un terrain suffisamment grand pour un jardin d'agrément et, pourquoi pas, précisa Jean-Serge, un petit potager urbain. Sur les côtés, deux allées de gravier séparaient le module des constructions environnantes.

- Et tout ça pour... interrogea le jovial architecte.
- Pour *qui*? demanda Pierre, qui craignait que la réponse ne le concernât.

– Mais non, pour qui, je m'en fiche! s'agaça Jean-Serge. Pour *combien!*

– Ah! fit Pierre, soudain soulagé de ne pas être concerné au premier chef. Oui, combien?

– Six cent mille euros, honoraires et achat de la parcelle inclus.

– Ouah! dis donc, ce n'est pas pour n'importe qui, s'estomaqua Pierre.

– Attention! 250 m² de planchers, des prestations haut de gamme, des matériaux de qualité.

– Encore heureux, dis donc!

Pierre se mit à rêvasser: il imaginait Germaine, ses prestations haut de gamme, ses matériaux de qualité. Voilà un écrin de rêve pour une créature de la nuit. Jean-Serge se méprit sur son sourire.

– Ah! ah! intéressé!

– Oh! c'est sûrement magnifique, et je ne doute ni des prestations ni des matériaux, mais... c'est à Angers! Tu trouveras sûrement sur place des clients que le projet séduira. Mais, dis-moi, ne m'as-tu pas dit que tu avais *acheté* le terrain?

– Oui, exactement. J'ai décidé de construire. Tant pis pour le risque. Au pire, je vends Paris et je m'y installe. Entre mon appartement du sixième et celui-ci, je couvre les frais.

– En voilà une nouvelle!

Jean-Serge laissa sur la table les vues 3D, les coupes de principe, les élévations. Après son départ, Pierre y jeta un œil distrait. Il fallait reconnaître à Jean-Serge un sens de l'espace; il avait su tirer parti de la configuration singulière de la parcelle. C'était, à tous points de vue, une création magnifique, aussi bien extérieure qu'intérieure... Dommage qu'il ait conçu sa maison, son grand œuvre, dans une ville indifférente à Pierre – et certainement à Chloé. Mais, si Jean-Serge vendait

l'appartement du Faubourg, peut-être pourraient-ils l'acheter? Une vraie opportunité, comme disent les agences immobilières; et, en tant que locataires, ils étaient prioritaires. Pierre téléphona à Chloé et lui raconta la visite de Jean-Serge – en omettant toutefois sa soirée avec Germaine. Chloé fut enthousiaste à l'idée d'acheter leur appartement, ce qui mettait fin à bien des incertitudes. Elle revenait dans quatre jours. D'ici là, Pierre aurait le temps d'entreprendre Jean-Serge à ce sujet.

– Tout va bien dans les Hautes-Alpes? demanda, un peu perfide, un Pierre plus qu'oublieux de ses propres incartades.

– Ah! c'est génial. Je me ressource vraiment!

Pierre faillit ricaner et demander à quelle source sa tendre compagne pouvait bien s'abreuver.

– Ah! tant mieux.

– Pierre et Ariane t'embrassent, mon chéri. À très bientôt. Tu me manques.

Ces derniers mots furent prononcés avec un petit gémissement dans la voix, qui fit fondre Pierre et raviva toute sa culpabilité. Il revécut la soirée en un seul plan mental, tissant les fils d'un réseau charnel devenu abstrait: couple 1 / couple 2 / couple 3 (eh oui...) / homme 1 / homme 2 (encore oui...). Les Mdf en périphérie, sorte de réservoir pulsionnel où les reines (au sens fourmi ou termite) pouvaient puiser à leur gré. Pierre imaginait ensuite les trois femmes, rassasiées et comblées – «jusqu'au trognon», comme l'avait élégamment dit l'une d'entre elles en rigolant –, se muant en pondeuses de minuscules Mdf dont la croissance, accélérée par une substance miraculeuse, permettrait un renouvellement sans fin du réservoir. Il avait compris, et Germaine le lui avait confirmé, que ces lieux vivaient surtout de la fréquentation masculine – certains établissements offrant même l'entrée aux femmes seules ou aux couples, notamment l'après-midi. Dans sa

modélisation, il faudrait donc pondérer le facteur masculin, de façon à rendre opérable l'équation du désir.

C'est tout un projet qui naissait dans la tête surchauffée du mathématicien. En se fondant sur l'algorithme du prétendant, utilisé notamment par l'Éducation nationale pour gérer au mieux les mutations de poste, Pierre était certain de surpasser cet outil assez ancien et peu efficace. Le principe en est simple: Pierre aime Chloé, Chloé aime Pierre (l'autre, grrr...), Germaine aime Pierre (lui!), Jérôme aime Germaine, Jean-Serge aime... Tiens! qui aime-t-il celui-là? On ne l'a jamais vu avec quelqu'un! Disons qu'il aime Ariane. Mais Ariane vit avec Pierre, l'autre; Chloé vit avec lui; Germaine avec Jérôme et Jean-Serge vit seul. Comment concilier cet état avec les désirs de permutation des participants (tout théoriques qu'ils soient, bien entendu, ces changements)? L'algorithme du prétendant apportait une réponse pas totalement satisfaisante, mais pragmatique. Si Germaine aime Pierre mais ne peut pas vivre avec lui, peut-être acceptera-t-elle de vivre avec Jean-Serge qui (dans le modèle abstrait, bien sûr – dans la réalité, ils ne se connaissent pas) ne lui est pas indifférent, et réciproquement. De même, Pierre, l'autre, ne pouvant vivre avec Chloé, pourra se consoler avec Ariane – avec qui il vit déjà d'ailleurs, et qu'il aime.

Le projet de Pierre, sorti tout neuf d'une séance de libertinage, optimiserait, sur des populations statistiquement étendues, les recherches amoureuses, mais aussi celles de partenaires industriels ou commerciaux, voire trouverait des applications dans le domaine de la physique quantique ou les mathématiques. C'était un outil universel, neuf, inouï!

Il se jeta sur son PC et commença à écrire des lignes de programme. Il était le Michel-Ange de l'informatique; rien ne lui résisterait: Steve Jobs et Bill Gates seraient oubliés dans cinquante ans, mais son nom serait donné à des universités,

à des avenues, qui sait à des villes entières dont il modéliserait les flux et que Jean-Serge dessinerait pour mener, enfin, l'humanité vers un futur radieux. Quand Germaine l'appela le soir, il était épuisé. Il lui raconta son éblouissement (s'il avait été mystique, il eût parlé d'une expérience de lumière) et la remercia vivement pour sa contribution à une phase aussi décisive dans le développement de l'humanité que l'invention du feu ou celle de l'imprimerie. Germaine rit :

– Tu oublies la banque, sans laquelle toutes les inventions seraient restées au stade du palimpseste. Eh oui, mon chéri, il faut de l'argent pour produire les innovations et la première d'entre elle fut l'invention du crédit par les Fugger et consorts.

Germaine, au bout du fil, s'amusait de l'enthousiasme de son amant, mais elle était intelligente et à l'écoute. Elle proposa de venir chez Pierre pour qu'il lui expliquât de vive voix ses travaux. Elle arriva vers vingt heures. Habillée comme la veille « en pute », pensa Pierre, qui sentit son désir renaître pour cette femme qui l'envoûtait. Germaine fut conquise par l'appartement, la grande pièce aux poutres apparentes.

– Un endroit idéal pour les partouzes, dit-elle en prenant une pose provocante.

– Tiens, je n'y avais pas pensé ! s'étonna Pierre.

Germaine feuilleta distraitemment les plans d'archis, qui étaient restés en vrac sur la table. Elle émit un petit sifflement d'admiration.

– Dis donc, tu m'avais caché ce talent pour l'architecture.

– Oh ! c'est juste pour me délasser, un peu comme Léonard de Vinci avec la peinture.

– Toi, au moins, ce n'est pas la modestie qui t'étouffe.

Ils rient. Pierre, pour lever toute ambiguïté, précisa que le projet était de Jean-Serge, son propriétaire et ami, architecte DPLG. Germaine s'absorba quelques minutes dans le dossier.

– Un beau projet, vraiment! C'est pour cela que tu as souscrit un prêt immobilier?

– Euh... Quel prêt?

– Eh bien, celui que tu as signé dans mon bureau, il y a trois jours. Aurais-tu perdu la mémoire?

– Mais, c'était juste un montage financier, pour bénéficier du différentiel de taux!

Germaine se redressa, soudain très femme d'affaires :

– Mais, pas du tout! Tu as mal compris. Il y a effectivement un volet financier avantageux pour toi, mais le prêt est contraignant : au point 15 du contrat, il est spécifié que « pour bénéficier du supertaux à 2 %, le contractant s'engage à utiliser les fonds pour l'achat d'un bien immobilier ou réaliser une construction neuve dans un délai de six mois ». Sans cela, le contrat est résilié d'office et des pénalités sont appliquées automatiquement.

– Mais, tu ne m'as pas dit cela avant la signature, s'insurgea Pierre.

– Mais si, mon pauvre petit, mais tu n'avais d'yeux que pour mon décolleté.

Germaine partit d'un grand rire, vaguement carnassier.

– Et comme tu me parlais d'un projet immobilier imminent, j'ai pensé que la formule était avantageuse pour toi. Tu devrais plutôt me remercier.

Pour couper court à une scène de reproches, elle embrassa fougueusement Pierre, qui ne put résister à un tel assaut et se laissa entraîner sur le canapé proche. Après la séance de sexe, où Germaine convoqua toute sa science, ils restèrent allongés sur le canapé-lit déplié.

– Tiens, c'est marrant, ces crochets sur la poutre centrale.

– Chloé y suspend de drôles de plantes, qui vivent sans eau et sans terre.

– Oui, des *tillandsias* ou «filles de l'air». Je suis fan, moi aussi; je ressens une sorte de parenté: fille de l'air, fille de plaisir qui se nourrit de l'air du temps...

– ... Et de ses amants. Je suis vanné.

– Oh! le pauvre chéri, si fragile. Heureusement, sa petite femme ne va pas tarder à rentrer pour s'occuper de lui. Au fait quand redescend-elle de ses montagnes?

– Après-demain, vendredi.

– Tiens, le jour où mon mari revient de son barbotage familial. Ce serait amusant de les faire se rencontrer!

– Comment cela?

Pierre se redressa, fixa ses yeux clairs dans ceux de Germaine, qui sourit:

– Eh bien, comme nous nous sommes rencontrés nous-mêmes... autour d'une table!

– Ah! tu veux dire, organiser un repas pour nous quatre? Pourquoi pas!

– Ici?

– D'accord.

– Eh bien, samedi soir me semble tout indiqué. On en profitera pour parler boutique.

Germaine se rhabilla sans se doucher («J'aime garder les odeurs de mes amants sur moi.») et, au moment de partir, glissa:

– Les deux crochets, ils sont idéalement placés, petit canaillou!

Puis elle descendit l'escalier en riant, lançant un vague baiser en direction de Pierre.

À peine Germaine partie, Pierre se précipita sur les fameux contrats, qui lui parurent, avec le recul, léonins. Aussi bien le prêt immobilier – auquel il n'avait prêté aucune attention –

que le placement Soprano étaient truffés de conditions particulières et de clauses restrictives, toutes au détriment du signataire et au bénéfice de la banque. Si les choses tournaient mal : l'absence de projet immobilier pour le premier, un retournement de conjoncture financière pour l'autre, Pierre se retrouverait quasiment dépouillé du tiers de ses économies ! Il lui fallait d'urgence voir Jean-Serge, fixer avec lui le prix pour l'appartement et lancer l'offre d'acquisition.

Pierre sortit prendre l'air. Il connaissait encore cette phase d'exaltation mêlée de culpabilité. Le parfum de Germaine était sur sa peau, le souvenir de la nuit au sauna, leurs exercices de l'après-midi... Il ne parvenait pas à dénouer ce paquet d'informations sensuelles ni à les ordonner sereinement dans les bonnes cases de sa machine à penser. De plus, ce montage financier précipité – la fine mouche l'avait ensorcelé par ses promesses charnelles, tout en le pressant de signer, puisque les conditions, avantageuses, arrivaient à échéance à la fin de la semaine. Ben voyons ! Il s'était fait avoir comme un bleu ! Et, malgré cela, il n'en voulait pas à Germaine. Son tempérament ne le portait guère au ressentiment : de même, quand il croisait son ex-associé qui lui avait piqué Argos, il lui serrait la main avec cordialité. Après tout, se disait-il, c'est un peu grâce à lui qu'il avait pu revendre dans de bonnes conditions *Sysmographe*. Pour la banquière, la situation était quelque peu différente, même s'il y avait de l'entourloupe à la clé des torrides moments passés ensemble. Germaine semblait dénuée de toute compassion et de toute barrière morale, en affaires comme dans le plaisir. Il fallait en tenir compte. Adapter sa défense à la tactique de l'ennemie, utiliser ses propres armes.

Contrairement à Mandelbrot, qu'il avait eu l'occasion de croiser au MIT lors d'un cycle de conférences sur les fractales, Pierre ne s'était jamais intéressé aux mathématiques

financières, même si son outil de prospective pouvait anticiper à très court terme des variations brusques des indices boursiers. C'est d'ailleurs après avoir pris connaissance de la puissance d'analyse de Sysmographe que Mandelbrot l'avait convié l'an passé à ce cycle de conférences. Pierre se souvenait d'un homme d'une grande vivacité d'esprit, malgré son âge. Mandelbrot l'avait alerté sur les « sauts » de Lévy et les travaux du mathématicien français sur les variables aléatoires. De retour à Paris, Pierre s'était procuré les ouvrages de Lévy mais, malgré l'indéniable intérêt théorique de travaux datant d'avant-guerre, n'y avait pas trouvé de recette pour améliorer son outil ; Mandelbrot lui-même avait abandonné cette piste quelques années auparavant dans ses recherches sur les variations des cours de la bourse. Tout en humant l'air pollué mais stimulant du XII^e arrondissement, Pierre se promet de fouiller les ressources de l'Internet sur les mathématiques financières, et de déshabiller les équations de Black-Scholes jusqu'à la plus petite décimale.

Tout en phosphorant à plein régime, il prit soudain conscience de la présence d'une croupe serrée dans un short en jeans, qui ondulait devant lui et qu'il suivait plus ou moins inconsciemment depuis le square Trousseau. La jeune personne était sur le point de traverser le boulevard Daumesnil en direction de la gare de Lyon ; elle se retourna soudain et lui lança un sourire appuyé, puis, bifurquant dans la rue Parrot, s'arrêta quelques secondes devant une devanture bleue avant d'en pousser la porte. Pierre avait embrayé, à quelques mètres de distance, faisant mine de s'intéresser aux fruits à l'étalage de l'épicerie au coin du boulevard. Quand il parvint devant la porte, il s'aperçut qu'il s'agissait d'un sauna. Il entra, sans réfléchir. La fille venait de franchir le sas d'entrée au moment où il y pénétrait. Après avoir payé et reçu la rituelle serviette

et la clé d'un vestiaire, il se demanda ce qu'il était venu faire en un pareil endroit! L'expérience avec Germaine ne lui avait-elle pas suffi? Son bourrelet de remords allait encore enfler avant le retour de Chloé, c'était certain. La jeune femme, qui se rendait aux vestiaires réservés à la clientèle féminine, lui adressa un franc sourire. Pierre en fut tout remué et il se décida à vivre l'aventure comme elle se présentait. Il se déshabilla hâtivement, mit en boule ses vêtements dans le casier, qu'il referma. Après avoir fixé à sa cheville le bracelet où était accrochée la petite clé du casier, et dont la pochette devait abriter le préservatif de rigueur, il se dirigea vers la douche, où le rejoignit la fille... qui, à sa grande surprise, se révéla nantie d'attributs masculins de belle taille. L'être hybride mit une main câline sur son épaule :

– Surpris, mon joli?

– Euh... plutôt. Je ne m'attendais pas...

– Tu sais, je suis une fille comme les autres, gloussa la coquine, sauf que j'ai quelque chose *en plus* que les autres.

Pierre rit de bon cœur et ils entrèrent, main dans la main, dans le hammam, où s'entassaient déjà une bonne dizaine d'individus, tous de sexe masculin.

– Ouh la la, il y a beaucoup de monde, ici. Viens, on descend. On sera plus tranquille en bas pour papoter.

C'était sans compter les Mdf, qui, ayant flairé une proie, n'allaient pas lâcher prise comme cela. Julia, puisque cette équivoque créature avait choisi ce prénom-là, poussa Pierre dans une cabine dont elle referma la porte. Tout s'était passé si rapidement qu'il ne sut ni refuser ni comment se comporter face à cette situation parfaitement incongrue. Julia s'en aperçut :

– C'est la première fois, n'est-ce pas?

Pierre hocha la tête.

– Laisse-toi faire, mon chéri, chuchota la troublante Julia en lui mordillant l'oreille. Je vais être pour toi comme une tartine de miel à un goûter d'anniversaire.

Ils rirent ensemble de la métaphore. Julia baissa la lumière pour ne laisser qu'une pénombre où sa nature ambiguë se révélait selon qu'elle tournait telle ou telle partie vers l'obscurité. Quand Pierre quitta l'établissement, le crépuscule du soir nimbait les façades d'un rose presque haut-alpin. Ce qui ramena Chloé au menu des remords tardifs, une longue cohorte de Germaine et de Julia lui vrillant les tempes de leurs rires ironiques.

De retour à l'appartement, il appela Jean-Serge, tout en se jetant sur son PC. Il avait lu jadis avec intérêt le petit ouvrage pédagogique d'Ivar Ekeland sur la théorie du chaos. Ekeland expliquait en termes simples que le chaos est déterministe: c'est parce que nous ne disposons pas d'outils suffisamment fins pour analyser les micro-variations d'une situation initiale qu'elle nous paraît imprévisible. Pierre avait appris à cette occasion que la célèbre formule «Un battement d'ailes de papillon...» que l'on attribuait au météorologue Edward Lorenz, père de la théorie du chaos, et dont les effets dévastateurs se situaient, en fonction des sources, au Texas ou en Asie, était un titre choc trouvé par un journaliste pour chapeauter un article dudit Lorenz. Que l'on confondait souvent, d'ailleurs, avec son homonyme fondateur de l'éthologie animale. En fait, s'il y a bien une aile dans la théorie de Lorenz, c'est l'effet d'«attracteurs étranges», ces variations dont la représentation graphique peut prendre la forme d'un papillon, une chimère mathématique sur laquelle Pierre avait travaillé lors de son passage dans un labo de recherche, il y avait de cela presque quinze ans! Fractales et attracteurs étranges avaient

été, il s'en rendait compte maintenant, les contes de fées qui avaient bercé sa vie d'étudiant, pendant que ses condisciples préféraient d'autres fées, sans doute plus séduisantes, rencontrées dans des lieux bien réels de la vie nocturne.

Il y revenait maintenant avec une sorte de détermination rageuse, décidé à damer le pion à cette Germaine diabolique. Mais Jean-Serge coupa le fil de ses ratiocinations. D'accord, il réfléchirait à une proposition *winner-winner* pour l'appartement. Pour demain matin, ok. Petit déjeuner au Faubourg, encore ok. Pierre fut ravi. Tout allait se passer pour le mieux : un emprunt avantageux pour un prix avantageux, avec une satisfaction optimale de tous les agents économiques – n'est-ce pas ce que ressassent les économistes quand ils décrivent le merveilleux fonctionnement du marché ?

Pierre passa une partie de la nuit rivé à son écran. Il fit tourner une version de Sysmographe, toute personnelle, capable de tracer une suite de variables sur d'infimes séquences temporelles. C'est ainsi qu'il découvrit l'existence des produits structurés, de la titrisation, des CDS et autres LBO. Des inventions de l'ingénierie financière tellement sophistiquées – et monstrueuses – que personne ne semblait avoir conscience de leur existence. Imaginez, par exemple, que votre oncle Fernand, sur le point de passer l'arme à gauche, vous a légué une forte somme, mais de celle-ci seront déduits les frais d'hospitalisation, dont ni vous ni les médecins ne connaissent la durée (l'oncle Fernand, bien qu'enrichi, s'était montré imprévoyant et ne disposait ni de la Sécu ni d'une mutuelle). Or, l'oncle Fernand se meurt d'une maladie rare et il a choisi une clinique très coûteuse. Plutôt que d'attendre la disparition du cher oncle, vous « titrisez » son héritage sur la base de sa valeur mentionnée au testament, et vous vendez à vos amis des parts, avec le rendement correct du placement du notaire. Bien

entendu, vous omettez de parler de la clause des frais d'hospitalisation. Comme vous êtes bon vendeur, vous vous débarrassez rapidement des titres, tout cela en bonne et due forme. Dans un premier temps, les intérêts notariés couvrent les frais d'hospitalisation et au-delà; aussi, ceux de vos acheteurs qui veulent revendre leurs parts au bout de six mois, s'y retrouvent, mais comme l'oncle, plutôt coriace, s'accroche à la vie comme un bigorneau à son rocher, vous revendez l'ensemble des titres, avec un bénéfice non négligeable, à une société financière qui va mélanger l'héritage, dont la baisse est prédictible, à des produits aussi exotiques que les LBO et les CDS, ces paris sophistiqués sur les dettes publiques ou d'entreprises, à fort risque, mais à taux élevés, qui vont digérer l'argent du tonton et le réduire à quelques confettis monétaires. Tout s'est bien passé pour vous: l'oncle Fernand peut mourir dans trente ans, après avoir dissipé son héritage dans les bras des charmantes infirmières de la clinique, votre pactole est intact. Bien joué! Maintenant, imaginez cent mille oncles Fernand, un million, dix millions d'héritages titrisés. C'est là où les attracteurs étranges de Lorenz prendraient une douloureuse forme de papillons éphémères s'évaporant dans la tourmente financière.

Pierre était effaré, assommé. Non seulement ce *big crash* était possible, mais, comme le lui montrait *Sysmographie*, probable. Il en eut pour preuve que certains des requins les mieux informés de la finance américaine, John Paulson en tête, pariaient sur l'explosion de la planète financière, explosion qu'ils avaient en grande partie provoquée et qui, si elle se produisait, les enrichirait dans des proportions scandaleuses.

Les outils développés par les mathématiciens dans le cadre de la théorie du chaos avaient grandement contribué à en affiner l'aspect prédictif. En corrélant les informations remontrées par *Sysmographie* et les calculs qu'il effectuait en parallèle,

Pierre découvrit une probabilité de 90 % pour qu'une crise financière systémique ait lieu dans les six mois. Six mois? c'était l'échéance du prêt immobilier! Pierre eut envie de titriser Germaine!

Le vendredi matin, Jean-Serge se décommanda par un mail assez bref: «Dois encore réfléchir. À lundi. Amitiés sincères.» Pierre ne comprenait pas cet atermoiement, c'était trop sec. Pas dans la manière de Jean-Serge. Bon, tant pis, *wait and see*. Il se replongea dans l'analyse des données financières. Il lut sur un site de contre-information un article de Nouriel Roubini, un économiste plutôt à gauche. Après une description claire du fonctionnement des *subprimes*, ces prêts hypothécaires indexés sur une valeur spéculative des maisons, Roubini expliquait que, en cas de brusque dégonflement de la bulle immobilière américaine, les emprunteurs se trouveraient dans l'impossibilité de rembourser leurs prêts, ce qui risquait de jeter des centaines de milliers de familles sur le pavé. Et, conséquence de la titrisation de ces prêts, dilués dans des placements aux noms aussi poétiques que toxiques, toute la planète finance risquait de sombrer en peu de temps. Pierre prit conscience de l'urgence de préserver ses économies – à défaut de pouvoir sauver l'économie mondiale. Déjà, l'indice Eurostoxx qui était censé dynamiser ses avoirs, plongeait doucement, mais sans atteindre des seuils inquiétants: il y avait de la marge et, comme l'avait dit cette adorable Germaine entre deux séances de gymnastique, un indice qui perdrait 40 % de sa valeur, ça ne s'était jamais vu!

Pour se changer les idées, il jeta sur le papier des scénarios d'applications d'optimisation pouvant s'intégrer dans les smartphones. Puis il améliora «Irma», l'outil de géolocalisation des cœurs à prendre testé avec Germaine. Il affina les

critères de choix, la fiche descriptive du candidat (ou de la candidate) également. En plus de homme / femme, âge, libre / pas libre, Irma proposait désormais : hétéro / bisexuel, marié / célibataire, type de rencontre (pour un moment / relation suivie / pour la vie). La fiche de présentation du candidat ou de la candidate précisait, outre le sexe et l'âge, des caractéristiques physiques minimales, les préférences en matière de musique, lecture, cinéma, le niveau socioculturel, la profession. Pour l'instant, ni la taille du pénis, ni la sensibilité des dames (clitoridienne / vaginale). Quelques lignes disponibles pour préciser la recherche. Quand il releva le nez de son PC, il était l'heure d'aller chercher Chloé à la gare de Lyon.

De retour à l'appartement, effusions, embrassades. «Je t'aime, mon chéri.» «Tu m'as manqué, si tu savais (oh, oui, si elle savait tout ce qui était arrivé dans cette petite semaine!)...»; etc. Après un repas hâtif, ils se précipitèrent vers la chambre et firent l'amour, assez sauvagement. Puis ils recommencèrent, plus doucement.

– Alors, ce séjour chez les serial-trekkeurs?

– Moque-toi! Mais je suis restée au bon moment : Pierre et Ariane avaient un monde fou, tous les jours. Après le 15 août, ça devrait se calmer.

Le «bon moment», ricana Pierre in petto. Ça devait se passer dans le spa et dans la chambre des propriétaires.

– Et, avec eux, c'était sympa!

– Super! ils sont adorables. Tu as vu. Mais crevés. On n'a pas fait grand-chose.

Pierre avait du mal à ne pas se montrer narquois, puis il se souvint de sa semaine à lui, où les bons moments n'avaient pas manqué. Il rougit (heureusement, ils avaient éteint la lumière; ça ne se voyait pas).

Le lendemain, au petit déjeuner, Pierre évoqua le dîner du soir avec Germaine et Jérôme. Chloé était d'accord.

– Elle est sympa et on sera plus à l'aise autour d'une table pour parler de nos projets.

– Tu sais, j'ai signé il y a trois jours un montage financier très avantageux, avec un volet immobilier super-intéressant. La proposition arrivait à échéance hier, il fallait donc ne pas rater la bonne occase. Cela dit, le délai de rétractation est de sept jours ; c'est aussi pour cela qu'on se voit ce soir.

Chloé fut un peu chiffonnée que Pierre se soit engagé sans lui en parler. Mais, après tout, il s'agissait de ses économies, fruit de son dur labeur. Les siennes étaient pour l'instant logées dans des SICAV monétaires pépères, chez Germaine bien sûr!

Ils passèrent une partie de l'après-midi à regarder les plans de Jean-Serge. Chloé était enthousiaste... mais la province, n'est-ce pas. Puis ils sortirent faire des courses dans le quartier. Chloé voulait recevoir en mettant les petits plats dans les grands. Au fur et à mesure que l'heure du dîner approchait, Pierre ressentait à la fois une excitation qu'il jugeait perverse et une sourde inquiétude. Comment allait se comporter Germaine? Comment serait-elle habillée? En banquière ou en pute? Et ce Jérôme, qu'il imaginait gras et chauve, n'allait-il pas lancer des sous-entendus graveleux sur l'inconduite de Pierre.

À 19 h 30 pile, Germaine et Jérôme sonnent à leur porte. Germaine fait les présentations. On se serre la main. Ni chauve ni gras, Jérôme est un petit brun sympathique et souriant. À peine entré dans l'appartement, le couple s'extasie. Magnifique! Superbe! Pas de clin d'œil complice de la part de

Germaine, ni de sous-entendu graveleux de celle de Jérôme. Pierre se relâche. La soirée s'annonce pour le mieux ; Germaine est habillée banquière sexy, mais select. Son décolleté laisse sans doute voir un peu trop de poitrine ; mais qu'y peut-elle si la nature l'a trop généreusement dotée. D'ailleurs Chloé, dont la poitrine n'est pas étique loin s'en faut, a su également mettre en valeur ses rondeurs. Les deux femmes s'observent quelques secondes puis se sourient. Les voilà complices dans la séduction.

– Je suis heureux de rencontrer le créateur d'Argos et de Sysmographe, lance un Jérôme visiblement impressionné par Pierre.

– Ah ? vous connaissez mes bébés ? Vous êtes de la partie ?

– Pas du tout. Je travaille dans l'édition – pour des tâches multiples et invisibles sur lesquelles je ne m'étendrai pas. Mais je suis curieux de tout et j'ai suivi avec intérêt votre parcours de chercheur sur les réseaux petit monde et l'optimisation des échanges.

Pierre en reste bouche bée. Qui est ce type ? Il a répété avant de venir ?

– Ouh la ! gémit Chloé. Si Jérôme lance Pierre sur ses dadas, on va avoir mal au crâne avant la fin de l'apéro.

Tout le monde rit. Chloé conduit ses invités vers le coin salon. Germaine lève les yeux vers la poutre centrale.

– Ah ! ça vous intrigue, ces deux crochets, n'est-ce pas ? J'y suspends mes filles de l'air. Mais les dernières n'ont pas résisté à la chaleur, elles sont mortes.

Germaine prend un air faussement horrifié.

– Eh bien ! vous avouez des crimes horribles avec un calme de tueuse en série ! Des filles suspendues en l'air jusqu'à ce que mort s'ensuive, voilà qui intéresserait la police criminelle.

Chloé part en fou rire.

– Pitié, ne me dénoncez pas! Je parlais des «filles de l'air», les *plantes*... Pas de vraies jeunes filles.

– Ah! vous me rassurez! De toute façon, vous le savez comme moi, les *vraies jeunes filles*, ça n'existe plus.

Elles rient de bon cœur. Puis Chloé, qui a l'habitude d'être directe, attaque bille en tête:

– Dites-moi, Madame Dumont...

– Appelez-moi Germaine, je vous prie; et mon mari se prénomme Jérôme. Ce sera plus amical, ne trouvez-vous pas?

– Volontiers! Donc, Germaine, vous profitez de mon absence pour placer des produits financiers à mon nigaud de mari, qui ne ferait pas la différence entre un compte à terme et une facilité de caisse.

Germaine est tout sourire, mais les crocs sont en embuscade:

– Quel plaisir de discuter avec vous, chère Chloé (je peux vous appeler par votre prénom, n'est-ce pas?). Mais, rassurez-vous, Pierre a signé en toute connaissance de cause, après avoir lu le plus petit codicille... Et il ne m'a pas semblé si nigaud sur les questions financières. Lors de nos précédents rendez-vous, il a toujours émis des remarques pertinentes, vous le savez bien!

– Oui, c'est vrai, vous avez raison, Germaine. Excusez mon emportement.

– Pas du tout, vous êtes charmante quand vous défendez votre «petit» mari. Je ne voudrais pas être en concurrence avec vous sur *ce plan-là* (elle ne précise pas lequel).

Germaine a apporté les documents d'information sur les contrats que Pierre a signés. Pendant que Chloé et elle s'apprêtent à les examiner avec attention, Pierre et Jérôme s'installent dans un coin éloigné et parlent à voix basse de mathématiciens célèbres. Jérôme, qui avoue une totale incapacité à résoudre la plus simple équation, se passionne pour les maths

et la physique théorique, qu'il envisage du point de vue de la création pure. Les grands enjeux actuels : les problèmes NP-complets, la théorie des réseaux ou, en physique, celle des branes le font vibrer comme un poème de Verhaeren.

– Une sorte de perversion de l'esprit, je présume, sourit-il. Mais j'ai toujours eu l'ambition, hélas totalement irréalisable au XXI^e siècle, d'embrasser tous les savoirs de mon époque.

– Une sorte de Pic de la Mirandole de l'ère binaire.

– ... À cela près qu'à quarante-huit ans, je suis vivant.

Ils lèvent leur verre à la mémoire du grand savant de la Renaissance qui, lui, n'aurait pas dû lever celui où l'on avait versé de l'arsenic – il mourut empoisonné à trente et un ans.

– Les destins tragiques ne manquent pas chez les mathématiciens, dit Jérôme : Galois, mort à la suite d'un duel à vingt et un ans ; Turing, qui se suicide en mangeant une pomme empoisonnée, pour mourir comme Blanche-Neige dont l'histoire l'avait toujours fasciné ; Gödel, qui se laisse mourir de faim par crainte d'être empoisonné.

– Hum, vous semblez bien calé sur le sujet, sourit Pierre. À propos, on dit que Gödel, quand il arriva aux États-Unis pour échapper aux nazis, passa devant une commission de naturalisation. Or, il avait découvert une faille dans la Constitution américaine qui pouvait conduire à une dérive de type nazi. Il allait en parler à la commission mais, heureusement pour lui, la personne qui l'accompagnait, Einstein je crois ou un interprète, ne le laissa pas développer sa logique impitoyable.

Tout en bavardant, Pierre surveille le canapé du coin de l'œil. Germaine s'est rapprochée de Chloé sous prétexte de consulter le document de présentation de « Soprano », que Chloé tient sur ses genoux. Sur la couverture figure une cantatrice drapée d'un voile pourpre, qui annonce dans un phylactère : « Soprano fait chanter les taux d'intérêt. » Germaine

se penche vers Chloé pour feuilleter le document d'un doigt manucuré; leurs têtes sont si proches que les cheveux se frôlent – Chloé respire à plein l'enivrant parfum de la banquière. Se redressant un peu, Germaine pose sa main sur la cuisse de Chloé, comme pour mieux assurer son appui. Pierre n'est pas dupe: comme une araignée, Germaine tisse sa toile de séduction autour de sa future victime, qui, loin de s'offusquer de cette troublante promiscuité, pose sa propre main sur celle de sa conquérante, comme pour lui signifier son assentiment. Cela ne dure que quelques secondes, mais le sourire échangé entre les deux femmes rappelle à Pierre un autre échange moucheté dans le bureau de Germaine quand il a signé le fameux contrat.

– ... Et ce pauvre Niels Abel, mort à vingt-sept ans sans avoir pu faire connaître ses travaux...

– Dites donc, vous devriez faire un livre sur les heurs et malheurs de la mathématique. Il est d'ailleurs curieux que Galois et Abel aient connu la même mésaventure, qui aura peut-être influé sur leur courte vie et leur tragique destin: l'envoi d'un mémoire à Augustin Cauchy, le membre le plus influent de l'Académie des Sciences, qui égara l'un comme l'autre.

– Tiens, c'est vrai, je n'y avais pas pensé.

Chloé vient de se redresser et, prenant la main de Germaine, l'invite à rejoindre la table. Contrairement aux usages, ils se disposent Chloé face à Germaine et Jérôme face à Pierre, pour que les conversations puissent se poursuivre selon les centres d'intérêt.

– Les contrats me semblent très bien, dit Chloé. Tu as bien fait de signer. D'ailleurs, Germaine me presse de faire de même: elle a apporté des contrats vierges et, en antidatant, cela devrait passer.

Pierre ne peut rien dire, sinon approuver.

– C'est bien, ma chérie. Mais Germaine (je peux vous appeler Germaine, n'est-ce pas?) t'a-t-elle précisé que le prêt immobilier est contraignant et qu'il faut avoir lancé un projet d'acquisition ou de construction sous six mois.

– Tout à fait. D'ici là, nous aurons sûrement trouvé l'appartement de nos rêves... Peut-être celui-ci?

Chloé explique à ses hôtes, intéressés, que Jean-Serge, leur propriétaire et ami, envisage de vendre cet appartement et le sien pour financer un projet de maison à Angers. Pierre va chercher les plans. Germaine fait semblant de les découvrir et pousse des « oh! » et des « ah! » tout à fait convaincants.

– C'est magnifique, dit Jérôme, sincèrement enthousiaste. Ça donnerait presque envie d'aller vivre là-bas. D'ailleurs, coïncidence, nous allons probablement partir à Nantes. La banque de Germaine compte ouvrir une antenne ouest – les banques privées sont en plein essor – dont elle assurerait la direction. Et moi, je suis originaire d'un village près d'Anchenis, entre Angers et Nantes; ce serait amusant de s'installer à Angers, n'est-ce pas ma chérie?

– Hum... Tu oublies que rien n'est encore décidé. Sur le segment de la banque privée, la concurrence est rude.

– Je ne comprends pas bien le terme « banque privée »? interroge Chloé. Quelle différence y a-t-il avec notre banque?

– Ah! ma chère Chloé, répond Germaine avec une certaine emphase – et Pierre, en se penchant pour ramasser sa serviette s'aperçoit qu'elle a posé son pied, déchaussé, contre celui de sa femme –, lorsque vous avez déposé, l'un et l'autre, un joli chèque à votre conseillère habituelle, n'avez-vous pas remarqué que celle-ci s'est évaporée et que la charmante Madame Dumont a repris votre dossier?

– Euh... si, mais je pensais qu'il s'agissait d'une mutation

interne; ce n'est pas la première fois que nous changeons de conseiller.

– Eh bien non, vous êtes entrés dans le cercle restreint des clients VIP, par la porte basse néanmoins. C'est pour cela que votre dossier m'a été confié: je m'occupe des patrimoines entre 500 000 et trois millions d'euros; en deçà, le réseau assure la gestion patrimoniale, au-delà une de mes collègues conseillère en gros patrimoine. Un gestionnaire du réseau aura entre cent et cent cinquante clients patrimoniaux dans son portefeuille; moi, seulement une cinquantaine et ma collègue en charge des gros patrimoines encore moins. Des produits comme Soprano ne sont pas proposés au guichet; c'est du super-haut de gamme!

Pierre et Chloé découvrent un monde nouveau. Certes, ils ont bien perçu le changement d'attitude de leur banque à leur égard, mais ils n'ont à aucun moment eu conscience de faire partie des clients privilégiés, pour lesquels la banque délègue une délicieuse Madame Dumont à leur entière disposition. Pierre en vient à se demander si les « extras » de Germaine ne font pas partie de ses activités bancaires. Une Germaine tout sourire poursuit :

– La plupart de mes clients sont âgés, et les placements de type fonds en euros ne demandent qu'un *reporting* trimestriel de routine. Cela me permet de travailler à deux tiers temps, et d'avoir un autre métier à côté.

– Quel métier? s'enquiert une Chloé qui dévore des yeux sa vis-à-vis.

– Escort, ma chère.

– Es... quoi, s'étrangle Chloé, dont le petit morceau de poulet mariné qu'elle vient de porter à sa jolie bouche a bien du mal à trouver le chemin de l'œsophage.

– Escort girl. Pute de luxe, si vous préférez. J'espère que je ne vous choque pas...

Pierre et sa femme rougissent. Pierre se souvient soudain de la remarque du chauffeur de taxi sur « le prix de la dame ». Celui-là, qui en a vu défiler sur sa banquette arrière, ne s'est pas trompé!

– Oh, vous savez, répond Pierre précipitamment, nous avons les idées larges.

– Jérôme, demande Chloé en se tournant vers son voisin de table: vous êtes au courant des activités secondaires de Germaine?

Jérôme part d'un franc éclat de rire, qui fait baisser la tension.

– Oui, absolument. Mais vous avez parlé, à juste titre, d'une activité secondaire, très secondaire même. Combien as-tu de clients par mois, ma chérie?

– Oh, pas plus de vingt. Et sur cette vingtaine, une dizaine de réguliers, qui sont devenus des amis, ou des amants, si vous préférez.

Chloé a besoin de ventiler. Elle prend une grande inspiration.

– Mais comment pouvez-vous avoir des relations... charnelles avec des inconnus?

– Vous pouvez aussi mettre un « e » à inconnu, car je fais les hommes *et* les femmes, seuls ou en couple.

Pierre, en train de déguster un saint-nicolas-de-bourgueil apporté par leurs invités, avale de travers.

– Allons, Pierre, ne vous offusquez pas, le réprimande gentiment Jérôme. Vous nous avez dit que vous aviez les idées larges.

Chloé s'est reprise et, les yeux fixés sur sa voisine, un peu haletante, demande:

– Comment... comment arrivez-vous à concilier vos deux activités?

– Pour l'emploi du temps, c'est très simple: je n'ai pas d'horaires à la banque, je suis jugée sur le résultat pas au temps passé derrière mon bureau, et ces résultats sont excellents, croyez-moi. Sinon, on ne me proposerait pas cette promotion. Et c'est très facile, avec les moyens actuels, de cloisonner ses activités: j'utilise un téléphone pour l'escorting, un autre pour mes rendez-vous bancaires. Hum... je reprendrais volontiers de ce saint-nicolas; vous me servez, Chloé?

Pendant que celle-ci obtempère, Pierre fait à nouveau glisser sa serviette. Il peut constater que le pied de Germaine caresse la jambe de Chloé, laquelle a déchaussé son pied droit pour assurer le même service à sa vis-à-vis. En se redressant, il a un léger vertige. La soirée est en train de prendre un bien curieux virage.

– Jérôme, demande Chloé, comment pouvez-vous accepter...

– Eh bien, c'est très facile, croyez-moi. Germaine et moi constituons un couple très soudé, mais très libre. De plus, le mot «jalousie» ne fait pas partie de notre vocabulaire. Enfin, Germaine – qui officie sous le pseudonyme de Desmonia – a besoin d'un référent qui puisse intervenir en cas de problème, ce qui n'est jamais arrivé je vous rassure. Donc, avant de partir en rendez-vous, nous convenons d'un code; Desmonia m'adresse un SMS à son arrivée (je connais toujours l'endroit du rendez-vous et l'identité du client), puis un autre à son départ.

– Et comment en êtes-vous venue à pratiquer ce métier... Desmonia.

Germaine a un grand soupir (le pied de Chloé vient-il d'atteindre une zone sensible?).

– J'ai toujours aimé l'argent – et le sexe. Je suis d'origine très modeste. Je ne suis pas née, à la différence de Jérôme,

avec une petite cuiller dorée dans la bouche. Un jour, si vous voulez, je vous raconterai ma vie; mais là, j'aimerais bien passer au dessert. Chloé?

Se rechaussant hâtivement, celle-ci se précipite à la cuisine pour rapporter un gros gâteau, crémeux à souhait. Pierre prend conscience de la rapidité avec laquelle Germaine a pris l'ascendant sur sa femme. Ascendant scorpion, se dit-il: attention à la piqûre.

– Comment ça se passe? demande Chloé une fois rassise.

– Eh bien, à l'heure de l'Internet, il est facile pour une femme désireuse d'arrondir ses fins de mois, de poster des petites annonces explicites. Même sur des sites généralistes, comme Vivastreet, au côté des ventes de voitures d'occasion, vous découvrirez des annonces beaucoup plus excitantes! Donc, une fois l'annonce postée, et le client – ou la cliente – ferré(e), l'étape suivante est un échange téléphonique, qui permet de cerner la personnalité et les attentes. J'élimine d'office les moins de quarante ans, les vulgaires et les bazookas du sexe. J'aime les clients peu pressés, courtois, cultivés, des rencontres où la relation charnelle vient clore avec naturel un moment d'échanges vivifiants. Comme je vous l'ai dit, certains de ces clients sont devenus des amis, et j'accepterais volontiers, parfois, une relation non mercenaire avec eux. Mais la plupart tiennent à cet échange monétaire, non qu'ils me considèrent comme une marchandise, mais pour des raisons je pense plus profondes. Un peu comme la relation entre un psychanalyste et son client, sauf qu'avec moi, ils ont du plaisir. Tenez, prenons le cas de Mado. Une veuve, la soixantaine sportive, très élégante, très raffinée. À la mort de son mari, de plus de vingt ans son aîné, elle était inconsolable – une vraie déchirure sentimentale. Je gérais son patrimoine – c'est d'ailleurs ma seule cliente «double». Un jour, j'avais rendez-vous chez

elle. Elle me propose un thé; nous sommes côte à côte sur le canapé, comme tout à l'heure avec vous, Chloé. Puis, brusquement, elle fond en larmes et se blottit contre mon épaule. Je lui caresse les cheveux, essuie ses larmes, embrasse ses yeux, puis légèrement ses lèvres. Et Mado se jette sur moi et... Je ne vais pas décrire la suite, qui se déroula dans la chambre à coucher sous le portrait de l'austère disparu (enfin, austère en apparence, car je pourrais en raconter sur le cher homme). Je parlai à Mado de mon second métier, cela l'amusa follement. Elle devint une cliente régulière, puis une amie/amante...

Elle se met à rire, d'un rire léger où perce comme un soupir.

– Et... combien demandez-vous? la coupe Chloé, au bord de l'apoplexie.

– Les tarifs sont ajustés en fonction du client... ou de la cliente. Pour vous, par exemple, chère Chloé, je proposerai la formule «découverte», à cent euros. Une heure d'exploration sensorielle et sensuelle, et je puis vous assurer que vous sortirez enchantée de la prestation.

La grosse bouchée de gâteau à la crème que Chloé s'apprête à enfourner retombe dans son assiette. Germaine et Jérôme rient gentiment.

– C'est une proposition, précise Germaine/Desmonia, non une obligation contractuelle.

Chloé semble rêvasser un moment, puis se tournant vers Pierre:

– Et toi, que ferais-tu?

Pierre est désarçonné:

– Euh... Il me semble que ce n'est pas à moi que «Desmonia» a fait une proposition, mais à toi. Et si j'en juge au pétilllement de tes beaux yeux bleus, je serais assez enclin de penser que tu vas accepter.

Chloé se lève – en oubliant de se rechausser et de rabaisser

sa robe, le pied de Germaine est visiblement remonté très haut – et fouille dans son sac précipitamment.

– Tiens, voilà tes cent euros, Desmonia. Allons-y.

– Hum... Je préfère le vouvoiement. Je ne suis pas une catin de bas étage, rétorque assez sèchement Germaine en prenant le billet.

Elle entraîne sa cliente dans la salle de bains, avec un petit geste de la main en direction des deux hommes :

– À tout à l'heure, les garçons, amusez-vous bien. Nous, on va se raconter des histoires de filles.

Pierre est quelque peu désorienté. Jérôme lui sourit :

– Rassurez-vous. Cela va très bien se passer. Desmonia est une orfèvre dans sa partie.

– Oh! je ne me fais pas de souci pour Chloé. Je suis juste sous le choc. Tout est arrivé si vite.

– Vous deviez bien vous attendre à quelque chose comme cela? Vous-même, votre aventure en début de semaine...

– Elle vous a raconté, je m'en doutais.

– Germaine ne me cache rien. Cela fait partie de notre contrat.

On entend la douche couler, puis des gloussements (Chloé), suivis d'un grand rire clair (Germaine). Puis le silence. Les deux femmes ressortent au bout de cinq minutes et, nues, se dirigent enlacées vers la chambre.

– *Please don't disturb*, prévient Desmonia, fermement ancrée à sa cliente.

– Mais certainement, ma chérie, répond Jérôme. À tout à l'heure. Amusez-vous bien.

Puis se tournant vers Pierre :

– Je viens de lire un polar, sans grand intérêt d'ailleurs, mais qui utilise la contrainte des «six»; comme vous avez travaillé sur les réseaux petit monde, je vous le signale en

passant. L'argument en est séduisant : un psychopathe décide de tuer six personnes pour atteindre sa victime, passant de l'une à l'autre par un lien de parenté ou de relation personnelle après avoir choisi la première absolument au hasard. Mais, contrairement à la vie, où ce genre de situation est fréquent – je veux dire, par exemple, découvrir que l'on possède un ami ou une maîtresse commun/commune –, il est plus difficile d'en tirer un argument narratif convaincant.

Un grand cri, soudain, suivi d'un hululement prolongé.

– Ah! c'est la vôtre, je crois. Jolie voix. Il m'est arrivé, dans le cadre de ce dispositif des rencontres fortuites une bien curieuse aventure, à laquelle Desmonia fut mêlée. Cette chère Germaine officie parfois dans des cérémonies très secrètes, où l'on attache des victimes – consentantes, je vous rassure – à des potences, des croix de Saint-André, qu'on enferme dans des cages, que l'on marque à la cire. Souvent dans une ambiance bon enfant, d'ailleurs – les « victimes » affichant sur les photos des sourires de saint Sébastien ravis...

Un feulement d'une gravité extraordinaire interrompt le narrateur.

– Là, c'est la mienne. Très rare. Mes compliments à votre épouse. Donc, nous étions conviés ce soir-là dans un manoir poitevin, dont le propriétaire organise parfois des soirées privées pour public choisi. Maîtresse Desmonia, pour lui donner ses titres ès qualités, devait s'occuper de trois « soumis », deux femmes et un homme. Quand nous arrivâmes, les soumis étaient préparés et se tenaient, nus, les yeux bandés, prêts à obéir à leur dominatrice. Il y a une douzaine de postures que ces pauvres doivent connaître par cœur et le moindre manquement à la règle est, bien entendu, durement puni...

Nouvelle interruption : un feulement réitéré, suivi d'un cri et de halètements.

– Ah! un duo. Décidément, votre Chloé est une artiste... Quand nous pénétrâmes dans la pièce, je reconnus immédiatement l'homme, un auteur à succès que je drive discrètement; personnage peu sympathique, très imbu de son prétendu talent et nullement reconnaissant du travail poussé auquel je soumetts ses textes. J'en fis part à Desmonia, qui ne connaissait pas l'individu mais m'avait souvent entendu m'en plaindre. Je dois dire qu'elle me vengea de toutes les petites bassesses que j'avais dû subir de la part du grand écrivain et...

Double rugissement simultané.

– Quelle harmonie. Ah! Germaine se surpasse... Bref, la séance fut assez convenue. Une des femmes, une novice, supporta mal d'être dominée par une autre femme et se retira du jeu (les soumis conviennent avec leur dominant d'un *safe word*, qui peut à tout moment interrompre la séance). L'autre, aguerrie, se plia à toutes les fantaisies de sa maîtresse, fut livrée en pâture aux couples présents et se montra parfaite en tous points. Quant à notre seigneur des lettres, il révéla sa vraie nature, quémendant auprès de Desmonia des faveurs qu'elle lui refusa systématiquement. Le jeu fut de mener cet individu à une totale frustration, d'autant plus difficile à supporter pour lui qu'il entendait les râles de plaisir de sa codétenue et qu'il ne pouvait rien voir de la scène, qui se déroulait dans le caveau du château, aménagé en donjon avec tout l'équipement de rigueur. Au petit matin, il fut enfermé dans une cage, dans un coin du donjon, où il devait rester toute la journée du dimanche, dans le noir.

– Le traitement me paraît un peu cruel, tout de même.

– Pensez donc! J'avais rendez-vous avec lui le lundi après-midi. Je vois mon gaillard, fringant comme un jeune poulain, plus arrogant que jamais. Je lui demande s'il a passé un bon week-end. «Excellent, me répond-il. Je me suis rarement si

bien amusé... Si vous voyez ce que je veux dire.» Il suggérait des plaisirs qu'il jugeait inaccessibles à un scribouillard de mon espèce et tenait à me le faire savoir. Je lui souris et, sans autre commentaire, je me plongeai avec lui dans la révision de son nouveau roman, un des plus mauvais.

Un silence, à peine heurté de petits gémissements en provenance de la chambre.

– Phase de décompression, commente Jérôme. Excellent. Elles rechargent les batteries. Attention! elles vont mitrailler... Ce roman, censé être sulfureux, racontait naïvement des jeux amoureux de post-adolescents sur une riviéra de plastique. Le récent chapitre qu'il soumettait à ma relecture décrivait une soirée, au cours de laquelle l'un des protagonistes entraîne ses amis dans un club fetish. La description du lieu était, je dois le reconnaître, assez vraisemblable, sorte de montage mental des différents endroits que cet individu devait fréquenter. Mais tout cela avec des emphases, des ampoules de style insupportables. «Pourquoi, lui demandai-je, ne parlez-vous pas plutôt de votre expérience du week-end? Vous être un journaliste convenable mais un écrivain détestable. En évoquant votre enfermement dans le donjon de O., vous satisferiez votre lectorat mieux qu'en lui glissant ces fioritures sentimentales insupportables.» Si un homme venait de rencontrer son destin, c'était bien lui. Son attitude envers moi changea du tout au tout. D'arrogant, il devint implorant, mielleux, répugnant. Je cessai de travailler pour lui – ce roman d'ailleurs ne parut jamais et le suivant fit une piètre carrière commerciale.

Une sorte de mélodie à deux voix s'élève doucement de l'alcôve (la chambre n'est séparée que par un rideau de la grande pièce centrale).

– Je n'y tiens plus. Allons jeter un œil, discrètement!

Sans faire de bruit, les deux hommes s'approchent et soulèvent un coin du rideau. Un cataclysme a ravagé le lit, dont les draps sont convulsés. Dans le clair-obscur, ils devinent au centre une sorte de magma charnel agité de soubresauts cycliques, comme une bête fabuleuse essayant de sortir d'un rêve inquiétant. Un bras surgit parfois de la pénombre, une jambe, rarement un visage. Les deux corps semblent définitivement intriqués. Jérôme abaisse le rideau.

– Laissons-les se reposer, les pauvres! Pour conclure mon histoire, cet homme que je voyais à l'époque presque chaque semaine, et qui m'exaspérait au plus haut point, je n'aurais pas un instant imaginé le retrouver attaché nu dans les caves d'un château poitevin. La vie est pleine d'imprévus.

Ils sirotent une eau-de-vie. Puis Jérôme reprend :

– J'aime Germaine. Je n'éprouve pas cependant de jalousie à l'égard de ses amants ni de ses clients, je vous l'ai dit. Je tiens cependant à vous mettre en garde, vous et votre épouse : ne tombez pas amoureux d'elle. Je le dis, non en manière de menace, mais en conseil amical et sincère. Desmonia a de nombreuses qualités, et vous connaissez déjà certains de ses talents les plus remarquables ; elle est hélas totalement dénuée de sentiments, sauf à mon égard – et je n'ai toujours pas compris pourquoi ! Son cœur est une pierre, et son cerveau ne cesse de calculer. Soyez sur vos gardes !

Ils discutent encore sur de nombreux sujets. Jérôme est un interlocuteur agréable, jamais à cours d'anecdotes mais sachant toujours mettre son hôte en valeur par quelque remarque sur ses recherches, des questions ciblées sur ses projets, essayant de deviner ses goûts musicaux ou littéraires. Pierre est à ce point conquis qu'il ne prend conscience de la fin de l'heure de « découverte » qu'en voyant les deux femmes se diriger, un peu chancelantes, vers la salle de bains. Dont elles ressortent,

un quart d'heure plus tard, fraîches et disposes comme des pensionnaires s'apprêtant à aller à vêpres.

Jérôme a un petit sifflement admiratif :

– Voilà ce qui m'étonnera toujours chez les femmes : leur faculté de récupération. Vous êtes splendides toutes les deux. Pierre, applaudissons.

Les deux hommes se lèvent pour une *standing ovation*.

– Un concert d'une qualité rare et des interprètes de tout premier choix.

Les deux femmes s'inclinent en souriant. On reprend place autour de la table comme si de rien n'était. Certes, les deux belles poitrines sont un peu rouges – on y devine même quelques traces de griffures – et haletantes.

– ... Je parlais de Mado, reprend Germaine/Desmonia d'une voix égale. Au cours de notre relation, qui durait depuis un an, Mado avait fait des progrès considérables. Visiblement, son cher disparu – qui s'était pas mal dispersé à travers le vaste monde – avait négligé son jardin domestique et Mado découvrait sous mes doigts experts (n'est-ce pas, Chloé?) une géographie sensuelle dont elle était loin d'imaginer l'étendue et la profondeur. Elle me réglait régulièrement nos séances, ajoutant volontiers des bonus lorsqu'elle s'estimait particulièrement comblée... Un peu de fine, Chloé s'il vous plaît.

Chloé obtempère et ressert Jérôme, qui s'est contenté de lever son verre.

– Un jour, elle me demande : « Que faites-vous de tout cet argent liquide, Germaine? » Elle s'adressait à la banquière. Je lui fis part des difficultés que je rencontrais à gérer cette masse de billets, même en réglant le maximum de dépenses courantes en espèces. « J'ai peut-être une solution : mon fils, comme vous le savez, dirige une banque d'affaires qui a de nombreux bureaux en Europe et il lui serait aisé de glisser

quelques coupures dans ses bagages... pour les déposer sur un compte au Luxembourg, par exemple, où il se rend chaque semaine.» C'était là une proposition séduisante. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises: «En échange, je vous demanderai un service: initiez-moi.» Je compris de travers, croyant qu'elle voulait découvrir les arcanes de la finance. Elle rit franchement: «Vous n'y êtes pas, très chère *Desmonia*: je veux devenir escort.»

– Mais, il s'agit d'une vieille dame! s'insurge Chloé.

– Ma chérie! vous ignorez tout du Grand Art, même si je discerne chez vous des dispositions exceptionnelles. Non, Mado n'était pas une vieille dame, mais une délicieuse mamie aux cheveux gris et au corps très appétissant. Je fus éblouie de sa sincérité et lui promis de lui faire découvrir toutes les finesses du métier – du moins ce qu'elle en ignorait encore, car la coquine était bonne élève. Je lui suggérai une annonce «Mamie Mado» (pour l'état civil, elle se prénomme Thérèse), les sites où elle pouvait la poster en toute discrétion et lui présentai son premier client, Jérôme.

Celui-ci pousse un soupir.

– Quelle expérience délicieuse! D'ailleurs, j'y retourne régulièrement.

– En peu de mois, Mamie Mado devint une star de l'escorting. Et comme elle voulait profiter au maximum du temps présent, elle ne se limitait guère! Elle m'a confié une fois qu'elle pouvait avoir jusqu'à dix clients dans la journée! Pour elle aussi les billets risquaient de s'accumuler au fond d'une armoire. Heureusement, son fils – à qui elle ne cacha pas sa nouvelle activité – accepta de gérer pour nous ce flux monétaire, en versant les sommes en liquide sur des comptes offshore dont nous pouvons rapatrier les avoirs, en cas de nécessité, par une filiale discrète de ma banque préférée.

Aujourd'hui, Mado a soixante-cinq ans, et l'heure de la retraite n'est pas à l'ordre du jour!

Chloé a les yeux brillants, le souffle court.

– À vous entendre... Desmonia, n'importe quelle femme serait prête à se prostituer.

– Certainement. Toute femme a un prix. Il suffit de déterminer combien, où, comment. Vous avez utilisé le terme « prostitution » que je n'aime guère, car il renvoie au statut dégradé des victimes de réseaux mafieux. Je préfère celui, clamé haut et fort par la regrettée Grisélidis Réal, de « travailleuse du sexe »; Grisélidis défendait l'honneur de son métier, qu'elle jugeait avec raison aussi noble que celui de médecin, d'enseignant ou de confesseur.

Germaine saisit entre ses mains celles de Chloé par-dessus la table et vrille ses yeux dans ceux de sa vis-à-vis.

– Vous, Chloé, à *combien* vous estimez-vous?

Chloé essaie de dégager ses mains, mais sans vrai désir de se soustraire à celle à qui elle a décidé, dès le début de la soirée, de s'abandonner entièrement.

– Je ne sais pas... Je n'y ai jamais pensé...

– C'est faux, ma chérie, vous le savez comme moi. Quand vous étiez comptable, il vous est sûrement arrivé de voir passer des frais de mission de vos dirigeants, et de vous dire: « Ils ne s'emmerdent pas ceux-là, je voudrais bien voir l'allure de l'interprète ou de la coach thaïlandaise. » Et de comparer avec votre propre salaire.

Chloé abandonne ses mains à la caresse de Germaine.

– Vous avez raison, Desmonia. J'y pensais à chaque fois! On en parlait même entre collègues. Une fois, l'une m'a avoué qu'elle faisait des passes de temps à autre, pour s'acheter des robes ou des bijoux que son mari ne pouvait lui offrir. Et qu'elle n'éprouvait ni culpabilité ni remords; et souvent du

plaisir. « Les hommes sont gentils, généralement. Si tu prends le temps, ils te sont reconnaissants. » Je ne lui ai pas demandé de précisions ; et elle ne m'en a plus reparlé, un peu anxieuse je pense que je fasse courir la rumeur.

– Donc, vous avez bien une idée, demande Desmonia, impitoyable.

– Bon, je me lance : mille euros !

Jérôme a un sifflement.

– Eh bien dites donc, Chloé, vous tapez dans le haut de la grille tarifaire. Novice dans le métier, mais ambitieuse !

– Oh ! je disais cela comme ça, pour répondre quelque chose...

Germaine sort deux billets de cinq cents euros de son sac.

– Voilà. Mais c'est le tarif pour la nuit entière. Et Jérôme est inclus dans le périmètre de la clientèle.

Chloé s'affole. Elle rougit. Regarde Pierre, lequel ne quitte pas des yeux Germaine. « Ça y est ! elle l'a menée où elle voulait. Bravo, maîtresse Desmonia. La victime sacrificielle est livrée. » Il pourrait taper du poing sur la table et crier : « Ça suffit comme ça ! » pour que Chloé renonce. Mais veut-il prendre le risque d'une confrontation, lui seul contre les trois autres ? Il dit :

– Ma chérie, c'est pour toi une nuit exceptionnelle... Un peu comme une révélation. Au matin, le carrosse sera peut-être redevenu citrouille... Alors...

Chloé le regarde avec un tel air de gratitude qu'il se sent soudain très seul, comme une perte définitive. Mais, et c'est diabolique, il est également très excité par cette situation, encore inconcevable trois heures auparavant.

– C'est d'accord ! s'écrie Chloé. Je suis à vous.

– Hum... Pas si vite, ma petite. Pour un tel enjeu financier, il faut signer un contrat ; c'est l'usage. J'en ai toujours un de prêt au fond de mon sac.

Décidément, Germaine est une femme de contrats. Elle sort de son sac un document faustien, sur un papier imitation parchemin. Elle lit: «Je soussignée... espace pour le nom... reconnaît avoir reçu de... la somme de... En échange, X pourra(ont) user de mon corps, le prêter ou le louer, à leur entière discrétion et en totale propriété pendant une durée de... sous réserve de ne nuire ni à ma santé ni à ma vie. Le tant, signature des contractants.»

– Complétons donc, si vous le voulez bien.

Les deux billets sont à plat sur la table. Germaine pose le «contrat» juste à côté et fait venir Chloé près d'elle.

– Remplissons les blancs. Donc, je soussignée... on ne va pas mettre «Chloé», il faut vous trouver un nom de scène... (Elle réfléchit.) Je propose «Lia». (Chloé incline la tête, consentante.) ... Reconnais avoir reçu mille euros. À la place de X, je mets «Maîtresse Desmonia» et «Maître Caliban» – c'est Jérôme, rassurez-vous, qui trouve amusant ce renversement onomastique du maître et de l'esclave. Durée: il est presque minuit, mettons jusqu'à quatorze heures, cela vous va?

Chloé consent à tout. Pierre se tient en retrait, les yeux fiévreux.

– En principe, dit Jérôme, le mari signe un contrat de mise à disposition, mais seulement quand il n'y a pas de transaction financière. Ici, seule l'escort est engagée. Les clients n'ont à connaître ni son état civil ni la destination de l'argent dépensé pour leur plaisir, qui est l'unique but recherché. Chloé, avant de signer, il faut que vous preniez conscience que, hors les limites indiquées – et soyez assurée que nous serons vigilants sur ces points –, vous vous livrez entièrement à notre fantaisie, dont vous ignorez et l'étendue et la puissance.

– J'accepte, répond Chloé fermement.

Et elle signe.

– Très bien, sourit Desmonia. Je n'ai pas douté un instant de votre décision. Mes compliments, petite Chloé.

Desmonia s'approche d'elle et, tout en l'embrassant avec fougue, lui passe un collier autour du cou.

– Voilà le symbole de votre asservissement volontaire et temporaire. Désormais, vous nous appartenez, *utere et abutere*. Mais, rassurez-vous, comme vous êtes novice, nous saurons ménager notre investissement : il faut que vous teniez plus de douze heures et, croyez-moi, nous n'allons guère nous reposer ! Tout d'abord, le *safe word*. Il n'est pas mentionné au contrat, mais implicite. Si vous l'utilisez, vous cessez de nous appartenir et vous recouvrez immédiatement votre liberté. Néanmoins, nous serons en droit, en ce cas, de réclamer un dédommagement et de nous faire rembourser tout ou partie du prix de location. Acceptez-vous cette clause implicite ?

Nouvel assentiment de Chloé.

– Je propose « Pierre » comme *safe word*, décrète Desmonia. Comme cela, nous saurons que votre « petit mari » aura vaincu vos conquérants.

Germaine part d'un rire léger. Chloé sourit.

– C'est bien ainsi. Mais n'ayez crainte. Je ne l'utiliserai pas.

– J'en suis convaincue. Vous avez trop envie de ces deux beaux billets... et de l'excitation que vous ressentez déjà à la manière de les gagner.

Sur un signe de Germaine, Jérôme s'est placé derrière Chloé, qu'il immobilise sans la brutaliser. Germaine retire jupe et slip et porte la main au sexe de la jeune femme.

– Ah ! elle mouille, j'en étais sûre !

Chloé s'abandonne contre Jérôme, qui lui remonte le corsage, dégrafe le soutien-gorge et lui pétris les seins.

– Votre femme est une vraie merveille, s'exclame-t-il,

sincère, en regardant Pierre. Venez avec nous, profitez de cette mise en bouche.

Pierre est ulcéré de voir sa femme considérée comme un objet – de luxe, certes, mais tout de même! Mais il bande, ce que Germaine constate en posant une main sur sa braguette.

– Hum... on dirait que le «petit mari» est en pleine crise de candaulisme. Pierre, remplacez Jérôme. Tenez-la pendant que je travaille les seins.

Jérôme s'éclipse un bon quart d'heure, le temps de rapporter un imposant sac de sport.

– Nous avons toujours un minimum de matériel dans la voiture. Nous allons d'abord métamorphoser Chloé en «Lia».

Chloé est mise nue. Elle se laisse faire, sans passivité. Parfaite. Desmonia enserre le corps dans un invraisemblable body en lanières de cuir, qui souligne sans les cacher les appas de la belle. La poitrine, notamment, devient conquérante, presque agressive.

– Il faudra penser à lui raser le pubis, dit Jérôme.

– Plus tard, elle a des poils charmants! Et l'on saura ainsi qu'il s'agit d'une novice.

Germaine se tourne vers Pierre :

– Dans les cercles que nous fréquentons, où les sexes féminins doivent être glabres comme des joues de séminaristes, le poil est un indice de fraîcheur, un peu comme une vierge dans un bordel.

Tout en équipant «Lia» de bracelets en cuir, aux poignets et aux chevilles, Jérôme poursuit :

– Au Grand Siècle, à Madrid, on reconnaissait les putains à l'absence de poils ; dans certaines soirées, il aurait été difficile de les distinguer autrement des femmes de la noblesse.

Puis il tire Lia vers la poutre. Germaine demande :

– Pierre, auriez-vous la gentillesse de passer cette chaîne dans les crochets de la poutre. Je crois que nous avons là un

beau spécimen de fille de l'air, que nous ne laisserons pas dépérir, heureusement ! Nous allons au contraire lui appliquer un traitement extrêmement revigorant.

Pierre monte sur une chaise, accroche les deux bouts de chaîne. Jérôme, au moyen de mousquetons, y fixe Lia.

– Exactement à la bonne distance. Vous avez sûrement déjà joué à ces jeux-là. N'est-ce pas, Chloé ?

La voix de Desmonia est devenue autoritaire.

– Non, Madame, répond la soumise, qui a spontanément ajouté la formule de politesse à la dénégation. Les crochets étaient en place lorsque nous avons emménagé. Je vous assure que je les utilisais seulement pour les plantes.

Jérôme a mis un bandeau aux yeux de la soumise.

– Le bandeau n'est pas une punition, lui explique-t-il : la privation de la vue accroît dans des proportions inouïes les autres sens. Vous allez adorer.

Germaine et Jérôme abandonnent leur « victime » quelques instants pour se préparer dans le plus grand silence. Pierre a reçu la consigne de ne pas s'approcher de la liée. Jérôme se met nu et glisse un cockring autour de sa verge. Desmonia revêt un ensemble cuir noir hyper-moulant, laissant toutefois les seins accessibles. Jérôme a pris une cravache, en forme de petite main ; Desmonia une roulette à dents très aiguës. Puis ils reviennent vers Lia.

– Alors, petite catin. Tu crois que tu vas empocher mille balles pour rien. Crois-moi, tu vas en baver !

Le ton est devenu vulgaire. Desmonia passe sa roulette sur les zones sensibles du corps, dessine un cercle autour des aréoles, puis empoigne le sexe de sa victime, sans douceur. Lia émet un sourd gémissement.

– Je n'ai pas entendu ta réponse. Dix coups de cravache. Et pas une plainte !

Maître Caliban s'exécute. La petite main de cuir fouette l'air et vient cingler le derrière frémissant. Une fois, deux fois, trois fois. Puis rien. Une petite tape, puis un coup plus fort, suivi d'une cinglade.

– Hum, je crains d'avoir dépassé mes quotas, s'amuse maître Caliban.

Pierre a failli intervenir, mais il n'y a pas d'ambiguïté dans les gémissements de Lia; c'est du plaisir qu'elle éprouve. Voilà qui désoriente encore plus le maître «des lieux» – à défaut d'autre chose. Desmonia fait semblant de gronder son assistant :

– Demandez à Pierre de compter, puisque vous semblez plus compétent dans les lettres que dans les chiffres.

– Ah, c'est une bonne idée. Pierre, voulez-vous bien dénombrer les coups. J'avoue que la beauté postérieure de votre épouse m'a quelque peu troublé l'entendement.

– Volontiers!

Pierre n'en revient pas. Il est entré dans leur jeu avec une facilité et un plaisir qu'il n'aurait pas soupçonnés.

– Bon, je reprends, dit Caliban.

Et les coups pleuvent, s'appliquant aux rotondités avec un réel souci de parité. Cinq à droite, cinq à gauche. Lia se tortille et gémit. À la fin, elle pousse un véritable beuglement.

– Cette fille est assommante, proteste Desmonia. De plus, elle a mouillé le parquet. Caliban, apportez-moi un *gagged-ball*.

Il s'agit d'une sorte de bâillon composé d'une boule de plastique rouge reliée à une muselière.

– Parfait! Nous allons pouvoir nous amuser entre gens du monde sans être interrompus par les cris discordants de cette petite catin. Pierre, voulez-vous vous mettre nu, comme Jérôme, cela sera plus décent.

Pierre ne se le fait pas dire deux fois. Il abandonne en tas vêtements et sous-vêtements. Desmonia lui pince le sexe.

– Dites donc, mon pauvre ami, vous devriez consulter. Vous semblez souffrir d'un engorgement sanguin à cet endroit. Ce doit être plutôt douloureux?

Sans plus s'occuper de Lia, Desmonia fait venir les deux hommes sur le canapé. Un troublant trio s'organise et Desmonia/Germaine joue des deux instruments en virtuose. Lia est comme une plante, fixée à ses chaînes, dans l'attente d'une eau nourricière. Desmonia s'écarte des deux hommes et vient griffer la poitrine offerte de sa victime. Surprise, Lia a un soubresaut.

– Décidément, cette fille est rétive. Caliban, le *paddle!*

Jérôme passe à Desmonia une large spatule de cuir, dont elle applique de larges volées sur le postérieur – et le ventre – de l'attachée. En fait, remarque Pierre, si le bruit est impressionnant, les coups sont portés avec modération, voire légèreté. Il n'empêche, « Lia » est affolée; entendant plus les coups qu'elle ne les ressent, elle est prête à utiliser son joker. Mais elle se retient. Est-ce pour ne pas décevoir ses invités, par goût du défi, par intérêt? Tout cela à la fois, sans doute. D'ailleurs, remarque Pierre, les coups de cravache, qui lui ont pourtant semblé portés avec vigueur, n'ont laissé aucune trace sur le postérieur conjugal, à part une légère rougeur qui s'estompe déjà. Les « bourreaux » de Lia sont des experts, cela le rassure.

– Caliban, dit soudain maîtresse Desmonia en regardant sa montre. Il est une heure! Ne sommes-nous pas attendus?

Caliban fait mine d'être épouvanté.

– Mon dieu, oui, la vente aux esclaves mensuelle de C&C. Nous allions oublier!

– Allons-nous proposer cette fille? Qu'en pensez-vous?

– Une novice, même godiche, est toujours appréciée, vous le savez bien.

– Oui, c'est vrai. Nous en tirerons un bon prix.

Puis se tournant vers leur hôte, Jérôme s'excuse :

– Mon cher Pierre, nous sommes vraiment navrés d'écourter cette délicieuse soirée – et cette intéressante discussion sur les mathématiques. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir prochainement.

– Nous vous renverrons Lia en début d'après-midi, complète Maîtresse Desmonia.

Chloé est détachée, rhabillée – mais elle conservera collier, bracelets de contrainte et résille de cuir sous sa robe. Jérôme ajuste une laisse au collier.

– Allez, petite chienne, suis-nous, dit Germaine/Desmonia d'une voix dure. N'oublie pas les beaux billets. Nous aurons peut-être l'occasion de les récupérer.

La porte à peine refermée, Pierre se précipita sur son PC. Les références à C&C abondaient sur la Toile. Les «ventes d'esclaves» semblaient une spécialité de la maison – ventes fictives, dont la monnaie utilisée témoignait d'un sens aigu de la dérision : parfois on traitait en «mignonnes», d'autres fois en «vilaines».

Puis il surfa sur le blog de Maîtresse Desmonia. «Un fauve à votre service» signalait la bannière. Les photos, très artistiques, montraient Germaine en tenue, le visage flouté, les instruments de son métier disposés sur un guéridon Empire; en déroulant le diaporama, on découvrait ses soumis, hommes ou femmes, devenus tables, chaises, bougeoirs, accessoires. Enfin, un onglet détaillait tarifs et prestations, au coût minimum de 200 euros. Pierre en déduisit qu'il s'agissait d'une troisième profession pour Germaine, décidément très active, puisque

son heure d'escort girl était facturée « seulement » 150 euros. La charmante Madame Dumont avait réussi sa diversification ! Par curiosité, il lança une nouvelle recherche, sur Mamie Mado. Desmonia n'avait pas exagéré : au vu des commentaires des clients, la mamie était classée quatre étoiles sur Niamodel.com, un site spécialisé dans l'escorting – et tous les commentaires, dont un signé « Caliban », étaient dithyrambiques.

Un peu rasséréiné, faisant malgré tout confiance à Jérôme et, dans une moindre mesure, à Germaine, Pierre range la pièce – il décrocha les chaînes, que les deux dominateurs avaient « oubliées », récupéra la petite culotte en soie de Chloé que Desmonia avait posée bien en vue sur le canapé en manière de trophée. Il voulut changer les draps du lit, trempés lors des ébats des deux lionnes. Mais flottait dans la chambre un curieux mélange épicé de sueur, de substances corporelles et du parfum de Germaine, en un cocktail terriblement aphrodisiaque. Nu, il se lova dans les draps, cherchant un sommeil qui ne venait pas. Son esprit tenta alors de suivre le trio dans sa nuit : l'arrivée au club, la descente dans la cave, où devait se dérouler la cérémonie ; les participants, aux aguets, commentant cette recrue que leur amenait maîtresse Desmonia ; puis Chloé/Lia présentée à la vente, en compagnie d'autres soumises. Une main se lève ; tout de suite une surenchère – un aussi joli lot ne laisse pas les amateurs indifférents. Le commissaire-priseur, affublé du sobriquet de « marquis », est en joie : les enchères montent follement. Finalement, un homme d'une soixantaine d'années, rondouillard, qui semble disposer d'une réserve illimitée de « vilaines » ou de « mignonnes » – dans sa rêverie, il n'a pas encore fixé ce détail –, emporte la mise et s'empare de sa nouvelle esclave, qui va devoir se plier à tous ses désirs, que Pierre imagine très pervers. Et dire qu'un peu plus d'une journée avait suffi à métamorphoser une épouse à l'éro-

tisme plutôt convenu en une créature de la nuit bisexuelle, doublée d'une putain de haut vol. La mue avait été brutale et Pierre se demanda depuis quand les brandons incendiaires du désir paroxystique avaient poussé leur feu dévastateur dans la jolie tête de son épouse chérie. Mentalement, il raya cette dernière phrase (Jérôme aurait bien ricané sur les ampoules de style), la remplaçant par un cri proféré à haute voix : « Ah ! la belle putain que voilà ! Profitez-en bien. » et il se rencogna dans ses draps, humant le parfum prégnant des deux fauresses enfuies.

Le sommeil ne vint pas avant les premières lueurs de l'aube. Il s'endormit alors comme une masse. Un cauchemar insoutenable le hanta – une Chloé attachée, lacérée vivante, écorchée, se tordant dans les affres de l'agonie, tandis que l'on vendait aux enchères des lambeaux sanguinolents à des amateurs en smoking, qui se ruaient sur les lamentables débris dès qu'ils emportaient *le morceau* ; il sentit une douce caresse sur sa joue.

– Pierre, réveille-toi, il est quinze heures.

Chloé le regardait avec attendrissement et, dans son demi-sommeil, il lui sourit.

– Tu es revenue !

– Bien sûr, mon chéri ! Ils ne m'ont pas kidnappée.

Elle l'embrassa avec tendresse. Elle était à quatre pattes sur le lit. Pierre passa une main affectueuse sur ses rotundités postérieures.

– Hum... Vas-y doucement. *Ils* ont quand même un peu souffert.

Mais c'était dit avec la fierté du travail bien fait. Chloé agita les deux billets de 500 euros.

– Et j'ai gardé mon salaire ! Mille euros ! tu te rends compte ! Il me faut presque deux semaines de travail pour gagner cela.

Pierre se redressa sur un coude, souriant à sa femme.

– Donc, tout s'est bien passé?

– Mieux que bien. Divin! Mais je ne fais que passer – elle agita un sac de voyage. Germaine et Jérôme m'emmènent au Cap pour une semaine de vacances.

– Au Cap? En Afrique du Sud?

– Mais non, gros bêta! Au Cap d'Agde. Il paraît que c'est génial. Allez, j'y vais. À dans une semaine. Je t'enverrai une carte postale.

Elle l'embrassa sur la bouche avec passion. Ce baiser disait tout à la fois à quel point elle l'aimait et aussi qu'il se situait désormais hors du cercle des voluptés auxquelles, en une nuit, Lia avait accédé, se dépouillant peut-être à jamais de la peau de Chloé. Pierre n'eut pas la force de protester. On lui avait volé sa femme, mais il n'en ressentait ni dépit ni amertume; il souhaitait seulement que la nouvelle Chloé vive avec passion son aventure et lui revienne dans une semaine, à nouveau épouse tendre et « fidèle ».

Pierre appela Julia (ils avaient échangé leurs téléphones) en début de soirée. Elle accepta de le recevoir chez elle. Elle habitait le quartier, un joli studio dans une cour où des artisans de l'ameublement avaient encore leurs échoppes. À la mine terreuse de son invité, Julia comprit qu'il venait plus chercher un soutien moral qu'une nouvelle expérience du troisième type. C'était quelqu'un de généreux et de très délicat. Elle écouta Pierre lui raconter la soirée. Et dédramatisa :

– Tu sais, mon chou, ce n'est pas si rare. Sans vouloir rabaisser ta femme, loin de là! Les créatures comme Desmonia, que j'ai un peu fréquentée dans diverses soirées, sont expertes à soulever les petites culottes et à enflammer les culs.

Elle eut un beau sourire :

– Je me débrouille pas si mal, moi aussi, n'est-ce pas ?

Elle prit le pauvre mari abandonné dans ses bras parfumés – et plutôt musclés – et le berça avec douceur. Pour lui changer les idées, elle lui raconta sa vie :

– Très tôt, je me suis sentie différente. (Julia utilisait le féminin comme une évidence grammaticale.) Au collège, j'étais en butte aux persécutions de mes camarades, aussi bien filles que garçons. Les enfants ont un don inné de la cruauté. Je me suis inscrite à un cours de judo et, comme j'obtenais de bons résultats sur le tatami, on me laissa tranquille. Quand vint la puberté, je ne compris tout d'abord pas ce qui m'arrivait. Je pensais sincèrement qu'il allait me pousser des seins et que l'espèce de bâton que j'avais entre les cuisses allait se dessécher, laissant place à un joli coquillage. Au lieu de quoi il prit ses aises ; deux camarades ballottants, dont je ne savais que faire, vinrent le rejoindre. Et, à la place des seins tant espérés, des poils hideux envahissaient tout.

Elle partit d'un grand rire :

– Mes parents ne m'avaient rien dit. Je n'étais pas préparée du tout. Heureusement, une psychologue scolaire, plus futée que la plupart de ses confrères, comprit assez vite la situation quand mes professeurs, un peu inquiets de ma solitude mutique, me dirigèrent vers elle. Elle me parla du mythe d'Hermaphrodite ; si les vrais doubles genres étaient rares, ceux qui avaient été mal servis dans la distribution des sexes se rencontraient assez fréquemment. La plupart se contentaient de ce que la nature leur avait octroyé, compensant leur manque par une bisexualité voire une homosexualité plus ou moins assumée. Pour d'autres, et cela semblait être mon cas, l'écart entre le sexe naturel et le sexe mental était trop grand et il convenait de trouver un *modus vivendi* qui rende suppor-

table la nécessaire cohabitation des deux dans un seul corps, et de celui-ci avec le corps social. Elle s'exprimait avec douceur et me rassura : il existe des moyens pour cela, mais elle ne pouvait m'en parler pour l'instant. Grâce aux nombreux rendez-vous que j'eus avec elle, je surmontai l'épreuve de l'adolescence. Je connus quelques jolies aventures avec des camarades de lycée – certains juste pour « voir », d'autres fascinés par ma nature équivoque. Quand j'eus dix-huit ans, Geneviève, la psy, me parla des traitements hormonaux ; c'est elle aussi qui m'apprit à accepter ma double nature. Elle fut ma première maîtresse et me fit découvrir la palette des plaisirs au féminin. « On est plus riches à trois qu'à deux », me disait-elle en souriant. Avec elle, je connus également mon premier trio. Un de ses amants – elle était célibataire mais ne vivait pas en solitaire ! – souhaitait une expérience avec un transgenre. Un garçon magnifique. Et un moment de pur délire, qui se renouvela à plusieurs reprises. Parallèlement, le traitement hormonal faisait son effet et je pouvais suivre avec joie la poussée de mes seins, certes petits mais joliment conformés, n'est-ce pas ?

Et Julia fit toucher à Pierre sa poitrine, tiède et douce.

– Comme tu vois, aujourd'hui je vis pleinement ma double nature. Je la vis, et j'en vis un peu. Je pratique moi aussi l'escorting pour compléter mes maigres revenus.

– Décidément, je vais finir par croire que je suis le seul dans ce pays à ne pas faire de business avec mon corps.

Julia éclata de rire.

– Et pourquoi tu ne t'y mettrais pas ? Tu es plutôt joli garçon et bien conservé pour ton âge. Je te coacherai ; tu verras, on s'amusera bien.

Pierre sourit. Décrispé. Puis il regagna son domicile, espérant un message de Chloé. Mais rien.

Le lendemain matin, Jean-Serge vint prendre un brunch tardif. Il avait la mine inquiète, les yeux fuyants. Pierre le mit à l'aise :

– S'il y a le moindre problème par rapport à l'appart, dis-le franchement !

– Je suis navré mais, vendredi, nous avons appris que le marché de la Maison de l'innovation d'Angers avait été attribué à un autre cabinet, alors que nos contacts à l'Agglo nous avaient assuré que la balance penchait sérieusement en notre faveur, que la décision était quasiment prise. Hélas ! il semble que nous ayons misé sur le mauvais cheval, et que l'autre cabinet, dont la moins-disance est sujette à caution, a mieux assuré sa stratégie. Cela arrive fréquemment. Résultat : le cabinet se sépare de son collaborateur préféré, moi – tu parles, après quinze ans de bons et loyaux services, des nuits entières consacrées à préparer des dossiers, je me fais jeter comme une vieille éponge pleine de merde !

Jean-Serge était à la fois très en colère et dévasté par l'impitoyable logique qui avait mené à son licenciement.

– Et ton projet de maison ?

– Plus que jamais ! Tu penses ! Je n'ai plus que cela en tête. D'une certaine façon, je vais pouvoir m'y consacrer à fond. Mais je préfère garder votre loyer – tiens, au fait, Chloé n'est pas rentrée des Alpes ? – comme revenu de base, et revendre mon appartement de la rue Galande, qui suffira à lancer les premiers travaux... En attendant qu'un client se décide. J'espère que vous accepterez de rester locataires ?

– Oui, oui, du moins je pense...

Et Pierre raconta le montage financier qu'ils avaient l'un et l'autre souscrit. Jean-Serge fut plutôt positif dans son commentaire :

– Tu sais, investir dans la pierre et habiter ton investisse-

ment sont deux choses distinctes. Tu peux très bien rester locataire de cet appartement et en acheter un autre (ou une maison...) pour le louer. Je crois que votre conseillère a eu raison de vous faire signer ces contrats, qui me semblent très avantageux.

Après le départ de Jean-Serge, Pierre reçut un SMS de Chloé: «*Sommes arrives. Temps magnifique. On se repose, on est creves.*» Rassuré, il lui répondit: «*Jean-Serge sort d ici. Contrat Angers annule. Perd son emploi. Ne vend plus l appart mais solutions interessantes a etudier avec Madame Dumont quand tu la verras.*» C'était long, un peu sec dans le ton, mais très informatif. Puis il s'immergea à nouveau dans le monde mystérieux des mathématiques financières. On parlait depuis peu de trading haute fréquence, une technique sophistiquée consistant à faire des opérations d'achats/ventes au moyen d'ordinateurs surpuissants dont l'unité de temps était la milliseconde. Capables de détecter, grâce à des algorithmes, des variations de cours sur n'importe quelle place financière de la planète, ils jouaient du décalage horaire pour engranger des bénéfices astronomiques à l'ouverture ou à la fermeture de certaines bourses, jouant New York contre Tokyo, Shanghai contre Milan ou Chicago (la plus grosse bourse du monde pour les matières premières agricoles) contre Mumbai. Grâce à sa version améliorée de Sysmographe, Pierre se familiarisa rapidement avec cette pratique ultime de la finance dématérialisée. Il parvint sans trop de mal à craquer quelques codes, lança une routine de redirection vers un compte qu'il venait d'ouvrir aux îles Vierges et vit, en moins d'une heure, son compte se garnir de cinquante mille dollars. Pour écarter d'éventuels traceurs, il utilisa le reste de la journée à lancer des leurres, à ouvrir de nouveaux comptes (rien n'est plus facile!) et à craquer d'autres

serveurs de trading. Au milieu de la nuit, il avait accumulé près d'un million de dollars et ses routines pouvaient travailler sans lui pendant un siècle. Plus fort, des sortes d'automates cellulaires étaient chargés d'ouvrir de nouveaux comptes, de créer de nouvelles routines, etc., sans qu'il ait à écrire la plus petite ligne de code. La fréquence où se déroulaient les opérations ainsi que la modicité des enjeux qu'il limitait à un dollar maximum par opération l'assuraient de ne pas être inquiété. Il appela Julia – qui dormait mais fut ravie d'être invitée à une tournée des grands ducs pour fêter, disait Pierre, une nouvelle découverte qui allait révolutionner l'ère informatique.

Au petit matin, Julia rentra avec lui à l'appartement. Avant de se coucher, Pierre vérifia que les routines avaient effacé toute trace de son passage. Il consulterait plus tard le solde de ses avoirs offshore.

– Tu m'as l'air de faire du joli business, mon chéri.

Julia se tenait derrière lui et tentait de suivre à l'écran les lignes de codes qui s'affichaient à toute allure.

– Tu t'y connais en langages de programmation? s'étonna Pierre.

– Plus ou moins. Après le bac, j'ai passé une maîtrise d'informatique appliquée à l'industrie. C'était assez rigolo, mais je n'avais pas envie de perdre mon temps dans un bureau d'études à Guyancourt ou dans une quelconque banlieue. J'ai préféré investir mes petits talents dans des domaines plus stimulants. Je ne veux pas savoir à quoi tu t'amuses, mais j'ai deviné que tu effaces toute trace de tes visites indiscretes.

Elle lui sourit franchement :

– D'ailleurs, je m'en tape, mais si un jour tu as besoin d'un coup de main, je serais ravie de remettre les doigts dans la tuyauterie.

Pierre décida de lui faire confiance et l'initia aux fondamen-

taux du trading, classique ou haute fréquence, et à la nuisance potentiellement mondiale des équations Black-Scholes. Julia était passionnée! Elle posait les bonnes questions, relevait des contradictions apparentes, suggérait même des pistes nouvelles. Pierre fut conquis. Il avait un nouveau disciple, et de quel calibre! Il se voyait déjà recevoir la médaille Fields – ou le « nobel » d'économie –, bras dessus bras dessous avec son assistante. Cela le mit en joie. Ils se couchèrent, épuisés, et se réveillèrent en début d'après-midi le lendemain. Levé le premier, Pierre vérifia qu'il ne restait aucune trace de ses manipulations de la veille. Puis il corréla ses différents avoirs (il avait programmé les routines pour que chaque compte n'excede pas cent mille dollars) et parvint à la somme vertigineuse de... 13 867 365 dollars, nets d'impôts et de taxes diverses. Si Lia pouvait être fière d'avoir gagné en une nuit mille euros, que dire alors d'un homme qui, par la seule puissance de son cerveau, venait d'engranger en moins d'une journée plusieurs millions de dollars? Pas plus que Lia d'avoir loué son corps il ne ressentit de culpabilité d'avoir effectué un léger écrémage sur des fonds spéculatifs, véritables vampires financiers. Il pourrait toujours créer une fondation pour employer utilement sa fortune. Il éprouva également une certaine satisfaction: devenu multimillionnaire, il sortait du cadre de gestion « entrée de gamme » de Madame Dumont, dont il pouvait désormais se passer pour gérer sa fortune. Par prudence, néanmoins, il décida de ne pas renouveler l'opération avant plusieurs mois, des robots renifleurs pouvant avoir détecté de légères anomalies dans les millions d'ordres de vente effectués quotidiennement.

Julia était restée au lit. Il lui apporta le petit déjeuner et ils passèrent le reste de l'après-midi sous la couette. Chloé ne laissa aucun message. Dans les bras de Julia, Pierre avait

trouvé plus qu'un dérivatif à ses errements sentimentaux : une vraie tendresse se nouait et ils s'abandonnaient l'un et l'autre au bonheur de se découvrir. Le soir, Pierre reçut un SMS de Germaine : « *Lia en pleine forme. Ne t'inquiète pas. Nous veillons sur ta femme. Bises de nous trois.* » Que le message vienne de Desmonia et non de sa femme était révélateur de la nouvelle configuration amoureuse en train de se dessiner entre les protagonistes. Pierre traça un diagramme d'optimisation et expliqua son schéma à Julia :

– C'est finalement une situation intéressante, même si j'ignore où elle nous mènera. Les données de l'équation amoureuse sont assez basiques. Cinq personnages, deux lieux, unité de temps. Nous voulons connaître l'évolution possible de la configuration à un instant T , disons demain, ou dans trois mois...

– Et pourquoi ne pas réduire les inconnues ? Unité de lieu et unité de temps.

– Que veux-tu dire ? interrogea Pierre.

– Rejoignons au Cap le trio infernal. Tu préviens juste Desmonia, avec consigne de ne rien dire à Lia/Chloé.

– Hum... Tu es diabolique, ma petite Julia. Je t'adore !

Julia connaissait un hôtel calme et discret en périphérie du centre naturiste, où il lui était arrivé de séjourner. Elle réserva trois nuits à partir du lendemain et loua une voiture. Pierre la prévint qu'elle serait seule à conduire.

– Ça ne me dérange pas, du moment que tu me tiendras éveillée avec de belles histoires mathématiques... ou coquines !

Pierre adressa à Germaine ce court message : « *Arrive demain soir avec creature délicieuse. Ne préviens pas Lia. Surprise.* » Et il précisa l'adresse de l'hôtel.

Ils arrivèrent au Cap d'Agde le lendemain, en milieu d'après-midi. Un billet de Desmonia les attendait à la réception de l'hôtel. Une invitation à soirée privée: «Lia, Baba et les Quarante Violeurs. 23.00, Baie des Cochons. Participation aux frais: 20 €», et un plan pour s'y rendre. Pierre se doutait que «Lia/Chloé» serait l'attraction principale. Julia lui confirma que Germaine et Jérôme étaient des organisateurs de soirées appréciées au Cap, et qu'ils assuraient toujours sur le plan sécurité.

– Ta Chloé ne craint rien, mais toi, est-ce vraiment une bonne idée d'y aller...

– Je veux, oui! Si cette salope se paie un gang-bang, je tiens à en être.

Julia eut un demi-sourire, et embrassa son amant avec tendresse.

– Pauvre petit Pierre, tout perdu dans le monde des Grands Méchants Loups de la luxure. Bon, allons prendre un peu la température de l'eau.

Julia l'emmena sur une plage où «textiles» et nudistes cohabitaient. Il y avait des familles des deux espèces, et les enfants jouaient ensemble sans ségrégation. Pierre s'étonna de l'ambiance très cool. Il s'attendait à une sorte de bordel à ciel ouvert, avec sex groups derrière chaque buisson. Julia, qui avait conservé un mini-maillot, éclata de rire:

– Désappointé? C'est surtout après le coucher du soleil que les fauves viennent rôder sur le littoral. D'ailleurs, l'endroit choisi par Desmonia pour offrir ta femme à la concupiscence publique est très connu pour ses fêtes nocturnes.

Julia s'allongea pour une bronzette express et Pierre put admirer à loisir le corps fin et musclé de son amant(e), qui attirait tous les regards des plagistes.

Ils rentrèrent pour une sieste («une vraie», précisa mali-

cieusement Julia). Puis ils dînèrent dans un bon restaurant de l'arrière-pays, et revinrent à l'hôtel à 22 h 30. Julia pilota Pierre jusqu'à l'entrée du centre naturiste, où ils acquittèrent un droit d'entrée « visiteurs ».

– Tu vas découvrir un lieu ahurissant. À la « baie des cochons », tout est permis, surtout la nuit. Desmonia a sûrement installé son show en périphérie de la plage, mais tout le monde est au courant. Regarde !

Effectivement, une foule assez hétéroclite, surtout composée d'hommes, allait dans la même direction. Ils touchèrent le sable de la plage en longeant la marina, puis dépassèrent le camping jusqu'à un poste de secours. La foule s'était épaissie et constituait une sorte de magma de corps nus, que la lune rendait blafards.

– Ouah ! c'est le spectacle de l'année. Rarement vu autant de monde ! Mais rassure-toi, ils ne vont pas tous passer sur ta jolie coquine. Seulement ceux qui ont reçu l'invitation.

Enfin, ils parvinrent à une sorte de clairière, où était stationné un gros 4x4 blanc. La scène était éclairée par un puissant projecteur, qui rejetait les spectateurs dans l'ombre. Sur le capot, Chloé, nue, écartelée, semblait attendre le couteau sacrificiel. Pierre se souvint d'un article sur les civilisations du cheval, qui associaient souvent des femmes et des équidés dans des rituels de fertilité – ou funéraires. Et la légende de Lady Godiva traversant la ville de Coventry sur un cheval, habillée de sa seule chevelure. Il en avait sous les yeux la version contemporaine : le puissant véhicule, sorte d'étalon mécanique, portant sur son dos la blanche victime. Chloé avait les yeux bandés. Pierre et Julia se glissèrent au premier rang. Jérôme recevait ses « invités », munis du sésame. « Ah ! vous voilà ! chuchota-t-il à Pierre et Julia. C'est magnifique, n'est-ce pas ? Desmonia va être une reine, ce soir ! » « Et

Chloé?» demanda Pierre, dépité. Il posa son slip de bain et sa serviette sur le sable et s'approcha, fasciné, du véhicule. Desmonia demandait que deux participants se dévouent pour lubrifier «Lia». L'ayant repéré, elle attrapa Pierre par la main et le colla contre le sexe de sa femme, tandis que deux hommes lui relevaient les jambes. Il lécha avec frénésie ce joli sexe qui déjà ne lui appartenait plus : en devenant public, le corps de Chloé avait acquis une sorte de sacralité ; Pierre n'était qu'un électron tournoyant comme mille autres autour du noyau en fusion. Un homme vint s'occuper de l'anus et enfonça profondément sa langue en un lieu où Pierre n'avait jamais osé mettre la sienne ; de la salive coula sur le capot. Pierre fut écarté par un troisième, désireux de contribuer à la lubrification, puis, deux par deux, les «violeurs» vinrent déposer dans les orifices de Lia leur offrande salivaire. Et la «victime» se tortillait sous cette avalanche de langues comme une possédée sous les coups de boutoir du démon. À plusieurs reprises, elle gicla, ce qui fut applaudi par l'assistance. Puis les «violeurs» se mirent en ligne. (Desmonia plaça Pierre en premier, lui chuchotant : «C'est ta femme, quand même ! À toi l'honneur.») Deux auxiliaires, des femmes d'une cinquantaine d'années, étaient chargées de faire monter le baromètre masculin avant l'intromission, sous l'œil vigilant de Desmonia, qui vérifiait que les protections étaient bien ajustées. Pierre ne parvint pas à bander ; il se retira et se fondit dans la foule des spectateurs. Un des hommes lui demanda s'il pouvait prendre sa place ; il eut un geste las, désignant Jérôme, le maître de cérémonie, qui acquiesça. Quand ce fut son tour, la doublure de Pierre encula «Lia» pendant qu'un autre homme l'enconnaît. Et la blanche colombe, se tortillant dans ses liens, se mit à pousser des rugissements de jouissance bien éloignés des tendres petits soupirs qui accompagnaient l'amour conjugal.

Pierre en fut mortifié dans sa « mâtitude », mais il bandait au spectacle : il fallait reconnaître aux fouteurs, sélectionnés avec soin par Maîtresse Desmonia, un savoir-faire de spécialistes. Chaque violeur disposait de cent coups, qu'il eût déchargé ou non. Caliban comptait à haute voix. Ainsi que Pierre, mentalement.

Une heure plus tard, le dernier des quarante violeurs prit place ; Caliban himself, qui s'enfonça dans le cul de Lia pour une salve d'honneur. L'enculée émit une série de ronronnements, de soupirs et de cris qui réjouirent l'assemblée. Jérôme déchargea, se retira et prit la main de Desmonia. Ils saluèrent la foule. Les applaudissements crépitèrent. Puis Desmonia annonça un bonus, le « baba » de Lia. À la surprise de Pierre, Julia, nue, magnifique, s'avança sous le projecteur et détacha Chloé, la déposa avec douceur sur une serviette étendue sur le sable et lui massa les membres, lui chuchotant des paroles apaisantes. Il s'allongea ensuite contre elle et Chloé se blottit entre ses bras, comme pour s'endormir ; mais elle avait encore faim d'amour et se mit en chandelle sur Julia pour un galop final. Couple magnifique sous la lune, Julia et Chloé vibraient au diapason. Une sorte de mélopée modulée, un cri, puis ils s'affaissèrent l'un sur l'autre.

La foule se dispersa très vite, sous l'injonction de Desmonia. Pierre et Julia s'éclipsèrent. De retour à l'hôtel, Pierre se blottit en chien-de-fusil contre Julia et respira l'odeur de Chloé sur le corps de son amant. Il s'endormit apaisé.

Ils quittèrent l'hôtel le lendemain midi – Pierre ne souhaitait pas revivre une autre nuit de sabbat. Il proposa à Julia de rendre visite à un ami peintre, dans les Cévennes, dont l'univers était peuplé de créatures nocturnes et inquiétantes.

– C'est un homme âgé, mais très accueillant, et cultivé.

Grand lecteur, il est fasciné par les religions du passé et les rituels de l'amour.

Julia accepta d'écourter leur séjour. Elle souhaitait se baigner avant de reprendre la route. Près de Maguelone, où les zones de baignade s'étirent presque jusqu'à Palavas, ils s'arrêtèrent dans un coin tranquille où ils purent se mettre nus et se caresser. Un couple s'installa à quelques mètres d'eux et, entre deux baignades, les deux couples se caressaient, complices par le regard, mais chacun avec sa chacune.

– Des mélangistes, expliqua Julia. Ils aiment faire l'amour en petit comité, mais sans partage. C'est souvent très sympa.

Ils arrivèrent chez le peintre en fin d'après-midi. Jean-Jacques était heureux de les recevoir. Il fut impressionné par Julia, qui se montra enthousiaste sur ses tableaux, notamment une petite scène, intitulée «Tentation de saint Antoine»: un homme à quatre pattes chevauché par une femme nue, le fouet à la main, tandis qu'une comparse, les seins jaillissants d'un bustier en cuir, fouette aussi le saint Antoine, plutôt assez satisfait du traitement (l'homme bande). Un bijou en forme de faucille/marteau pend au cou du personnage. En bas à droite, une tête de mort renvoie aux vanités du temps passé.

– C'est puissant! s'exclama Julia: on peut y lire à la fois la souffrance de l'homme dans son désir inaccessible de liberté, et son plaisir d'être dominé par l'éternel féminin. Je ressens ce tableau dans ma chair, vraiment!

Jean-Jacques lui sourit. La soirée se poursuivit à feuilleter dessins et peintures. Puis Jean-Jacques demanda des nouvelles de Chloé:

– Oh! elle est sur la Côte avec des amis. On l'a croisée hier soir, elle semble bien s'amuser.

– Des jeux à la saint Antoine, pouffa Julia.

– Nous remontons sur Paris, coupa Pierre. Je suis en pleine effervescence. De nouvelles pistes sur l'optimisation des réseaux.

Pierre tenta de formuler simplement ses recherches. Puis la discussion glissa sur la combinatoire, dont certains écrivains utilisent les contraintes pour construire leurs œuvres.

– Ce serait amusant, par exemple, dit Pierre, d'utiliser le célèbre problème des sept ponts de Königsberg, élucidé par Leonhard Euler au xviii^e siècle, pour écrire un récit amoureux : le prétendant pourrait-il aimer six partenaires avant de parvenir à l'élu(e) ? Une sorte de *mix* avec la théorie des six de Frigyes Karinthy...

Jean-Jacques dessina une ville mentale, avec un réseau de canaux enjambés par des femmes nues «fontaines», dont les eaux alimentaient celles de la cité.

– C'est un mythe assez répandu, précisa-t-il. La femme originelle créant l'Océan et toutes les eaux de la Terre. Dans ton histoire, le prétendant risque de se noyer avant de parvenir à sa bien-aimée.

Ils rirent de ce développement imprévu. Puis on se sépara pour la nuit. Pierre eut un instant la nostalgie des vacances passées avec Chloé dans cet endroit paisible, hors du monde. Il était étrange pour lui d'y revenir avec une créature indécidable, dans le sens gödelien. S'il appréciait de plus en plus la compagnie de Julia, et l'aimait sincèrement, il éprouvait toujours pour Chloé un sentiment très vif et désormais douloureux. «Que la vie est compliquée», soupira-t-il en se glissant dans les bras de Julia.

2. La construction

De retour à Paris, Pierre trouva l'appartement triste sans Chloé. Il proposa à Julia de s'y installer, temporairement, avec lui. Ce qu'elle accepta. Puis ils réglèrent leur emploi du temps en fonction des projets de Pierre, notamment les applis pour Smartphone. Julia, très intéressée par ce nouveau champ de la galaxie informatique, commença à éplucher la littérature disponible sur Internet concernant les langages spécifiques. Pierre avait bien du mal à l'arracher au PC; il préparait les repas, qu'elle prenait en somnambule. Elle le rejoignait dans la chambre au milieu de la nuit et le réveillait pour soumettre tel aspect nouveau pouvant enrichir l'application.

Pierre décida de créer une nouvelle société et d'embaucher Julia comme assistante, avec stock-options à la clé.

– 2 500 nets, ça te va?

– Mais, mon chéri, c'est beaucoup trop! Je suis une rmiste dans l'âme.

Pierre sourit mais ne voulut pas brader les talents de son amante/collaboratrice.

Le samedi suivant leur retour du Cap, Pierre arracha littéralement Julia à l'écran.

– Nous sortons! décréta-t-il.

– Pourquoi? On est bien ici! Commande des sushis!

Pierre se mit à rire.

– Tu es accro au boulot, ma pauvre! Trop dangereux. Il te faut un traitement de choc.

Julia finit par accepter. Elle voulait bien découvrir le nouveau sauna de Pigalle, où Germaine avait emmené Pierre, «la nuit où tout avait commencé». Après un dîner à la Gazzetta, un bon restaurant de la rue de Cotte, ils arrêterent un taxi en maraude.

– Eh bien! dit le chauffeur, en rigolant. Vous aimez changer de dame, vous!

– Que voulez-vous, j'aime la diversité, rétorqua Pierre, jovial.

– Y'a pas mieux dans la vie, c'est sûr... quand on peut se l'offrir. Je vous emmène au Moon?

Julia était perplexe. Pierre lui expliqua que Germaine et lui avaient pris ce taxi pour rentrer du sauna; sans doute le chauffeur, très impressionné par Germaine, s'était-il souvenu de son client. Il semblait d'ailleurs très attiré par Julia, qu'il observait du coin de son rétroviseur.

– Sois sympa, murmura Pierre. Montre-lui tes seins.

Il y avait pas mal de monde au sauna, surtout des touristes. Un jeune Tamoul, plutôt mignon, les pilota dans les installations et les suivit dans le spa. Il entreprit Julia, qui se laissa caresser les seins et embrasser. Pierre joignit sa langue et découvrit les charmes du trilinguisme. La queue bien raide du jeune homme frottait contre la cuisse de Julia, et celle de Julia... allait et venait innocemment entre le ventre de Pierre et celui du jeune homme. Ils sortirent du spa et se réfugièrent dans une alcôve assez petite mais avec deux niveaux de matelas, ce qui autorisait des configurations variées. Julia se jucha sur le niveau le plus élevé et le jeune Tamoul s'accroupit entre ses cuisses pour la sucer, tandis que Pierre pouvait, selon son agrément, rejoindre Julia en haut ou s'occuper du jeune

homme en bas. À travers un moucharabieh qui donnait sur l'allée de circulation, des mains tentaient de caresser un peu de chair; Julia se rapprocha de la petite fenêtre pour faciliter l'hommage manuel de ses admirateurs. Un couple demanda à se joindre à eux, des quadras soignés et bronzés. Ils accueillirent leurs partenaires imprévus; la petite cabine devint d'un coup très étroite. La femme était fascinée par Julia, qu'elle dévorait littéralement de la tête aux pieds. Le jeune Tamoul sortit discrètement pour d'autres explorations. Après un échange de politesses assez approfondi, les quatre libertins retournèrent ensemble dans le spa, où un groupe d'hommes était agglutiné à une grosse Teutonnes, dont le mari, ravi, admirait l'efficacité de sa moitié.

– Elle n'est ni très belle ni très jeune, mais je trouve le spectacle assez excitant, dit Cécile.

– Les phéromones! décréta Bruno, son mari.

Dans un coin protégé, près des degrés qui donnaient accès au bain, ils se caressèrent gentiment, apaisés. L'Allemande, sans doute comblée, se libéra de la grappe humaine accrochée à ses flancs; les hommes, comme les requins ayant flairé le sang, rappliquèrent dans leur coin.

– Attention, Mdf en vue!

– On sort?

Ce fut le sauna, puis le hammam galactique. Mais il y avait beaucoup de monde, trop de corps, trop serrés. Pierre proposa de finir la nuit chez lui, si Julia était d'accord. Cécile et Bruno acceptèrent. Bruno récupéra sa voiture dans un parking et, vers deux heures, quatre corps dénudés avaient investi le lit conjugal (largeur 160). La nuit s'étira doucement entre câlins et petites phases de sommeil. Bruno et Cécile étaient des libertins «expérimentés», comme le précisent certaines annonces des sites spécialisés. Ils savaient ne pas s'épuiser dans les

transports en commun, ni fatiguer leurs hôtes. On se relevait parfois pour une petite collation, prise dans la grande pièce. Ou l'on discutait de choses et d'autres. Bruno fut très intéressé par les travaux de Pierre et de Julia sur les applications pour smartphones – notamment, Irma, l'appli de mise en contact direct des cochons et des cochonnes. «Voilà qui plairait à Christian!» lança Cécile. Christian, un de leurs amis, vivait de soirées qu'il organisait, pour une personne parfois, plus souvent pour un couple, et au moins une fois par mois en «open space» comme il disait. Soirées à thème, la plupart du temps. Avec jeux de rôles, déguisements, ou «surprises»: de très jolies femmes mercenaires, chargées de faire monter la température.

Au matin, on échangea mails et coordonnées perso, avec promesse de se revoir.

– Ce Christian dont ont parlé Cécile et Bruno est un curieux personnage, qui aime s'entourer de mystère. On le prétend fabuleusement riche – mais l'on ne prête qu'aux pauvres, tu le sais bien!

Julia suivait depuis quelques années ce personnage énigmatique surgi de nulle part dans la jungle nocturne parisienne. Elle avait participé à cinq reprises à des soirées, en tant que professionnelle. Mais n'avait jamais rencontré physiquement son employeur, qui réglait ses honoraires par virement. Au cours d'une soirée, elle s'était liée d'amitié avec une escort, Marie, jeune et très belle; mais Julia décela une faille intime, très profonde, sous la jolie peau qui se donnait avec tant de vérité. Il la revit, généralement lors de soirées facturées. Il l'avait même hébergée une semaine, pour une histoire de clés perdues et de colocataire en vacances; il n'en crut rien, mais fit comme si. Marie se révéla délicieuse, inventive, drôle, cultivée. Et mythomane, probablement. Elle raconta à Julia de sombres

escapades dans des zones limites de la nuit, où des hommes d'affaires riches – et souvent vulgaires – traitaient les filles comme de la viande.

Pierre était fasciné par l'histoire de Marie.

– Il y a quelques semaines, je l'ai croisée, par hasard, aux Halles. Elle me parut fatiguée, inquiète. La Marie insouciante et légère avait laissé place à une femme lasse, qui paraissait plus vieille que ses vingt-six ou vingt-huit ans. J'essayai, pour la reconforter, de la faire parler de ses ennuis. Elle me dit : « Je crois que j'ai fait une grosse bêtise. Maintenant, *ils* sont après moi et j'ai tout le temps peur. » J'ignore qui sont ces « ils » et quels terribles pouvoirs ils ont sur Marie, mais j'ai essayé depuis de la joindre sur son téléphone mobile, sans succès.

Pierre, comme tout le monde, avait entendu des histoires de prostituées qui disparaissent sans laisser de trace. De punitions sans nom. De meurtres de femmes sans attaches. Il fut glacé jusqu'à l'âme par le récit de Julia... et pensa à Chloé, aux mains d'un couple capable de tout, une Chloé dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis les SMS des premiers jours.

– Tu penses à ta femme, mon chéri, lui dit avec tendresse Julia. La situation est, heureusement, toute différente. Je connais Caliban et Desmonia. Ce sont des joueurs, acharnés certes, mais qui savent les règles du jeu et ne les transgressent jamais. Le seul risque, car il existe, serait un attachement trop fort de Chloé pour sa Maîtresse. C'est à toi de redéfinir les règles du couple – et je t'aiderai, si tu le veux.

Pierre demanda si Christian pouvait être impliqué dans la disparition de Marie.

– J'ignore les ramifications de ses relations, très étendues. À ses soirées, on croise souvent de hauts fonctionnaires, des prélats mitrés ou des *pipoles* en mal de buzz. Mais il est très attaché, je crois, à Marie et je ne le vois pas en Ange noir : il

cultive une sorte de personnage inquiétant, nécessaire à sa publicité. Marie m'en parlait en termes beaucoup trop affectueux pour qu'elle le craignît. Non, je redoute des réseaux plus profonds, dont même Christian ignore l'existence. Quand on est très riche, la volonté de puissance déborde de la réalité pour s'ancrer dans l'univers fantasmatique des obsessions morbides. Peut-être Marie faisait-elle partie d'un de ces réseaux de call-girls pour potentats discutables ou milliardaires russes, pour qui la vie ne vaut que le prix qu'on l'achète. C'est plutôt cela que je crains pour elle.

Deux jours après, Jean-Serge appela Pierre. La position de l'architecte à son cabinet était arrivée à son point de rupture annoncé. Il était libre comme l'air, avec des indemnités suffisantes pour vivre tranquillement une année. Il s'apprêtait à quitter Paris pour s'installer à Angers.

– Passe nous voir, proposa Pierre, sans réfléchir.

– OK. Disons 14 h, aujourd'hui.

Pierre raccrocha et prit subitement conscience de l'absence de Chloé... et de la présence de Julia. Après tout, il n'avait rien à cacher et présenterait Julia comme sa nouvelle collaboratrice, et cela sans mentir. Jean-Serge fut disert sur son « grand œuvre », détaillant les implantations, l'articulation des deux « boîtes » de béton, les surfaces respectives, très au-dessus des normes parisiennes.

– Si je comprends bien le projet, intervint Julia, on peut imaginer deux niveaux distincts, voire deux appartements séparés.

– C'est tout à fait cela.

Jean-Serge était impressionné par cette créature dont il ne parvenait à identifier ni le sexe ni, encore moins, les rapports

qu'elle entretenait avec Pierre. De plus, l'absence de Chloé rendait les échafaudages mentaux assez troublants.

– Vous avez parfaitement saisi l'essence du projet, un espace modulable et connecté.

Julia se tourna vers Pierre :

– Pourquoi ne pas y implanter « Joint Aventure » [c'était leur nouvelle société informatique] ?

– À Angers ? Mais pour quelles raisons ?

– Hum... Je tiens à ta disposition une série d'arguments, parmi lesquels : une Maison de l'innovation (désolé, Jean-Serge, de remuer le couteau dans la plaie), ça veut dire des start-up peut-être complémentaires à la nôtre ; la proximité de Paris en TGV... et l'installation possible de Germaine et Jérôme à Nantes, comme tu me l'as confié.

– Je ne vois pas bien le rapport entre eux et nous ? se cabra Pierre.

– Je t'expliquerai plus tard, si tu veux bien.

Jean-Serge, les yeux comme des soucoupes, découvrait en Julia, outre une créature au sex appeal irrésistible, une complice à son projet d'associer Pierre et Chloé à l'aventure de sa vie. Il prit congé, hésitant en partant entre faire la bise et tutoyer Julia ou lui serrer la main en disant : « Au revoir... Monsieur ? Madame ? » Julia se pencha pour l'embrasser sur la joue. « Appelle-moi Julia, tout simplement ! » Et elle lui décocha son sourire le plus assassin. La porte à peine refermée, Pierre attaqua :

– Pourquoi as-tu parlé de Germaine et de son installation à Nantes ? Ça n'a strictement rien à voir avec nous.

– ... Que tu crois, mon chéri ! N'oublie pas que ta femme appartient à Desmonia. Si celle-ci s'installe à Nantes, cela m'étonnerait qu'elle n'y transfère pas ses propriétés. Or, si nous parvenons à un modus vivendi convenable, par exemple une

garde partagée, la proximité de Nantes et d'Angers jouera en ta faveur devant un tribunal.

Julia maniait avec un art consommé la dérision sur les sujets les plus graves. Pierre se détendit et déclama :

– Madame le Juge, mon client, époux fidèle, ne trompe sa femme qu'avec cette créature que voici, dont il ignore le sexe. Quant à ses deux suborneurs, fichés dans vos services j'en suis persuadé, ils ne peuvent s'arroger pleine et entière propriété sur une femme qui, il y a seulement trois semaines, ignorait tout des vices et savait si peu des vertus. Je vous en supplie, n'abandonnez pas une créature fragile et naïve à la perversité de monstres qui n'ont d'autre objectif, véritables succube et incube de la vie nocturne, que de sucer sa substance vitale. Je réclame donc, pour mon client, que sa femme lui soit restituée les jours pairs, ainsi que les 29 février des années bissexuelles... euh, je veux dire bissextiles, votre Honneur.

Ils partirent tous deux dans une crise de fou rire et s'embrassèrent.

– Je t'adore, dit Pierre. Sans toi, je serais réellement perdu. Mais, tout de même, je ne me ressens guère de suivre Jean-Serge dans son aventure, qui va exiger une grande disponibilité au moment où nous devons nous consacrer à « Joint Aventure ». Sinon, tes arguments sont pertinents et tout à fait recevables.

– De plus, cet investissement ne devrait guère égratigner ta pelote, conclut Julia avec un clin d'œil.

– Non, c'est vrai. Comme je te l'ai dit en partie, je me suis amusé, le jour où tu m'as vu effacer mes traces de visites, à pirater des sites de trading haute fréquence. En une nuit, j'ai amassé plusieurs millions d'euros, logés dans des banques exotiques, mais que je peux rapatrier discrètement en France.

Julia lui suggéra d'ouvrir des comptes auprès de plusieurs

banques n'appartenant pas aux mêmes groupes, mais disposant de filiales offshore.

– Je te parlais de Marie, tout à l'heure, et de ses dangereuses fréquentations. Fais attention à toi également, mon petit chéri. Ces gens-là sont experts à renifler le pognon *borderline* et s'ils ont flairé ta trace, ils ne te lâcheront pas.

– Tu m'inquiètes!

– Nous allons établir des routines de veille avec des alertes. Les intrusions, même discrètes, tu le sais, laissent des traces. Contente-toi de ta jolie pelote, ne recommence pas ce petit jeu tout de suite... voire jamais.

Les yeux rieurs de Julia s'assombrirent et Pierre en fut affecté, plus qu'il ne voulut l'admettre. Ils passèrent le reste de la journée à scénariser leur périmètre de protection, à développer des routines, à créer des IP nomades et éphémères. Au milieu de la nuit, Julia lança un premier commando sur la Toile. Elle releva des signaux hostiles, suffisamment clairs pour qu'elle ne doutât pas que des chiens suivaient leur piste. Elle se coucha sans réveiller Pierre, balançant entre la nécessité de le prévenir et l'envie de le protéger.

Chloé rentra à Paris un soir de septembre. Quand Pierre l'accueillit à l'appartement, il la trouva à la fois mûrie et plus jeune, plus féminine également. Germaine et Jérôme l'avaient déposée sur le faubourg, disait-elle, mais pressés par des rendez-vous, n'avaient pas eu le temps de monter. Ils transmettaient à Pierre leur plus vive amitié. Chloé se jeta dans les bras de son mari, comme si elle revenait de trois semaines chez une vieille tante souffrante.

– Ah! mon chéri, tu m'as tellement manqué.

Et elle était sincère. Elle fonça dans la salle de bains, prit

une douche et entraîna son mari dans la chambre (prévenu de l'arrivée de son épouse, il avait changé les draps et Julia était retournée chez elle). Chloé était encore plus belle que dans le souvenir de Pierre : était-ce son nouveau statut de femme libertine qui l'avait à ce point métamorphosée ? Elle se montra câline, experte. Pierre découvrit un « D » tatoué en haut du pubis, rasé, et Chloé n'eut pas besoin de lui en expliquer l'origine ni la signification. Elle exhiba fièrement un petit anneau qui ornait son clitoris.

– C'est dingue ! chaque fois qu'on appuie dessus, je ressens des décharges ! Mais c'est encore sensible au niveau de la perforation.

Piercée, tatouée, Chloé était devenue « lia », une femme qui avait vendu son corps, un soir de dîner mondain, pour mille euros. Elle était sortie du cadre du jeu pour habiter pleinement son personnage, et elle était heureuse.

Ils firent l'amour en levrette, pour ne pas risquer d'accrocher l'anneau du capuchon clitoridien. Puis s'allongèrent côté à côté. Pierre ne l'interrogea pas sur son séjour au Cap, et Chloé ne lui donna pas de détails. Elle se montra discrète, cependant, sur la beauté de l'arrière-pays languedocien et ne put s'empêcher de dresser un portrait flatteur, et amoureux, de Desmonia et Caliban, dont elle semblait avoir oublié que Pierre les connaissait surtout sous les noms de Germaine et Jérôme Dumont. Sa femme était heureuse, gaie, et éveillée aux rituels du plaisir féminin. Pierre éprouva de la gratitude pour ceux qui la lui avaient « enlevée » et la lui restituaient si pleine d'elle-même, mais différente et, pour une part, perdue pour lui.

Au petit déjeuner, Chloé prépara les tartines et le thé (alors que cela incombait naguère à Pierre).

– Ah ! Germaine a rendez-vous aujourd'hui avec son patron, à la banque. Le projet d'ouverture d'agence à Nantes

est acté et, en principe, c'est elle qui en prend la direction. Si c'est confirmé, elle m'embauche comme assistante.

Pierre faillit lâcher sa tartine.

– Mais...

– Oh! je t'en prie, ne t'en mêle pas! J'ai là une belle opportunité de reprendre du travail, avec une réelle perspective de carrière. De plus, ce serait un mi-temps, au pire un deux-tiers temps. Et, au départ, mon poste serait à cheval sur Paris et Nantes.

– Cela semble effectivement très attractif, répondit Pierre, qui ne voulut pas ternir leurs retrouvailles par des remarques inquiètes ou mesquines (par exemple, sur le «à cheval», car il devinait qui serait la cavalière).

– Si ça marche, je rejoindrai mon nouveau boulot rapidement... Au fait, et toi? Quoi de neuf?

Depuis son retour, la veille au soir, il n'avait été question que des vacances de Chloé, de ses amis et de son corps renouvelé. Pierre n'avait pas dit un mot, ni de Julia ni de son bref séjour au Cap – ni, bien sûr, de sa participation lamentable au gang-bang de la Baie des Cochons. Il expliqua à Chloé qu'il explorait de nouveaux champs liés à l'informatique nomade, qui serait prépondérante dans les années à venir. Il venait de déposer les statuts de sa nouvelle société: «Joint Aventure», créée avec un associé rencontré récemment, très compétent en programmation, notamment en PHP.

Chloé fut ravie à la fois que Pierre n'ait pas déprimé pendant son absence et de découvrir à nouveau l'entrepreneur réactif et fonceur.

– Je t'adore, mon mari chéri! Tu me présenteras ton mystérieux associé?

– Oh... plutôt associée, répondit le mari chéri en appuyant sur le «e».

Et ce furent de nouveaux jeux sensuels et tendres.

L'associée, Chloé en connaissait le nom, Julia, l'adresse et à peu près tout le parcours, de la formation d'informaticien aux soirées programmées par un certain «Christian», qui ressemblait furieusement à Caliban. Le jeune chauffeur de taxi, Ahmed, qui avait croisé par trois fois leur chemin (une fois, Pierre et Germaine sortant du Moon, une autre Pierre et Julia s'y rendant, une troisième «lia» allant faire la pute chez un client) et était récemment devenu son amant, avait été très efficace dans l'obtention de renseignements confidentiels. D'après ses informateurs – une constellation de cousins berbères –, Julia ne serait revenue chez elle que très récemment. Chloé en déduisit qu'elle avait partagé la vie et le lit de son mari. Elle en ressentit une pointe de jalousie, assez déplacée – elle le reconnaissait sans peine. Elle avait donné rendez-vous à Ahmed en début d'après-midi, le jour même de son retour programmé au foyer conjugal. Elle avait loué une chambre d'hôtel et, une fois les renseignements transmis, Ahmed et Chloé avaient passé l'après-midi à faire l'amour.

Chloé était tombée amoureuse de ce beau garçon rieur; elle n'en ressentait aucune culpabilité. Ahmed avait vingt-huit ans; une enfance passée dans la banlieue sordide d'une ville de province, un parcours scolaire exemplaire; grâce à une bourse, il avait décroché à vingt-quatre ans un master en management dans une école de commerce réputée. Puis les désillusions: pas de travail pour Ahmed, même si ses camarades de promotion, les Julien, Kevin et autres Thomas, occupaient tous des postes à haut niveau et à revenus attractifs. De guerre lasse, Ahmed avait accepté un stage de formation de chauffeur de taxi et pilotait les noctambules parisiens depuis trois ans.

– Mais je ne désespère pas de fonder ma propre boîte.

Il expliqua à Chloé que le monopole des taxis se lézardait ; cela constituait une opportunité pour de jeunes ambitieux. Trop chers, trop peu nombreux, les taxis relevaient de la rente de situation pour les propriétaires de licence.

– C'est l'Ancien Régime, tu vois. Avec privilège royal pour carrosses et chaises à porteur.

Ahmed aimait raconter des anecdotes piquantes sur ses passagers : les couples exhibitionnistes, dont la femme se dénudait pendant le trajet ; celles qui oubliaient leur petite culotte, ou qui laissaient une belle flaque sur la banquette arrière, qu'il lui fallait nettoyer avant de prendre en charge d'autres clients. Les couples qui baisaient, et souvent ce n'étaient pas la femme et le mari. Chloé, blottie entre ses bras, écoutait sa belle voix et rêvassait au potentiel fabuleux de l'orgasme citadin.

– Dis donc, Ahmed. Ce serait amusant de créer un service spécial pour libertins. On fournirait le pack : la prise en charge au domicile ou à l'hôtel (avec possibilité de réservation) ; l'entrée au club ou au sauna ; pour les solitaires, l'escort. Le pack de base serait facturé cent quarante euros – prise en charge, entrée au club et retour au logis ; le pack découverte – le même, mais avec deux clubs différents dans la même nuit – cent quatre-vingts ; le pack premium, avec transport, réservation hôtelière, dîner coquin, clubs sans limitation, à trois cents cinquante ; et le pack VIP, idem mais avec escort, à huit cents (option limousine américaine à mille). Bon, pour les prix, il faudra affiner, de façon à dégager une marge opérationnelle confortable.

Ahmed est scotché. Voilà l'idée ! Lui qui trimballe du fêtard toutes les nuits pour un salaire de misère – 1 500 euros, tarif de nuit –, connaît tous les circuits. Grâce à ses clients, il peut établir une typologie précise des lieux chauds de la capitale.

– Super, ton idée, Lia. Manquent les moyens...

Chloé a les yeux qui brillent :

– Et si on s’associait? J’apporte les fonds, toi tu montes le dossier. On se donne six mois. Ça te va?

– Si ça me va? tu veux rire! C’est le Paradis avec trois mille houris que tu me proposes là!

Ils s’étreignent, se caressent, baisent à nouveau. Chloé aimerait qu’il l’encule (elle y a pris goût), mais Ahmed est intimidé par la proposition et a du mal à bander.

– Ce n’est pas grave... rigole Chloé. Tu ne l’as jamais fait? (Si on lui avait posé la même question un mois avant, elle aurait répondu : non.)

– Non, ça ne me semble pas bien.

Il prend un petit air chiffonné qui le rend craquant.

– L’important, même si ça va dans le cul, il faut que ça vienne du cœur.

– Toi, tu ne mâches pas tes mots, au moins!

Ils s’embrassent.

– Mon petit Ahmed, je suis en train de tomber amoureuse de toi. Mais il faut que tu saches que je ne t’appartiendrai jamais, ni à personne d’ailleurs.

Elle compte sur ses doigts :

– J’aime Pierre, mon mari; j’aime Desmonia, ma maîtresse (dans tous les sens du terme); j’aime son compagnon, Caliban, plus comme un frère que comme un amant – bien qu’il m’encule presque quotidiennement; je vais t’aimer, parce que je ne peux pas résister à ton beau sourire et à ta bite généreuse... Donc, il faudra apprendre à me partager.

– Pas de problème, ma «sœur», j’ai les idées larges.

C’est l’heure d’aller au Faubourg. Ahmed la conduit chez elle (et non Germaine et Jérôme, qui ignorent tout de cette incartade de leur soumise).

Julia, de son côté, a repris contact avec un amant d'autrefois, un hacker professionnel qu'elle a rencontré sur un forum de geeks. Gildas, Breton cent pour cent galette, est un marrant, très cool, et redoutablement efficace pour traquer les visiteurs indésirables sur la Toile ou, inversement, pour rendre des visites à des sites sensibles. Il gagne, bien, sa vie en vendant du service « cyber-sécurité » et des formations aux entreprises sur la préservation des données. Il n'a guère besoin de prospecter, sa réputation le devance de plusieurs gigabytes. Quand un client est réticent, il fait une petite démonstration de hacking – s'arrêtant toujours à la porte inviolable... mais de l'autre côté, une fois ouverte. Gildas et Julia sont devenus amants, plus par passion commune pour le hacking que par amour l'un pour l'autre. Aussi, Julia ne cache pas à Gildas sa liaison avec Pierre, et Gildas n'en ressent pas le moindre oâctet de jalousie. Pendant que Chloé est au faubourg, Julia est chez Gildas. Ils viennent de baiser sur le lit, coincé entre deux serveurs, une sorte de sonar bricolé par Gildas, trois PC énormes et trois écrans surdimensionnés.

– Il faudra que tu emménages un jour dans un deux-pièces. Ton studio est vraiment trop petit.

– Pourquoi? C'est pratique: de mon lit, je surveille mes petits chéris; si j'avais une pièce de plus, je n'arrêteraîs pas de me lever pour vérifier un programme, connecter un appareil, écrire trois lignes de codes... Ici, au moins, j'optimise!

Ils rient et restent blottis l'un contre l'autre, les yeux fixés sur des diagrammes et des lignes de codes qui défilent à toute vitesse. Puis Julia aborde le sujet délicat:

– Pierre n'est pas seulement le mathématicien le plus doué de sa génération (un peu de pommade, ça ne fait pas de mal), c'est un informaticien très compétent. Il est seulement un peu naïf et... je ne voudrais pas que Dimitri arrive jusqu'à lui.

Le nom jette un froid. Dimitri, le cybercriminel le plus dangereux de la planète... à supposer qu'il existe vraiment, et que le nom ne recouvre pas une sorte de collectif informel. Julia explique les petites manipulations de son chéri sur le trading haute fréquence, et les «précautions» qu'il a prises pour effacer ses traces.

– Les transactions n'ont duré qu'une nuit, mais il y en a eu plus de vingt millions. Fatalement, ça a attiré l'attention de Dimitri, même si les mises étaient dérisoires; Dimitri a activé un traceur qui, pour l'instant, grignote un leurre que j'ai lancé au Liechtenstein, mais il ne va pas s'arrêter là: plus on créera d'obstacles, plus cela éveillera son intérêt. Pas tellement pour les sommes engrangées par Pierre, qui ne sont que du pipi de chat pour lui – si l'on en croit les rumeurs sur sa fortune. Tu connais sa méthode: trouver un moyen de pression sur ses victimes et les contraindre à bosser pour lui. D'après mes renseignements – s'il s'agit bien de «notre» Dimitri – un oligarque russe vient d'acquérir une escort de haut vol, que j'ai souvent fréquentée dans les soirées organisées par Christian. Mais il semblerait que ce soit un pis-aller pour le magnat, qui souhaitait incorporer à son écurie une certaine «lia», dans le civil épouse de «mon» Pierre. Tu me suis?

– Euh... j'ai un peu de mal. Pour résumer, Dimitri va: 1) revenir à la charge pour s'emparer de l'épouse; 2) poursuivre sa manœuvre d'encercllement autour de «ton» Pierre. Et apparemment, s'il a déjà la connexion lia/Pierre, c'est qu'il a identifié ce dernier comme le bricoleur haute fréquence.

– C'est ce que je crains. Lia est une «soumise» débutante que Desmonia et Caliban ont formée cet été. J'ai eu l'occasion de participer à un gang-bang dont elle était l'enjeu; je dois dire que c'est une recrue de premier choix, mais encore dans la phase baise version Bisounours. Tu vois ce que je veux dire?

– Bof, tu sais moi, les petits jeux de fessée et de ligotage, ça m'excite moins qu'une belle grosse cyber-attaque sur le site du Vatican.

Gildas a très bien compris les données du problème: il faut éloigner Dimitri de lia, donc de Pierre, et pour cela, lui donner un os à ronger plus juteux que les superprofits escomptés de la moulinette haute-fréquence. Et ça, ça l'excite un max! Avec Julia, ils passent le reste de la nuit à échafauder un leurre suffisamment crédible pour accrocher les «veilleurs» de Dimitri, ses agents scrutateurs du web. Marie, l'escort, est au centre du leurre, qui consiste à faire croire qu'elle est liée à un groupe de hackers très efficaces et sans scrupule, qui n'ont qu'un but dans la vie: démasquer Dimitri!

– Ce n'est pas trop risqué pour la fille?

– Je ne crois pas. Nous allons la mettre sous surveillance, quand même.

Pierre et Julia rentrent à l'appartement du Faubourg, après une étrange soirée chez Germaine et Jérôme, alias Desmonia et Caliban. Pierre a signé – et Julia contresigné en tant que témoin – un contrat de mise à disposition de Chloé, alias «lia» la soumise. Laquelle soumise, par la vertu de ce contrat, est purement et simplement «démariée» à Pierre et livrée à la fantaisie de ses nouveaux propriétaires. Bien entendu, rien de légal dans tout cela, mais ce n'est pas seulement un rituel de plus sur le chemin de la soumission de Chloé. L'un comme l'autre l'ont bien observée chez le «couple infernal», comme dit Pierre. Lia est vraiment heureuse de son nouveau statut et ce bonheur, qui la détache irrémédiablement de son mari, le rend heureux, lui aussi. C'est dans sa nature! Au cours de la soirée, s'il a fouetté lia – assez maladroitement, il le craint –,

il n'a pu lui faire l'amour, alors que Julia a été mise à contribution. De la sorte, Germaine et Jérôme ont signé la ligne infranchissable: d'un côté lia, leur chose; de l'autre Chloé, ex-femme de Pierre.

– On rigolait récemment sur le droit de visite, dit-il un peu amer. Mais je ne suis même pas certain de la revoir. Non que je craigne pour elle des pressions ou des menaces de leur part, mais tout simplement parce qu'elle m'a déjà oublié – et elle ne le sait probablement pas encore! Au mieux, je vais devenir un amant, qu'elle viendra voir en cachette de ses maîtres. Un peu dérisoire, tout cela...

– Ce n'est qu'un jeu, rétorque Julia. Quand elle en aura marre, elle reviendra. Et si ce n'est pas elle, les autres la foutront dehors quand ils se seront lassés. Mais là, attention à la casse!

– Je n'en veux pas spécialement à Germaine ni à Jérôme. Pour la première, j'ai été payé par une séance de cul première classe, et sacrement libérateur. Le second est un homme cultivé, à la conversation stimulante. Je sens chez lui un vrai désir amoureux pour Chloé; il la protégera, j'en suis certain. Et j'ai surpris dans les yeux de Germaine un éclair de tendresse quand Chloé lui a sauté au cou, en découvrant son – vrai – contrat de travail à la banque.

– C'est assez providentiel, dirait-on, ce contrat d'embauche – pour Germaine bien sûr. Une migration vers Angers serait opportune.

Et Julia parle de ses soupçons sur Dimitri. De Gildas, qui met au point un cyber-piège.

– Tu as laissé des traces, c'est certain. Et Dimitri t'a flairé. Pour l'instant, rien d'inquiétant; il sait probablement qui tu es, ce que tu fais. Mais il ignore ton potentiel, et c'est ce qui l'intéresse – il ne pratique ni le racket ni l'extorsion, trop

brutal pour lui. On vient de lui fournir une fille, Marie, une professionnelle. Mais il voudra accaparer lia, elle a le profil idéal pour ce genre de prédateur. Avec Gildas, nous avons construit autour de Marie une fiction mathématique (ça, ça le fera kiffer, comme dit Gildas), sur la base de la translation d'un carré naturel d'ordre trois en carré magique. C'est Gildas qui a eu l'idée; et j'imagine que je n'ai pas besoin de te faire un dessin pour que tu comprennes. Les chiffres du carré naturel (de 1 à 9) se réordonnent en pivotant symétriquement pour constituer le carré magique. Nous avons attribué à chaque chiffre une personne de l'entourage de Marie pour construire un roman que l'on espère suffisamment crédible pour Dimitri. C'est Gildas qui a identifié chaque personne, les liens qu'elles ont tissés entre elles et avec Marie, l'appât central. C'est tellement sophistiqué que Dimitri va mordre à l'hameçon, alors qu'un autre aurait haussé les épaules.

– Un vrai roman d'espionnage!

– Tu ne crois pas si bien dire: avant de devenir businessman, Dimitri aurait été officier du KGB; un des personnages n'est autre qu'un de ses anciens agents dormants. C'est le hasard qui nous a fait le découvrir, et c'est ce qui a déclenché le plan d'attaque. Enfin, si Dimitri existe vraiment. Certains pensent que, comme Nicolas Bourbaki, ce nom recouvre une sorte de société informelle, celle-ci de cybercriminels. Notre objectif est double: démasquer Dimitri, s'il existe, et te mettre hors de sa portée.

Julia l'embrasse tendrement. Ils se couchent, épuisés.

Le lendemain, Pierre appelle Jean-Serge, l'architecte. Il lui transmet son accord de principe pour l'achat de la maison angevine. Et question délais? Jean-Serge lui avoue, tout de

go, que les travaux avaient commencé bien avant qu'il ne leur parle de son « projet » qui n'en était donc plus un ! Les deux « boîtes » en béton sont construites. Reste l'aménagement intérieur à définir et la distribution des pièces.

– Tu es gonflé ! s'écrie Pierre. Tu ne savais pas que j'allais dire oui.

– En fait, j'ai vendu mon appartement de la rue Galande l'an dernier ; je l'occupe toujours, mais comme locataire. C'est ainsi que j'ai financé le début des travaux. J'avoue que je suis un peu sec mais, si tu t'engages, je devrais pouvoir achever rapidement, disons quatre mois.

Julia et Pierre partirent le lendemain pour Angers. Jean-Serge, rayonnant, vint les chercher à la gare. Et les emmena sur-le-champ à leur nouvelle maison.

– Hum, t'emballer pas trop quand même. On ne se décidera que sur place.

– Là, je n'ai aucune inquiétude !

– Et nous achetons à parts égales, Julia et moi. Il faut donc que nous formions une SCI.

– Pas de problème ! Ça peut se régler en trois mois maxi. Je connais un bon avocat fiscaliste et un notaire. Ils vont préparer cela aux petits oignons.

Après avoir longé une zone d'entrepôts et de grossistes assez triste, Jean-Serge les conduisit par des petites rues bordées de hauts murs de schiste jusqu'à une sorte de belvédère qui dominait la Maine, et en contrebas duquel on pouvait voir un important chantier.

– D'ici, on comprend mieux l'articulation. Nous descendrons tout à l'heure.

La vue était en effet dégagée, vers l'amont jusqu'à la

confluence de la Mayenne et de la Sarthe – la pointe que l'on voyait s'appelait l'île Saint-Aubin. Vers l'aval, après la cathédrale et l'imposant château, on devinait une rangée d'arbres et des coteaux : la Loire. En face, le vieux quartier populaire d'Angers, la Doutre, sur la gauche ; à droite, un lycée au design prétentieux.

On redescendit par un autre réseau de ruelles aux noms évocateurs de légendes bretonnes : les Lutins, les Farfadets, les Korrigans, bordées de maisons années trente, dont une avec une belle façade de mosaïque.

– Sympa, le quartier, non ?

– Très, ça a l'air calme...

On était très loin de l'agitation permanente du faubourg Saint-Antoine !

Ils arrivèrent devant leur future maison. Imposant jeu de construction, mais suffisamment intégré au voisinage pour ne pas créer de verrue visuelle. Effectivement, le bâtiment était très avancé. Non seulement les deux boîtes en béton étaient achevées, mais le cloisonnement de l'étage supérieur était en cours. Ainsi que les façades en mélèze brut.

– À ce stade, on peut modifier l'implantation des cloisons, ce n'est pas un problème.

Plans en main, Julia et Pierre parcoururent les deux blocs, rectifièrent quelques séparations, notamment dans la partie bureau du rez-de-chaussée, conçue comme un open space, alors que Pierre préférait s'isoler. Julia attirait les regards des ouvriers du chantier. Certains lui souriaient franchement. Jean-Serge paniqua.

– Julia, tu vas me créer l'incendie, si tu marches comme ça.

– Je marche comment ?

– Eh bien... tu tortilles tellement du cul, si je puis me permettre, que c'est une véritable invite.

– Et pourquoi pas? Ils sont plutôt mignons costauds, ces garçons. J'adore frotter mon épiderme à la sueur des travailleurs.

Jean-Serge devint rouge pivoine. Il poussa ses futurs clients dans un recoin tranquille, à l'étage.

– Alors? Verdict?

Pierre et Julia se concertèrent d'un regard.

– C'est OK. On prend. Mais on emménage dans quatre mois au plus tard.

– Et Chloé? demanda Jean-Serge.

– Chloé n'est pas concernée par cette acquisition. Elle a d'autres projets sur Nantes.

– OK ok, pas de souci. Quatre mois, c'est parfait pour moi.

Ils dînèrent dans un bon restaurant, sur le quai de la Maine en rive droite. Jean-Serge exultait. « Sa » maison, il allait enfin pouvoir la mener jusqu'au bout. Et pour des amis, de surcroît! Ils arrêtaient le prix, en l'état, à 450 000 euros. Selon Jean-Serge, il fallait prévoir entre 250 000 et 300 000 pour les finitions, ce qui ferait un budget total de 700 à 750 000.

– Ça fait cher, mais vous aurez 300 mètres carrés de plancher pour ce prix. À Paris, ce serait 80!

De retour à Paris, Pierre prit contact avec Madame Dumont, sa banquière. Et l'informa du projet d'acquisition, à Angers, de la maison construite par Jean-Serge.

– Tiens! Intéressant, ça? Et pourquoi Angers, Pierre?

– C'est une opportunité immobilière dans une ville dynamique, ouverte aux technologies de l'information, où nous pourrions tisser des réseaux professionnels enrichissants.

– C'est amusant tout de même. Je serai à Nantes dans

quelques mois, pour diriger notre nouvelle agence. D'ailleurs, votre femme, que je viens d'embaucher, sera mon assistante. Cela nous donnera l'occasion de nous voir, lors de rendez-vous professionnels. Après tout, Angers n'est qu'à trois quarts d'heure de Nantes. Jérôme serait ravi de surcroît de poursuivre des discussions qui le comblent.

Ils se mirent d'accord sur le montant de l'emprunt, qui correspondait à peu près à la moitié du coût total, achat et finition. Pendant l'entretien, Germaine avait joué la séductrice, dévoilant un sein, faisant respirer une bouffée de son parfum entêtant, dégageant une jambe somptueusement gainée. Au moment de sortir du bureau, Pierre poussa un gros soupir :

– Vous saluerez Chloé de ma part... Elle a bien de la chance de travailler avec vous.

En quittant la banque, il se sentit misérable. Et bien décidé à se venger, pas tant de la perte de Chloé que du triomphe insolent de sa nouvelle Maîtresse. De retour à l'appartement, il en toucha deux mots à Julia.

– J'ai peut-être une piste. Comme toutes les escorts, Germaine/Desmonia doit gérer de gros paquets de billets. Elle a sans doute mis au point un petit circuit de blanchiment qui redonne de la respectabilité au « pain des fesses ». Avec Gildas, nous trouverons, mais ça prendra du temps.

– Hum... Voilà qui me semble très moral : restituer au mari floué l'argent gagné avec le cul de sa femme...

– Et le sien aussi, car Germaine ne se contente pas de faire bosser les autres, elle aime mettre la main à la pâte !

Et Julia de poser la sienne sur le pantalon de Pierre.

Tandis que Pierre et Julia visitaient leur future maison angevine, Germaine et Chloé prenaient le train pour une mission de reconnaissance nantaise. Dans le TGV, en première classe, elles partagèrent leur compartiment avec un communicant plutôt rigolo et bel homme, qui travaillait sur le programme « île de Nantes », réhabilitation de l'emprise des anciens Chantiers de l'Atlantique. Il connaissait bien la ville et, quand il apprit que Germaine allait diriger une future agence de banque privée, il lui demanda si l'implantation était déjà fixée.

– Nous avons des pistes, et notre séjour nantais a pour but, entre autres, d'en sélectionner deux ou trois pour les soumettre à la direction nationale...

– Dans le réaménagement en cours, il y a des espaces tertiaires très bien placés, avec parkings clientèle – à Nantes, c'est une vraie galère de se garer.

Armand sortit une plaquette de sa serviette, présentant les projets en cours, certains en phase de finalisation. Il s'installa entre Germaine et Chloé pour plus de commodité.

– Voilà un secteur qui me semble stratégique, près d'un futur arrêt de tramway, et déjà suffisamment avancé pour que vos clients n'aient pas l'impression d'arriver à Beyrouth (il prononça : biroute).

Germaine se pencha sur la plaquette, Chloé s'inclina. Armand resta stoïque, coincé entre ces deux belles plantes bancaires à taux de rendement élevé. Mais le train arrivait en gare.

– Hum, nous pourrions dîner tous les trois pour en parler ?
À la Cigale, 20 heures ?

Germaine accepta. On échangea les numéros de téléphone.

La journée passa vite. De rendez-vous d'agences immobilières en balades découvertes de la ville. Deux sites furent retenus : un plateau de 80 m² dans un immeuble du boule-

vard Guist'hau; un autre, de 75 m², cours des Cinquante-Otages, près de la tour Bretagne. Les deux étaient proposés nus, donc on pouvait cloisonner librement. Celui du boulevard Guist'hau était loué avec un studio indépendant juste au-dessus du plateau, au deuxième étage. Ce qui pouvait constituer un atout : pièce d'archive et/ou pied-à-terre. Puis ce fut l'heure du rendez-vous avec Armand. Germaine s'habilla banquière stricte, mais décolletée; Chloé portait un collier de chienne sous un foulard de soie griffé Wolff et Descourtis; une jupe très courte, sans culotte et un chemisier très ouvert, sans soutien-gorge. Le contraste mettait en valeur les deux femmes : la patronne un peu sévère et son assistante délurée, en goguette nantaise.

Armand les accueillit à l'entrée du restaurant de la place Graslin, célèbre pour son décor, mais à la cuisine assez peu inventive. Les deux femmes furent conquises par l'ambiance, très vieille France. Armand – qui avait failli s'étrangler en découvrant la tenue de Chloé/lia – l'installa à son côté sur la banquette, et Germaine en face.

– Alors, cette mission nantaise ?

– Très fructueuse. Outre votre proposition, nous avons sélectionné deux sites d'implantation assez centraux, chacun avec deux places de parking réservées.

Armand concéda que les deux plateaux retenus étaient bien situés. Puis il parla de lui, en termes flatteurs, et de son métier de communicant pour lequel il nourrissait une passion sincère. À l'entendre, il s'agissait d'un véritable apostolat, et il n'était pas loin de prodiguer la bonne parole *gratis pro Deo*.

– Tout de même, ironisa Germaine, vous ne semblez pas vivre dans la misère.

– Ne vous fiez pas aux apparences ! C'est un costume de scène ; je dois respirer la prospérité pour inspirer confiance à

mes clients. Si je m'habillais en jeans troués et chemise made in Manille, je ne pourrais pas travailler. Ce qu'apprécient les fonctionnaires ou les élus territoriaux, qui constituent l'essentiel de mon fonds de commerce, c'est de vivre la richesse chez les autres; ils ignorent qu'ils gagnent, pour la plupart, mieux leur vie que moi! Donc, je les invite dans des restos haut de gamme; quand je viens en voiture, c'est en Jaguar – un modèle ancien que j'ai eu pour rien; et je leur parle de mon récent séjour à Cuba ou à Djerba, des lieux qui les font rêver mais que je ne fréquente que par Club Méditerranée interposé. Et si je proposais à mes clients une soirée en compagnie de deux ravissantes banquières parisiennes, je toucherais le jackpot!

Germaine et Armand rirent (lia, c'était la consigne, était muette). Puis Germaine, qui ne déteste pas les coups de griffe – quand c'est elle qui les donne –, raconta une petite histoire :

– Ça se passe l'été, sur un alpage. Un touriste propose à un berger de lui dire le nombre exact des bêtes de son troupeau – en échange, le berger lui laissera choisir une bête. Le berger accepte, sans inquiétude. Le touriste dit: «1 027». Et c'est exact! Il choisit sa bête et s'éloigne. Le berger, encore sonné, le rappelle: «Et si je vous dis votre métier, vous me rendez ma bête?» Le touriste, certain que le berger ne peut deviner, accepte. «Vous êtes communicant!» «Ah! c'est exact, comment avez-vous deviné?» «C'est simple: vous me proposez un service dont je n'ai pas besoin, vous me fournissez une information que je connais déjà... et maintenant, rendez-moi mon chien!»

Armand se tape sur les cuisses de rigolade (il en profite pour tâter celle de lia).

– Elle est excellente... Mais on pourrait sûrement en trouver une version pour banquière?

Petit clin d'œil à Germaine. lia a entrouvert ses cuisses, presque instinctivement. Germaine fait tomber sa serviette et voit la main d'Armand remonter vers le coquillage de sa soumise. Elle se déchausse et pose son pied sur celui du fringant communicant.

– Oui, nous avons l'un et l'autre des métiers de prédation (on est entre nous, inutile de se raconter des fadaïses). Pour ma part, j'aime le pouvoir de l'argent; vous, c'est le pouvoir des mots, qui fascine vos « victimes ». Je vous choque? Allons, mon cher Armand! La différence entre vous et moi, c'est que le fait d'être cynique ne m'empêche pas de dormir, ni de travailler. Alors que vous, pour rendre crédibles vos boniments, il faut bien que vous y croyiez un peu vous-même, non? C'est le b.a-ba des religions, dont vous êtes un moderne surgeon.

Armand ne sait plus où se mettre: le pied de Germaine est remonté sur son sexe; il bande. Sa main est dans la culotte (absente) de Chloé, qui reste imperturbable et muette.

– Cela dit, organiser des soirées privées pour cadres territoriaux surmenés entre dans mes compétences – non de banquière, mais d'escort, mon second métier, que je pratique avec lia, ici présente, et accessoirement mon objet.

On apporte le dessert, des îles (de Nantes) flottantes. Armand balbutie:

– Euh... Je disais ça pour nourrir la conversation.

– Cher Armand! La conversation ne nourrit guère deux pauvres femmes obligées de vendre leurs corps pour survivre. Pensez que, sans lia, un vrai trésor par parenthèse, nous serions à la rue, car la banque ne paie plus.

Et Germaine de partir d'un rire assez lubrique. Les serveurs commencent à lorgner cette table aux créatures socialement indiscernables: des putes? des femmes du monde qui se la jouent émancipées?

- Si nous allions poursuivre la soirée dans un bar jazzy?
- Excellente idée! Je vous laisse régler l'addition, n'est-ce pas?
- Évidemment! Je ne suis pas un mufle! fait semblant de s'offusquer Armand-au-grand-cœur.

Le bar jazzy, le Café de l'Île, près de l'île Versailles, est cool. Germaine et lia sont captivées par Armand, fin connaisseur de jazz, et qui sait communiquer (dans le bon sens du terme) sa passion pour la musique. Le barman-DJ met «Para los Amigos» de Gato Barbieri. Armand invite lia à danser, puis Germaine. Très bon danseur, en plus, l'Armand, une bonne pioche. Mais c'est l'heure où les carrosses se transforment en citrouilles et les Germaine en Desmonia. Pendant qu'Armand est au comptoir à pianoter sur l'appareil à cartes bancaires, elle retire le carré de soie et accroche la laisse au collier de lia. Les deux femmes se dirigent vers la porte, où Armand – qui n'a rien vu de la manœuvre – les rejoint. Desmonia tend la laisse au communicant.

- Tenez, je vous la prête pour la nuit. Je suis fatiguée et j'ai envie de dormir. Prenez-en soin. Vous me la rendrez demain matin, à l'hôtel, n'est-ce pas?

Quelques jours plus tard, Chloé entra dans l'appartement du Faubourg. C'était le jour de garde du «petit mari», et elle se réjouissait de ces retrouvailles conjugales: Pierre lui manquait et la perspective de revoir Julia était un plus. Grosse déception! Personne au logis, un petit mot sur la table: «Sommes désolés, mais voyage à Angers pour imprévus de construction. Ton dîner est au frigo, c'est Julia qui l'a préparé. Bises tendres. Signé: Pierre (et Julia).»

Chloé est frustrée de sa soirée familiale. Et elle ne souhaite pas rester seule à l'appartement (chez elle!). Elle téléphone à Ahmed :

- Ahmed, je présume que tu bosses ce soir?
- Oui, ma reine, hélas! si c'est pour passer la nuit avec toi.
- Eh bien, viens quand même. Je te paie ta nuit de travail.

Et puis, nous devons discuter business. As-tu avancé sur le montage de notre future société?

- J'arrrriiiiiivvvvvveeeeeeeeeee!

Une heure plus tard, Ahmed sonne à la porte de l'appartement. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, comme deux amants qui ne se sont pas vus depuis deux ans. Chloé a préparé le repas, avec la base « Julia » complétée par une expédition chez un traiteur.

- Mon petit Ahmed, avant de passer dans la chambre, nous devons faire le point sur nos projets d'avenir.

Ahmed sort un volumineux dossier.

- Tout y est: capital initial, fonds de roulement, charges, retour sur investissement... Un cousin graphiste a même fait un logo. Reste à trouver un nom.

Chloé épluche les comptes prévisionnels. Trois hypothèses, une basse, une moyenne et une haute. Un seul salaire, celui d'Ahmed. Une limousine haut de gamme, mais en leasing - donc dans la colonne charges. La société sera domiciliée à Argenteuil, dans la boutique d'un cousin, qui accepte de faire la boîte aux lettres contre une ou deux sorties par an. « Sans sa femme », se marre Ahmed. Le projet est viable sur la base de trois packs « découverte » par jour sur trois cents jours, formule qui sera systématiquement mise en avant. 200 euros, pour couple ou homme seul. Ce qui permettra de dégager un salaire net pour Ahmed de 2 500 euros. Et de prévoir, la deuxième année, l'embauche d'un autre chauffeur.

– J'en ai parlé à Karim, un collègue qui tourne la nuit, comme moi. Il est partant.

– Ton business plan est nickel, mon chéri. Tu n'as pas sous-estimé les charges ni exagéré sur le salaire. Il faudrait, à terme, tourner à trois ou quatre véhicules – dont un genre Chrysler 300 C, les ploucs en raffolent. Quand est-ce qu'on se lance?

– J'ai préparé les statuts. On peut démarrer avec un capital minimum, par exemple 20 000 euros. Ma famille investit la moitié, et toi l'autre?

– OK pour moi. Fais voir les statuts...

Chloé lit consciencieusement tous les alinéas. Pas d'entourloupe. Ahmed sera gérant salarié, avec 10 % des parts. Chloé aura 50 %, donc à égalité avec Ahmed et sa famille.

– Reste à trouver un nom et un pitch. Que dirais-tu de « Escort Drive, la limousine de vos plaisirs »?

– Ouah! super, avec le logo du cousin, ça sera à la fois très explicite et class.

– Fais voir ce fameux logo!

Ahmed montre une série de planches. Une limousine de luxe avec une silhouette féminine allongée sur le capot. Très épuré. Avec déclinaison du logo en quadri, bichromie, niveaux de gris et noir et blanc. Chaque version est proposée en plusieurs tailles; la noir et blanc du timbre-poste à l'A3. Chloé n'a pas d'objection; ça tient la route!

– Il faut penser au lancement. Ce serait bien d'imprimer des flyers rapidement, que tu pourrais laisser aux clients de ton taxi qui font les boîtes cul. On pourrait fixer le lancement de la société... dans deux mois? Ça te laisse le temps de démissionner (ou de négocier ton départ). Qu'en dis-tu?

– C'est exactement ce que j'allais te proposer!

Il est deux heures du matin quand ils vont se coucher.

Ahmed est un peu gêné d'entrer dans le lit conjugal. Mais Chloé le rassure :

– Tu sais, Pierre n'est pas jaloux et Julia vit ici, avec lui. Ce soir, comme ils sont absents, j'ai le droit d'inviter qui je veux, non ?

Ils s'allongent, nus, s'enlacent, se dévorent. Il la prend avec tendresse, puis la caresse, la masse. Elle le chevauche, sent avec bonheur la belle queue de son amant aller en elle, ajustée, précise et pleine de promesses. Ils jouissent, plusieurs fois. Puis se désenlacent.

– Chloé, je t'aime... chuchote Ahmed.

– Moi aussi, mon chéri. Tu es tendre, joyeux, plein d'esprit. Marrant, beau gosse, futé, intelligent, Beur... Que des qualités !

– Vous me comblez, ma reine... soupire le jeune homme.

Chloé se positionne en levrette. Elle guide la queue d'Ahmed vers son petit trou.

– Encule-moi, mon chéri. J'en ai envie.

Il hésite, a peur de blesser peut-être. Son gland est à l'orée. Chloé y met la main et s'empale d'un coup, tout en massant les bourses. Ahmed commence à bouger, très lentement. Il regarde sa queue aller et venir dans les fronces et ces jolies fesses qui se tortillent. Une damnation. Il les claque. Il éjacule rapidement. Chloé le retient en elle, tandis qu'il halète des mots d'amour en arabe dans son cou.

– Si tu savais comme c'est bon de faire l'amour quand on aime, soupire Chloé.

Puis elle ajoute, après réflexion :

– C'est bon aussi quand on le fait pour le fric !

Au matin, Ahmed prépare le petit déjeuner et l'apporte au lit. Il réveille Chloé d'un baiser. Elle sourit à son nouvel amour, si beau, si prévenant.

- Ahmed, tu es un ange...
- Et toi une déesse.

Après le petit déjeuner, ils rediscutent de points de détail, du calendrier. Au moment de se séparer, Ahmed regarde Chloé dans le fond des yeux :

– Méfie-toi de Marc, c'est un homme dangereux. Il tabasse les filles qui lui résistent.

Marc est le propriétaire d'un club, le Sheitana, où lia a commencé à travailler comme masseuse deux jours avant, à l'instigation de Desmonia. Ahmed les a pris en taxi à l'hôtel où Marc et lia avaient passé une partie de la soirée. Chloé a un pincement au cœur à l'évocation du mâle alpha. Elle revit la puissance de l'orgasme, la chair en fusion. Dangereux, certainement, comme tous les dominants. Et c'est justement ce qu'elle aime !

- C'est un des hommes de l'ombre qu'emploie Dimitri...

- Dimitri ?
- Une légende de la nuit. Une sorte d'Argus avec des yeux partout. Un génie du mal... Tu en entendas sûrement parler. Évite-le si tu peux.

Gildas, le geek copain de Julia, a désossé la filière de blanchiment de Desmonia, à partir des quelques infos transmises par l'ordi piraté de Julien (le fils de Mado, banquier international et porteur de valises de billets). Pierre connaît maintenant les banques offshore, les comptes luxembourgeois ; il peut consulter les relevés et opérer des retraits ou des virements.

– Qu'est-ce que l'on fait? On purge? demande Gildas.

Pierre sourit.

– Non, ce serait une déclaration de guerre... prématurée! On enrichit, au contraire. 10 000 euros. Avec un commentaire: «Pour l'entretien de lia.» Comme cela, Germaine n'aura aucun doute sur ma capacité à contrôler ses comptes – et le message est clair: occupe-toi bien de Chloé, sinon j'attaque.

– Bonne idée! Et là, ce compte, ce ne serait pas celui de lia, justement?

Julia pointe le doigt sur un compte associé à celui de Desmonia, dont l'ouverture remonte à trois semaines, et sur lequel figure déjà la coquette somme de 19 850 euros.

Gildas prend un air embarrassé. Il s'adresse à Pierre:

– Dimitri nous piste de près. Il surveille aussi les comptes luxembourgeois alimentés par le fils de Mado. J'ai trouvé des traces, fugaces mais signées.

– Nous partons demain à Angers. Nous en reparlerons à notre retour... Et Marie? la fille?

– Elle est activée. Nous avons mis une puce dans son godemiché préféré. Indétectable!

Julia se marre.

– Et ce fut un plaisir que de l'y introduire.

Il ne précise pas si l'introduction concerne la puce ou le godemiché.

Chloé, Germaine et Jérôme furent du voyage: comme ils devaient aller à Nantes, ils proposèrent de déposer Julia et Pierre à Angers. Dans la voiture, Chloé à l'arrière, entre Julia et Pierre, se blottit contre son mari, heureuse de retrouver quelques instants de certitude amoureuse. Jérôme parle de la conjecture ABC, une des théories mathématiques en vogue,

qui touche à la décomposition des nombres en facteurs premiers.

– C'est fascinant. J'ignorais qu'il existât des nombres « puissants », voire « très puissants ». Finalement, les mathématiciens sont restés au stade pythagoricien, où les nombres sont des entités aussi réelles que les plantes, les objets ou les dieux. Ils ont juste sophistiqué les opérables, mais la croyance en un monde abstrait autonome demeure.

– C'est là une vision intéressante, répond Pierre tout en caressant les cheveux de Chloé. Et les ordinateurs seraient les médiateurs entre le monde supranaturel des équations et le monde infranaturel des atomes et des molécules. Entre les deux, la frontière, nécessairement floue : les quantas.

Chloé se blottit plus fort. La main de Julia est posée sur sa cuisse, non par possession mais par protection. C'est un signe amical : Chloé peut compter sur Julia comme sur Pierre. Une vague de bonheur la submerge. Elle aimerait pouvoir dire : « On rentre à la maison. » Mais elle ne le fera pas : son appétit la porte vers les profondeurs et d'autres histoires sont en marche, qu'elle souhaite habiter.

À Angers, Pierre propose aux « Nantais » de visiter la maison en cours d'aménagement. Jean-Serge est flatté de l'intérêt de Germaine et de Jérôme, séduits par son œuvre. Pierre fait visiter le rez-de-chaussée pendant que Jean-Serge se rend à une réunion de chantier.

– Ici, les futurs bureaux de « Joint Aventure », notre société informatique. Open space, bien sûr ; sauf le bureau du boss. Six ou huit personnes pourront y travailler.

À l'étage :

– Le module cuisine, salle à manger salon – environ 60 m². Ici, une première chambre avec salle de bains ; là, une deuxième – elles peuvent communiquer entre elles.

– Je m'installe où? demande Chloé.

Pierre et Julia se regardent, embarrassés.

– Nous n'avons pas encore défini la distribution des pièces. Tu n'as qu'à choisir! Ou bien, on décidera à chaque fois...

– Et si je veux revenir définitivement?

Un silence. Le visage de Germaine se ferme. Son regard s'embue.

– Petite sottise! Si tu veux redevenir bonniche...

– Oh la! la coupe Jérôme en riant. Le vilain mot, ma chérie. Lia n'est pas plus une bonniche qu'une esclave: c'est une femme, qui vit et vibre à cent pour cent sa liberté... et les contraintes qu'elle a choisies. Elle peut tout arrêter. Elle n'a qu'un mot à dire, tu le sais. C'est notre règle.

Germaine est au bord des larmes. Chloé se précipite vers elle, la prend dans ses bras, la baise aux lèvres avec amour.

– Ma Maîtresse adorée. Jamais je ne vous quitterai. Mais il y a trop d'amour en moi, pour vous, pour Pierre, pour Julia...

– Pour Ahmed, aussi, complète Jérôme. Le Roméo de notre Juliette/lia.

La situation devient embarrassante, d'autant que Jean-Serge, qui revient, ne saisit rien de l'imbroglio sentimental.

– Nous avons un souci, dit-il. Après le dépôt du permis de construire, quelqu'un – un voisin sans doute – a émis une réserve sur la construction, son intégration architecturale dans le paysage urbain. Cette réserve a été déposée dix minutes avant la fin du délai d'opposition. Pour des raisons qui nous sont étrangères, elle a été « oubliée » et j'ai commencé la construction en toute bonne foi, le délai étant prescrit. La mairie veut revenir sur le permis, prétendant que j'ai anticipé sur la fin de ce délai. En fait, le responsable du service cherche à se couvrir, et le requérant a l'air d'un teigneux, le genre qui ne vit que pour créer des em... aux autres.

- En clair? demande Pierre, troublé.
- Soit nous arrêtons les travaux, le temps de prouver notre bonne foi; soit nous poursuivons, arguant que nous n'avons pas reçu la contestation dans les délais légaux... Au risque d'un procès qui, si on le perd, peut nous contraindre à la destruction.
- Quoi?!
- Oh... C'est un risque faible... D'habitude, il y a arrangement entre les parties. Avec dédommagement si le plaignant réussit à convaincre la commission de conciliation que la nouvelle construction provoque une gêne ou une dévaluation de son propre bien... Il faudrait d'abord identifier cet emmerdeur... Mais la mairie traîne des pieds pour nous transmettre ses coordonnées.

Julia sourit.

– Voilà un petit boulot facile pour notre ami Gildas. Je vais noter le numéro du permis de construire et nous saurons bientôt tout de notre plaisant voisin : ses revenus, ses goûts, sa famille, ses petites cachotteries éventuelles. Donnez-moi une heure et c'est plié!

– Pendant ce temps-là, si nous allions nous promener dans le quartier? propose Jean-Serge, à demi soulagé.

Germaine, migraineuse, décide de rester. Julia, qui a transmis les consignes à Gildas par téléphone, se joint au groupe de flâneurs.

– C'est un quartier très intéressant par son homogénéité – et sa diversité – architecturale. Dans les années trente, on pouvait s'autoriser des fantaisies (admirez cette façade en mosaïque) sans craindre l'intervention d'une commission, d'un service public ou une obscure réglementation européenne, prise pour servir les intérêts d'un lobby encore plus obscur. Aujourd'hui, c'est un vrai marathon, à part pour

les maisons produites à la chaîne et dont les lotissements « mitent » le territoire. Leurs promoteurs obtiennent généralement les permis en quelques semaines quand il faut souvent deux ou trois ans pour les projets d'architecte.

Jean-Serge est très remonté.

– On passe plus de temps à réviser des permis de construire pour les faire coller à des réglementations idiotes qu'à réfléchir au bien-être des futurs habitants. Le fils d'un ami, qui construisait une maison en paille dans une vallée de montagne, a dû affronter les Monuments historiques (c'est les pires!) parce que son implantation se trouvait dans un rayon de cinq cents mètres d'une chapelle – laquelle chapelle était masquée par une bosse de terrain, et donc sa maison invisible de la chapelle! De nos jours, un dossier nourrit au moins cinq fonctionnaires.

Jérôme rigole:

– C'est ce que disait Clemenceau – avant de devenir homme d'État: « En France on sème des impôts, on récolte des fonctionnaires. » Après tout, que deviendraient nos jeunes diplômés si l'administration ne produisait plus de règles utiles à leur emploi du temps? Des chômeurs en plus, qu'il faudrait nourrir, quantifier, accompagner... Cela reviendrait encore plus cher à la société!

Chloé a passé un bras autour de Pierre et appuie sa tête contre son épaule.

– Toujours l'amour du paradoxe, ce cher Jérôme. On peut aussi imaginer un monde débordant de producteurs culturels – artistes, écrivains... – qui n'ont plus besoin d'autre public que leur propre miroir – Internet. Les éditeurs, les galeristes, les critiques disparaîtront, le miroir n'ayant que faire d'intermédiaires aussi coûteux qu'inutiles.

– Touché... Pierre, votre épouse est devenue aussi sublime

qu'impertinente. D'autant plus sublime qu'impertinente. Elle résout de la plus magnifique manière la contradiction du maître et de l'esclave – voyez dans quel état elle a mis notre pauvre Desmonia, qui est censée la dominer. En fait, le nombre « très puissant » de notre équation ABC (Chloé/Pierre/Germaine), c'est lia et cette conjecture n'est pas près de trouver sa solution...

Par une montée assez prononcée, ils débouchent sur l'emprise de l'ancienne caserne Desjardins. Un ensemble de constructions plutôt réussies a remplacé les austères bâtiments début xx^e, mais les pavillons de garde, en brique, ont été conservés, ainsi que la grille d'entrée. Jean-Serge, qui a participé à la consultation sur le projet, en décrit les grandes lignes. Il regrette que la municipalité n'ait pas été plus loin dans l'exemplarité de l'éco-construction.

– On aurait pu faire ici l'équivalent du quartier Vauban de Fribourg. Mais les élus, trop timorés, se sont arrêtés à mi-chemin de la véritable innovation. On a badigeonné le projet avec de beaux labels: HCE, éco-quartier, démocratie locale. En fait, les décisions sont prises loin des habitants actuels ou futurs et on a peu poussé les critères de construction et de gestion urbaine. Mais, somme toute, le résultat n'est pas si mal.

Quand ils reviennent à la maison, Julia reçoit un appel de Gildas.

– Je pense que nous n'aurons plus de souci avec notre charmant voisin – un ancien inspecteur des finances, connu du temps de son activité comme un champion du redressement fiscal et qui, une fois la retraite prise, s'ennuyait de ne pouvoir persécuter son prochain. Malheureusement pour lui, Gildas a découvert quelques failles dans son bel édifice personnel... et je serais bien surpris qu'il maintienne ses poursuites.

Jean-Serge est radieux.

– Décidément, il vaut mieux être du bon côté de la face cachée d'Internet. Ton ami Gildas semble un adversaire redoutable!

Jérôme, rêveur :

– Très intéressante figure de style, votre « bon côté de la face cachée »... J'imagine qu'il existe un mauvais côté de la face visible.

Germaine propose de passer la soirée à Angers, « en famille ». Elle souhaite tester un restaurant argentin dont on lui a dit le plus grand bien. Jean-Serge connaît.

– Ambiance sympa et nourriture excellente, ça me va!

Le restaurant est situé en plein centre-ville. Il est tenu par une dynamique Franco-Argentine qui installe ses clients dans la salle du fond. Elle regarde Julia d'un œil à la fois admiratif et complice. Chloé, qui ressent des picotements sur ses nouveaux piercings aux seins, descend aux toilettes pour passer un baume apaisant. Julia l'accompagne.

– Oh! ma chérie! On t'a encore trouée?

Chloé raconte la soirée dans le château perdu, le maître des échiquiers, la séance dans les caves, la roue. Elle est heureuse d'en parler, elle évoque la partie d'échecs à l'aveugle avec Dimitri... Les instants d'amour avec Marie.

– Dimitri, Marie!

Julia est bouleversée.

– Mais il ne m'est rien arrivé, je t'assure. Dimitri a juste mentionné que Marie était son appât, pour une proie indiscernable. Qu'elle vivait dans une cage de verre; il m'a proposé de prendre sa place...

– Il l'a retournée... C'était prévisible. Marie est « notre » appât pour piéger Dimitri, un ancien du KGB reconverti dans

la vente de renseignement. C'est un homme très dangereux, terriblement rusé.

– On m'a déjà avertie. J'ai le sentiment qu'il joue avec moi, mais je n'arrive pas à me sentir en danger.

– Nous allons modifier notre stratégie.

Julia dépose un baiser sur chaque téton.

– Ils seront magnifiques quand tu les orneras de *nipple shields*. On remonte?

Dans la salle, Germaine parle de Mado, sa cliente/copine escort.

– Je vous ai dit que Mado s'était révélée à la mort de son mari, le riche banquier âgé. Elle ignorait que le cher disparu avait mené une existence libertine et qu'il dissimulait ses escapades sentimentales en voyages d'affaires. Elle ignorait surtout que je devais ma carrière à ce cher homme, qui m'avait repérée dans le pool des petites sténodactylos. Je lui devins rapidement indispensable et gravis ainsi les échelons autant par ma connaissance approfondie des dossiers que par mes heures supplémentaires nocturnes. C'est lui qui me fit connaître les joies du BDSM, un monde où il officiait sous le pseudo du Grand Tentateur – tout un programme! Alban, mon patron actuel, était son bras droit à la banque – il officiait également dans les cérémonies nocturnes en assistant du Maître. À l'époque, nous étions à la fin des années quatre-vingt, on parlait beaucoup du «Maître anonyme», une sorte de légende underground, qui revêtait parfois le masque de la Mort rouge d'Edgar Poe, parfois celui du dispensateur des plaisirs ultimes... Protéiforme, nul ne l'avait rencontré, mais chacun connaissait quelqu'un qui...

On apporte les empanadas. Jérôme s'écrie :

– Hum, ces petits chaussons sont très appétissants. Mais continue, ma chérie. J'adore cette anecdote.

– Édouard – mon patron – m’emmène à une soirée un peu spéciale, dans un château perdu. Nous y parvenons vers minuit. C’était en juin, il faisait doux. Comme nous remontons l’allée du château, une femme nue traverse en courant devant nous. Édouard a juste le temps de piler. D’autres femmes nues s’égaient dans le parc, que le pinceau des phares accroche quelques secondes. Nous arrivons au perron du château – un genre Moulinsart, un peu délabré. Un homme s’avance vers nous, en tenue de chasse. « Mon cher Édouard, il était temps! Nous venons de lâcher nos biches! C’est l’heure de la poursuite. » Et il souffle dans un cor, donnant le signal du départ des chasseurs, hommes, femmes et chiens. Nous nous joignons à un groupe. Les chiens reniflent la piste et nous ne tardons pas à débusquer une « biche » – une plantureuse quadra qui pousse de petits cris ridicules quand le faisceau d’une lampe accroche sa peau laiteuse. Elle cherche à fuir, mais deux rabatteurs parviennent facilement à la bloquer, à l’étendre au sol, où elle se débat mollement. Les hommes se jettent sur elle et la saillent sans un mot. Je tiens la lampe et je scrute sur le visage de la « victime » (l’épouse d’un député local) les différentes phases d’une bestiale jouissance. Lorsque chacun des hommes a pris sa part, nous repartons vers d’autres butins. Si, au début, je trouvais l’aventure plutôt triviale et convenue, je dois avouer que l’excitation de la chasse m’avait gagnée et que, si l’on m’avait munie d’un poignard, j’aurais proprement éventré une des « biches ». Une brune sportive, débusquée, nous donne du fil à retordre. Édouard, à qui rien n’échappe, me propose l’hallali; les hommes la cernent d’assez près, la bête trouve la faille et s’y engouffre... pour me tomber dans les bras. Nous luttons. J’aspire les odeurs de ce corps en nage, sa sueur. L’humus tout autour. Je fus assez brutale, un peu de sang en témoigna. Mais la biche eut son

content de halètements et je crois qu'elle n'obtint pas plus de ses saillieurs qu'elle avait reçu de sa chasseresse. La nuit passa ainsi. Toutes les biches avaient été débusquées, sauf une. Des recherches furent entreprises, qui aboutirent à l'aube ; je faisais partie du groupe qui la retrouva : une blonde mince, flottant sur un étang, une Ophélie. On parla d'accident, voire de suicide. La fille n'était rien pour personne, une vague recrue par un cabinet de placement spécialisé. La plupart des participants étaient des hommes en vue. L'affaire fut étouffée, mais le mythe du Maître anonyme resurgit à cette occasion. Moi qui ai aidé à sortir la fille de l'eau (je suis une excellente nageuse), j'ai vu tout de suite qu'elle avait été travaillée avec art. Son dos était zébré de fines cinglures régulières, ses seins portaient des traces d'aiguilles, formant des figures géométriques sophistiquées. J'étais convaincue, et je le suis encore, que le Maître anonyme était un des participants à la chasse et que cette fille fut sa victime.

– C'est une terrible histoire, murmura Julia. Et penses-tu, Germaine, que Dimitri soit ce Maître anonyme ?

Un froid silence descend sur la tablée. Heureusement, on apporte les plats de résistance : chili, brochettes, ou poisson *ceviche*.

Dans les semaines qui suivirent, Chloé, qui vivait quasi à demeure chez Germaine et Jérôme, fit de nombreuses escapades sexuelles, mercenaires ou non. À Nantes, elle avait fait la connaissance de filles de la nuit qui souhaitaient devenir escorts. Elle les embaucha – en fonction de leur disponibilité professionnelle ou familiale – pour étoffer le panel « Escort Drive ». Chloé retourna plusieurs fois au club de Marc – et y retrouva un soir Dimitri. Qui lui proposa une partie

d'échecs, dont l'enjeu serait la libération de Marie. Chloé/lia perdit la partie, mais Dimitri préféra l'associer à Marie dans cette mystérieuse cage de verre plutôt que de perdre l'une par substitution de l'autre. Il semble que les deux jeunes femmes restèrent seules tout le temps de leur cohabitation. Elles ne furent ni maltraitées, ni visitées. Quand Chloé revint au jour, elle se retrouva seule : Germaine et Jérôme étaient partis (définitivement?) à Nantes. Pierre et Julia avaient emménagé à Angers.

La situation économique se dégradait, les suspicions sur les produits dérivés et les emprunts toxiques se généralisaient. On prédisait un affaïssement de l'activité financière, les plus pessimistes des « experts » ciblant sur des pertes de 500 milliards de dollars maximum. Seuls Roubini et quelques économistes indépendants évaluaient la prochaine crise à 5000 milliards. Mais ils passaient pour des prophètes de mauvais augure, voire des charlatans, et on ne les écoutait guère. De plus, président de la réserve fédérale, ministre des finances et grands banquiers – tous venaient de Wall Street, et on ne trahit pas ses amis.

Dimitri proposa d'héberger Chloé dans son hôtel particulier, près du parc Monceau. Il y vivait avec sa compagne, Alphée. Chloé ne parvint pas à déterminer la nature de leurs liens : une escort ? la femme de Dimitri ? sa sœur peut-être ? Dimitri se montra courtois. Il se livrait parfois à des assauts sauvages, en compagnie d'Alphée ou non ; c'était une clause implicite de son contrat de mise à disposition par Desmonia – contrat dont elle eut connaissance le jour de son arrivée chez Dimitri.

– Dans le monde du BDSM, lui précisa ce dernier, le transfert de propriété des soumis est d'un usage courant. Avec ou sans consentement des intéressés. Qui restent libres de dénoncer ce transfert, au risque de perdre et leur ancien

maître et le nouveau. Or, comme tu l'as compris, le lien est plus important que la personne à qui tu es liée. Désormais, tu m'appartiens. Ta maîtresse ne veut plus de toi. Pour être franc, elle n'a été qu'une formatrice, elle te préparait à devenir mon esclave.

Dimitri lui caressa le cou, s'attardant au monogramme «D» qui ornait le collier de chien.

– Bien sûr, tu peux retourner chez ton mari, à supposer qu'il veuille te faire entrer dans sa nouvelle configuration amoureuse avec Julia...

La main descendit vers les seins; Dimitri tritura les piercings des tétons. Chloé tressaillit, mais se tut.

– Mais je suis sûr que tu ne chercheras pas à me quitter. Tu es fascinée par ma puissance. Comme Marie. Tu pourras la rejoindre dans la cage de verre à ta convenance – jusqu'au jour où Marie décidera de s'en aller car elle n'est retenue que par sa volonté d'y rester.

Dimitri la retourne brutalement, la ploie sur un guéridon et la pénètre. Chloé ressent comme une lave en fusion. Cet homme pourrait la tuer, là, sans qu'elle en éprouvât la moindre frayeur: sa vie lui appartient, désormais.

Dans la journée, Chloé se partage entre ses clients – l'escorting est devenu sa principale activité, son contrat à la banque n'ayant pas été signé – et la gestion d'Escort Drive, dont la montée en puissance suit les prévisions les plus optimistes d'Ahmed. Elle a conservé l'appartement du Faubourg, dont elle règle les loyers à Jean-Serge. Ahmed y a emménagé. C'est à la fois le centre névralgique d'Escort Drive et un lieu de repli pour les amoureux. Dimitri n'y est pas opposé; Ahmed n'est pas un concurrent. Chloé se rend quelques jours par mois au club de Marc, où elle officie comme masseuse. Le reste

du temps, elle vit chez Dimitri, ou l'accompagne dans son château poitevin pour des cérémonies nocturnes toujours réussies, et parfois assez sauvages. Elle y retrouve Alban, le patron de Germaine, qui fait mine de ne pas la reconnaître – lui qui eut l'honneur de lui dépuceler le cul lors de la première soirée à C&C, il y avait de cela plusieurs siècles! En tant qu'esclave de Dimitri, elle devenait inaccessible aux autres dominants. Sauf sur ordre explicite de son nouveau maître. Dimitri avait annihilé toute indépendance, mais non son goût prononcé pour la rébellion. Une sorte de contradiction hégélienne qui le ravissait: cette femme belle, moderne, autonome financièrement, qui se livrait à lui sans rien perdre de son authenticité.

Alphée avait pris Chloé en affection.

– On n'est pas trop de deux pour satisfaire un Ogre.

Elle sous-entendait les caprices sexuels du maître, mais surtout ses exigences mentales, nettement plus épuisantes. Dimitri surprit un jour Chloé en train de lire l'ouvrage majeur de Polanyi, *la Grande Transformation*. Il lui dit à quel point ce livre avait changé sa vision du monde.

– Mais je suis un pervers pragmatique, et j'aime le confort et le pouvoir. Ce qui est paradoxal pour un lecteur de Polanyi. Mes contradictions sont insolubles, sauf dans la sexualité – l'ouvroir du partage total –, et dans les échecs – lieu d'affrontement absolu.

– Pourtant, vous ne pouvez jouir, dans l'une ou l'autre de ces configurations, qu'en dominant ou en gagnant.

– Je domine et je suis dominé. Il y a nécessairement, au-dessus de moi, quelqu'un qui me contrôle...

– Vous voulez parler du Maître anonyme?

Dimitri sembla soudain fragile. Il se tassa.

– Ah! on t'a parlé de lui. Prends garde de croiser son chemin. C'est un monstre antique à qui l'on doit sacrifier...

- Marie?
- Je la protège, contre lui.

À Angers, Pierre et Julia avaient commencé une nouvelle vie. «Joint Aventure» avait embauché deux programmeurs, qui travaillaient sous la direction (souple) de Julia. Pierre se consacrait à la mise au point de process innovants. Les journées passaient vite. Ils recevaient la visite de Chloé, qui s'annonçait la veille pour le lendemain. Et restait parfois une heure, parfois deux jours. Pierre et Julia étaient ses rocs d'abîme – bien qu'ils ne comprissent pas vraiment le sens de l'expression, elle leur parut d'une grande force poétique. Elle ne parlait jamais de Dimitri, ni de Marie. En revanche, elle demandait des nouvelles de Germaine – qui avait fait une courte dépression après leur séparation – et de Jérôme. Pierre et Julia les rencontraient de temps à autre, à l'Aster, le club où ils s'étaient rendus tous ensemble, après la visite du chantier et le resto argentin. Desmonia avait perdu de sa superbe; mais non son pouvoir de séduction – elle venait souvent au club accompagnée d'une «Jeanne», qui avait pris la place de lia. Les relations avec Jean-Serge étaient devenues difficiles, vers la fin: le conflit portait sur des détails que Pierre et Julia jugeaient insignifiants mais qui, pour l'architecte, relevaient de la dignité de sa profession. De guerre lasse, ils lui laissaient conclure à sa convenance – comme ce mur en béton apparent, fort laid, mais il témoignait selon Jean-Serge de «la vérité des matériaux». Pierre et Julia comprenaient que, la maison achevée, l'architecte allait devoir se pencher sur d'autres dossiers – sans doute moins flatteurs.

Un soir d'été, Chloé et Julia se délassaient dans le spa installé dans le jardin. Au sol, deux peignoirs, mais pas de maillot de bain deux-pièces. Pierre, qui s'apprêtait à les rejoindre, eut un instant de rêverie rétrospective. Et si ce soir-là, dans les Hautes-Alpes, Chloé n'avait pas accroché son maillot à la rambarde de la terrasse, que seraient devenues leurs vies? Tandis qu'il s'interrogeait sur les chemins imprédictibles de la destinée, un papillon se posa sur sa main.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-145-3

Achévé d'imprimer en juin 2013
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : juin 2013.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

– Hum, je crains d’avoir dépassé mes quotas, s’amuse maître Caliban. Pierre a failli intervenir, mais il n’y a pas d’ambiguïté dans les gémissements de Lia; c’est du plaisir qu’elle éprouve. Voilà qui désoriente encore plus le maître « des lieux » – à défaut d’autre chose. Desmonia fait semblant de gronder son assistant:

– Demandez à Pierre de compter, puisque vous semblez plus compétent dans les lettres que dans les chiffres.

– Ah, c’est une bonne idée. Pierre, voulez-vous bien dénombrer les coups. J’avoue que la beauté postérieure de votre épouse m’a quelque peu troublé l’entendement.

– Volontiers!

Pierre n’en revient pas. Il est entré dans leur jeu avec une facilité et un plaisir qu’il n’aurait pas soupçonnés.

– Bon, je reprends, dit Caliban.

Et les coups pleuvent, s’appliquant aux rotundités avec un réel souci de parité. Cinq à droite, cinq à gauche. Lia se tortille et gémit. À la fin, elle pousse un véritable beuglement.

– Cette fille est assommante, proteste Desmonia. De plus, elle a mouillé le parquet. Caliban, apportez-moi un gagged-ball.

Il s’agit d’une sorte de bâillon composé d’une boule de plastique rouge reliée à une muselière.

La théorie du chaos amoureux

Suite à une banale recherche d’appartement, un couple de bobos parisiens, Chloé et Pierre, est plongé dans un tourbillon imprédictible d’événements amoureux et professionnels. Pierre, mathématicien surdoué et créateur d’outils de prospective et d’analyse de données, cherchera dans les mathématiques financières à compenser l’éloignement de sa femme, avec la complicité de la troublante Julia, qui joue de sa nature indéfinie pour capter la tendresse de son amant.

8	1	6
3	5	7
4	9	2

Noirceuil, auteur énigmatique, hante la littérature érotique depuis une vingtaine d’années.

Un Battement d’ailes de papillon... fait partie de la « trilogie Lia », avec *Le Cahier noir* et *Le Diallèle*.

